JUL 16 1925

2e Année. N° 13. 1er Juillet 1925.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
enry Bordeaux . . .	*Barbey d'Aurevilly*	5
bel Bonnard	*Au Maroc.* — I.	45
Mireaux.	*Les Réparations en nature*	65
ean d'Esme.	*Les Barbares.* — IV.	89
ernard Faÿ	*La Joie et les Plaisirs aux États-Unis.*	143
da Negri	*Stella Mattutina.* — II	167
lbert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	185
.-J. Gignoux	La Vie financière : *L'Étalon-or en Angleterre* .	196
enry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	211
ndré Chaumeix. . .	La Politique : *Nos Finances et le Parlement.* .	221

Chronique bibliographique : M. Thiébaut; J.-M. Bourget.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

La *Revue de Paris* publiera prochainement :

Souvenirs sur Lamartine

par le Comte de SAINTE-AULAIRE

PARMI LES HOMMES

par madame KAREN BRAMSON

Maurice Barrès, Gœthe et l'Austrasie

par J. CHAPPEY

La Guerre et la Révolution

Souvenirs de MAXIME GORKI

Œuvre, vie et amours d'Edgar Poë

par LUCIE DELARUE-MARDRUS

Gen.
Terq.

LE WALTER SCOTT NORMAND

BARBEY D'AUREVILLY

EST REVENU CHEZ LUI[1]

I. — DE LA RUE ROUSSELET A SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE

Le 14 octobre 1923, un dimanche, l'une des rues les plus exiguës du Paris de la rive gauche, une rue populaire presque perdue entre les rues aristocratiques de l'ancien faubourg Saint-Germain, la rue Rousselet, était barrée par un cortège qui s'arrêtait à la hauteur du n° 25, en face du

1. Bibliographie : Œuvres incomplètes de Barbey d'Aurevilly (Lemerre, édit.), *L'Ensorcelée.* — *Le Chevalier des Touches.* — *Une Vieille maîtresse*, 2 vol. — *Un Prêtre marié* (2 vol.). — *Les Diaboliques.* — *L'amour impossible*; *la Bague d'Annibal.* — *Du dandysme*; *Memoranda.* — *Ce qui ne meurt pas* (2 vol.). — *Une histoire sans nom*; *Une page d'histoire.* — *Poussières*; *Rythmes oubliés*; *Amaïdée.* — *Premier Memorandum* (1836-1838). — *Pensées détachées.* — *Les Œuvres et les Hommes*, qui devaient comprendre de 26 à 30 volumes, dont 16 figurent dans l'édition Lemerre. — *Deuxième memorandum* (1838) et quelques pages de 1864 (Stock, édit.). — *Lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trébutien*, 2 vol. (Blaizot, édit., 1908). — *Jules Barbey d'Aurevilly*, sa vie et son œuvre, d'après sa correspondance inédite et autres documents nouveaux par Eugène Grelé (Caen, Jouan, édit., 1902). — *J. Barbey d'Aurevilly*, impressions et souvenirs par Charles Buet (Albert Savine, édit., 1893). — *Sur Barbey d'Aurevilly*, par François Laurentie (Émile-Paul, édit., 1912), avec une bibliographie complète. — Jules Lemaître : *Les Contemporains*, 4e série (Lecène et Oudin). — Paul Bourget : *Études et Portraits*; 2e vol. *Pages de critique et de doctrine*, 2e vol. (Plon, édit.); *Aux maisons de Barbey d'Aurevilly et de Balzac* (les Amis d'Édouard, Champion, édit.). — *Barbey d'Aurevilly*, par Ernest Seillière (Bloud, édit., 1910). — *Le véritable Chevalier Destouches*, par Étienne Dupont (Perrin, édit., 1924). — *Memorandum* (1864) et *Six lettres inédites* (hors commerce, 1900).

1er Juillet 1925.

jardin qui sert de parc à l'hôpital des Frères Saint-Jean-de-Dieu. Une petite chaire fut dressée à cet endroit et M. Paul Bourget présida par un discours à la fois simple et émouvant, familier et grave, à l'inauguration d'une plaque destinée à rappeler que dans cet immeuble modeste et médiocre vécut trente ans et mourut l'un de nos plus grands écrivains, des plus originaux et des plus fiers, Jules Barbey d'Aurevilly. On l'appelait, avec une admiration un peu dérisoire, le Connétable des Lettres, parce qu'il avait ensemble le sens de la grandeur et celui de l'emphase, le mépris des hommes et le goût des titres et parce qu'il magnifiait d'une façon incomparable, en les traitant comme des princesses, ces deux servantes des existences précaires, la Besogne et la Pauvreté. Il habitait au premier étage une chambre meublée qu'il qualifiait de « mon tourne-bride de sous-lieutenant », avec deux fenêtres qui ouvraient sur les arbres amis, une grande table où il écrivait avec des encres éclatantes et des plumes multicolores, où il mangeait aussi les repas — ou l'unique repas quotidien — qu'il se faisait apporter de chez un traiteur de la rue de Sèvres, plus un cabinet obscur où il entassait, unique luxe, ses défroques singulières, extravagantes redingotes et clémentines démodées. Ne faut-il pas que ces temps derniers son appartement soit devenu le théâtre d'un crime conjugal, comme si l'auteur des *Diaboliques* y avait laissé des esprits malfaisants et tragiques? Barbey d'Aurevilly connut la gloire sans le succès, et jusqu'au dernier jour de ses quatre-vingts ans dépassés, gagna sa vie avec ses articles hebdomadaires. Jamais il ne s'en plaignit. La dignité et la noblesse ne cessèrent pas de le parer, mieux que ses costumes étranges, et de lui valoir le respect. Il fut de ces hommes qui sont trop grands pour les circonstances communes de leur destinée.. Lui-même se comparait au canard sauvage de l'ouest, *enfant des ciels gris et des rivières glauques*, et qui ne peut tenir en cage, ou bien au vieux goéland, arraché

Aux flots verts, à la nue, aux brisants, au grand air

et qui, l'aile cassée, interné au fond d'une cour, se souvient de la courbe des vagues où il plongeait. A Paris, il ne fut jamais qu'un émigré, mais il s'en aperçut trop tard et quand il en avait contracté l'habitude. Et le voici qui finit par rentrer

chez lui, dans cette Normandie dont il fut le Walter Scott et le Robert Burns, qui l'éloigna quarante ans par trop de contrainte et qui le recueille mort sans toit et sans famille.

Saint-Sauveur-le-Vicomte, sa ville natale, « cette bourgade jolie comme un village d'Écosse et qui a vu Du Guesclin défendre son donjon contre les Anglais [1] », « cette ville propre et charmante, bâtie pour les rêveurs, ville de poètes [2] », qui avait déjà, devant la mairie, érigé son buste par Rodin sur un socle de Nénot, a célébré le 28 juin dernier l'ouverture d'un musée Barbey d'Aurevilly qu'elle a installé dans le vieux Château dont la rivière, de loin, double les murs sombres et les tours. Elle a offert au dépossédé un palais. Mais, pour qu'il y fût à l'aise, elle y a rapporté les meubles de son *garni* de la rue Rousselet et ceux de la chambre de son père. Surtout elle l'a environné de ces paysages sur qui *personne, avant lui, n'avait mis la main.* Elle a refait de lui ce qu'au fond il n'avait jamais cessé d'être : un seigneur normand.

« Paysan d'ancienne et forte race, a-t-il écrit un jour de son compatriote, le peintre François Millet, chez qui la santé du talent prouve la pureté de l'origine, il était né à Gréville, non loin de Cherbourg, sur la côte, en face de la mer, dans cette presqu'île du Cotentin, la plus magnifique partie de cette magnifique Normandie qui a le privilège d'offrir au regard dans sa vaste ceinture la plus étonnante variété de paysages. Né là où il aurait pu très bien rester, comme Burns dans son Écosse, et où il n'aurait pas été moins grand, et peut-être l'aurait-il été davantage, car les hommes à aptitudes supérieures se font seuls, il céda au torrent du siècle qui entraîne tout vers Paris. Il y vint, mais il n'y perdit pas son originalité au frottement des ateliers et des écoles. Il y avait emporté son pays, non pas à la semelle de ses souliers, comme le disait Danton tout à la fois grossier et sublime, mais dans sa tête, où il le revoyait pour le jeter en détail dans la plupart de ses tableaux... Je le reconnais pour un de mes compatriotes, comme un communiant à la même nature, aux mêmes souvenirs et aux mêmes impressions que moi. Je le reconnais pour Normand, du faîte à la base, au moindre trait de son

1. L'*Ensorcelée.*
2. *A un dîner d'athées.*

pinceau ou de son crayon. » Presque tous les traits de ce portrait peuvent s'appliquer à lui-même. Mettez seigneur au lieu de paysan. Petite noblesse, ces Barbey pour qui le titre fut la *savonnette à vilain*, mais alliés aux Ango de grande race, avec, peut-être, une goutte de sang royal. Rebelle à toute influence, il resta dans Paris comme un Chouan embusqué, faisant le coup de feu dans les journaux au lieu de le faire dans les fourrés du Cotentin. Et il jeta, dans ses plus beaux romans, les personnages et les décors de son enfance. Son pays lui devait bien de lui ouvrir le Château.

L'honneur de présider la cérémonie du 28 juin à Saint-Sauveur devait échoir à Paul Bourget, l'un des seuls survivants, avec Octave Uzanne et Jean Richepin, des illustres amitiés de Barbey d'Aurevilly, et celui qui, maître lui-même dans l'art du roman, a le mieux distingué, sous le tumulte et les fanfares du vieux sonneur la voix profonde du pays natal, sous l'enflure apparente la vérité humaine, sous la violence et la gesticulation le témoignage historique. La longueur du trajet l'ayant détourné, la ville me fit la faveur de s'adresser à moi — pour ma fidélité au clocher. « Quand ils disent de partout que les nationalités décampent, écrivait l'auteur de *l'Ensorcelée*, plantons-nous hardiment, comme des Termes, sur la porte du pays d'où nous sommes, et n'en bougeons pas. » Allais-je refuser cette offre? Je fus tenté de passer le flambeau à quelqu'un de ces nouveaux romanciers qu'eût aimés Barbey d'Aurevilly jusqu'à la fin passionné de jeunesse, un Marcel Boulenger pour son dandysme et son ton vieille France, un Pierre Benoît pour les extraordinaires évocations de marais et d'âmes marécageuses de *Mademoiselle de la Ferté*, un François Mauriac pour ses feux sombres, ravages de la possession dont il dilate des cœurs médiocres, trop étroits pour les passions qu'il y veut faire entrer, un Henry de Montherlant à qui la bataille des *blattiers* dans le *Chevalier des Touches*, la course en char de Néel de Néhou, nouvel Hippolyte, dans *Un Prêtre marié*, et la course à pied de Sombreval au cimetière et à l'étang eussent proposé de prodigieux modèles à son admiration des puissances physiques. Si j'acceptai de me rendre en Normandie, c'est que j'en avais une double raison, peut-être un double motif de réparation.

La première est celle d'une visite manquée. Lorsque je vins de ma lointaine Savoie à Paris, dans ma dix-huitième année, pour y achever mes études de droit commencées à Lyon et y suivre les cours de la Sorbonne, j'emportais, avec une vocation littéraire déjà déterminée, trois lettres de présentation que m'avait confiées un de mes compatriotes, auteur de romans historiques alors appréciés, Charles Buet. Elles portaient ces reluisantes suscriptions qui m'éblouissaient : *Francois Coppée, Alphonse Daudet, Barbey d'Aurevilly.* Coppée me reçut rue Oudinot un dimanche matin, dans un concert de poètes bruyants où je n'osai point faire entendre ma voix : je profitai du premier brouhaha pour sortir, ou plutôt pour m'enfuir. J'ai raconté dans la préface de l'un de mes premiers livres, *Jeanne Michelin*, ma visite, rue de Bellechasse, à l'auteur des *Rois en exil*; j'ai dit son accueil délicat et charmant, sans ironie pour la gaucherie de la jeunesse, sa recommandation de chercher, sans cesse et toujours, sous les dossiers et dans les codes, des visages humains, car la connaissance des hommes est la vraie science, et, quand je me levai, il eut encore l'idée de m'écrire un mot sur sa carte pour me placer à l'Odéon où l'on jouait *l'Arlésienne.* Mais je n'ai jamais vu Barbey d'Aurevilly.

La poésie des *Humbles*, du *Reliquaire* et des *Intimités*, trop citadine et resserrée entre des murs de rues, trop réduite à une nature de jardin de square, ne pouvait guère répondre à mes goûts de grand air et d'espace. La Provence et le Paris du *Petit Chose*, du *Nabab* et de *Numa Roumestan* dévorés au collège, m'attiraient et me dépaysaient ensemble. Tandis que les personnages violents et colorés de Barbey d'Aurevilly, je les connaissais. Il y a en France une littérature de la mer, de la montagne et des frontières, comme il y a une littérature des jardins et des coteaux modérés. Montaigne, Voltaire, Anatole France sont si loin de Pascal, de Chateaubriand, de Barrès. Jules Lemaître, dans ses *Contemporains*, si lucide pourtant, ne peut se décider à comprendre Barbey : « M. Barbey d'Aurevilly m'étonne, dit-il. Et puis il m'étonne encore. On me dit de lui des mots d'un esprit surprenant, d'un tour héroïque, qui joignent l'éclat de l'image à l'imprévu de l'idée. On me dit qu'il parle toujours comme cela, et qu'il tra-

verse la vie dans des habits spéciaux, redressé, embaumé, pétrifié dans une attitude d'éternelle chevalerie, de dandysme ininterrompu et d'obstinée jeunesse. C'est un maître écrivain, éloquent, abondant, magnifique, précieux, à panaches, à fusées, extraordinairement dénué de simplicité... Avec cela, il m'est plus étranger qu'Homère ou Valmiki... » Anatole France, de son côté, souhaitait que, dans les périodes obscures de sa vie, ce templier eût vendu des chasubles. Leur impertinence ne s'est exercée que sur une emphase apparente. Un sol menacé, battu des tempêtes, ou soulevé en masses abruptes, donne des types humains plus accentués, plus originaux, plus caractéristiques. *L'Ensorcelée* ne me devait point surprendre : tel village de nos hautes vallées alpestres était réputé pour le nombre et l'éclat de ses possédées. J'avais vu, parmi les clients de mon père, tel prêtre qui, pour n'être point marié et n'avoir mérité d'être interdit que pour des excès de boisson, ressemblait par la carrure, l'extraordinaire force physique et l'aspect seigneurial, comme deux gouttes d'eau se ressemblent, à l'abbé Sombreval. Il avait sauvé son évêque en retenant d'un bras la voiture épiscopale, qui, dans une tournée de confirmation, avait failli rouler à l'abîme : de là une indulgence dont il avait abusé. Un autre jour, traversant Genève et hué par une charretée de jeunes gens, il avait des deux mains arrêté le véhicule attelé de deux chevaux et l'avait tourné sens dessus dessous. Quant à Calixte ou Aimée de Spens, ne les avais-je pas rencontrées à la messe ou aperçues aux processions? Une imagination ardente et religieuse a bientôt fait de les découvrir. Jeter à travers le monde des êtres imaginaires qui vont se perdre dans le troupeau des vivants, au point que ceux-ci ne distinguent plus leur irréalité et les prennent pour des créatures de chair et d'os, c'est le triomphe d'un écrivain. Barbey d'Aurevilly m'avait entouré de visions. Elles m'escortaient quand je m'aventurai dans la rue Rousselet. Un trouble nouveau m'envahissait, que ni Coppée ni Daudet ne m'avaient causé, comparable à cette timidité sentimentale qui poussait le jeune Henri Beyle à se sauver buand il apercevait mademoiselle Kably au bout d'une rue de Grenoble. Mais je ne reconnus pas sa maison. Comment pouvait-il habiter un si

médiocre immeuble? Je le voulais, sinon dans un château, du moins dans un de ces hôtels aristocratiques et dissimulés que j'avais aperçus rue de Grenelle ou rue de Varenne. J'ignorais la poésie du malheur. Et puis, ces légendes qui courent Paris à la poursuite des grands hommes avaient traversé notre quartier latin. J'avais peur du ridicule pour celui que, dans nos groupes de jeunes gens, presque seul je défendais et j'aimais. Je n'entendais pas qu'on me le diminuât. J'avais peur qu'il fût inférieur à mon attente. Comme un amoureux, j'aurais souffert d'une déception. Un peu plus tard, quand je me décidai à monter son escalier, il ne recevait déjà plus les inconnus. Le mal dont il allait mourir l'avait touché. Lorsqu'il mourut, je n'étais pas à Paris et ne pus me joindre à son cortège. Ne lui dois-je pas une visite tardive, maintenant que les temps ont passé et, loin de l'atteindre, ont grandi sa mémoire? Je le viens voir dans son château de Normandie, à sa place. L'escorte est là tout entière, composée de ses personnages qui font la haie et me conduisent à leur maître.

J'avais encore une autre raison. Indépendance d'humeur, circonstances contraires, décès prématuré ou injustice, il s'est trouvé que la plupart des grands romanciers du XIXe siècle sont demeurés hors de l'Académie française. La série qui va de Stendhal, Balzac, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Guy de Maupassant, Alphonse Daudet, Ferdinand Fabre à Marcel Proust est trop longue. Dès lors, fût-ce à titre uniquement personnel, un membre de l'Académie, puisqu'il en était sollicité, ne pouvait décliner l'honneur qui lui permettait une bien modeste réparation. Barbey d'Aurevilly fut pressé de poser sa candidature à la mort de Mignet. Il refusa : « Je ne pose point ma candidature à l'Académie, déclara-t-il d'un ton sans réplique, et je ne la poserai jamais. Les groupes littéraires ne me tentent pas et je n'ai jamais ambitionné d'en faire partie. Ce n'est là ni de l'orgueil ni de la modestie. Je ne suis ni *au-dessus*, ni *au-dessous*. Je suis *à côté*. » Il préféra sa magnifique solitude.

II. — QUARANTE ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Personne ne viendra plus à Saint-Sauveur-le-Vicomte ou à Valognes, à Avranches ou à Coutances, au bord des ruines du Quesnay, dans la lande de Lessay, à Carteret sur la mer, sans y rencontrer des revenants : le chevalier des Touches, l'abbé Sombreval, Calixte et Néel de Néhou, l'abbé de la Croix-Jugan, Jeanne le Hardouey, l'envoûtée, la Vellini et Rino de Marigny, Herminie du Tremblay l'empoisonnée, les terribles Mesnilgrand père et fils et tant d'autres. Or, son épopée normande, Barbey d'Aurevilly l'a tout entière écrite après quarante ans. Quelle diversité dans la formation des écrivains! Les uns, génies précoces, ont achevé leur œuvre quand les autres ne l'ont même pas commencée. Alfred de Musset serait mort à trente ans que sa gloire n'en eût pas été modifiée. Tandis qu'un Joseph de Maistre n'a révélé aucun signe encore avant l'ébranlement que la Révolution donne à ses forces latentes; il succombe à Chambéry *sous l'énorme poids du rien*, quand le régime qui menace de s'écrouler l'oblige à se servir, pour sa défense, des matériaux accumulés sans un but défini. Barbey est créé de toutes pièces pour être l'évocateur de la Normandie et spécialement de cette Normandie écartelée entre l'ancien et le nouveau monde, celle des Chouans et des acheteurs de biens nationaux, et il commence par la détester et par s'en aller. Il se déracine et Paris le recueille. Il se brouille avec sa famille, avec son pays, avec sa race, avec son passé, avec Dieu lui-même, et il faudra une longue et douloureuse expérience, des amours manquées et des influences de femmes, une Révolution même, pour le faire revenir et lui rendre la conscience de sa destinée.

Dans une page célèbre de la *Vie de mon père*, Rétif de la Bretonne raconte comment son père Edme fut rappelé par son aïeul, le vieux Pierre Rétif, à Sacy, berceau de la famille. Edme, envoyé à Paris pour y étudier, s'y était épris d'une jeune fille et pensait s'y fixer. Mais le despotique ancêtre, à distance, l'a deviné. Il lui enjoint de revenir, il le marie sur place, il le cloue au sol et au village. Tel est alors le respect filial qu'Edme s'incline devant son *dieu visible*. Il renonce à

son destin personnel, il entretient le domaine, il continue le foyer, il fonde lui-même une famille de douze enfants. Ainsi l'autorité exige-t-elle des sacrifices pour obtenir la durée. Mais si Edme avait résisté? Si Edme avait tenu tête à son père? Si Edme avait refusé de quitter Paris et ses amours? Jules Barbey, précisément, résista. Ces hommes des pays de mer ou de montagne sont d'une pâte moins malléable. Dans un de ses *Memoranda*, passant devant un château, « une aire de gerfaut, perché sur une des plus hautes falaises qui piquent le plus droit sur la Manche », il y évoque la châtelaine dont le mari était impérieux et brutal. Un jour, celui-ci s'emporta et lui ordonna : « Allez dans votre chambre, madame. » Elle pâlit et répliqua sans hausser la voix : « J'y monte, Monsieur, et n'en redescendrai plus. » Elle y monta en effet, et refusa d'en sortir. Le mari réclama, s'humilia, supplia. Rien n'y fit. Elle y demeura quarante ans sans faiblir. Il finit par s'en aller à travers le monde, furieux et désespéré. Elle ne consentit pas à en descendre après son départ. Elle y mourut. Quand on a rencontré des originaux de cette taille, et dans sa propre maison, quand, soi-même, on possède un caractère de cette trempe, les désaccords prennent une ampleur effroyable et se peuvent indéfiniment prolonger.

Les originaux sont, pour les romanciers, une merveilleuse matière. Dans la vie, ce sont des fléaux. Despotiques, égoïstes, maniaques, ils ne projettent une grande ombre et ne font un grand déplacement d'air que pour obscurcir et étouffer ceux qui respirent dans leur voisinage. Barbey, dans l'hôtel familial de Saint-Sauveur où il vécut enfant (né le 2 novembre 1808), fut opprimé par une collection de fossiles grandioses et le supporta mal. Son père, Théophile Barbey, ne se consola jamais d'avoir été écarté par son jeune âge des luttes épiques de la chouannerie. Il avait le culte de l'ancienne France et n'admit pas la nouvelle. Il ne pardonna jamais à Louis XVIII et à Charles X d'avoir accepté la Charte et refusa de les servir. Il détesta tous les régimes et put varier ses haines, car il ne mourut qu'en 1868, après quatre-vingt-trois ans employés à grogner. Pas même à grogner, car il s'enferma dans son silence comme la dame dans sa chambre. Le meilleur biographe de Barbey d'Aurevilly, Eugène Grelé, nous le peint ainsi :

« Homme solitaire, égoïste et dur, il n'y avait, paraît-il, rien de plus terrifiant que son air taciturne et irrité, rien de plus implacable que son regard, quand il voulait condamner une attitude ou un simple geste ».

Il avait épousé Ernestine Ango, qui peut-être avait dans les veines du sang de Louis XV. Ces despotes familiaux exercent, par surcroît, une sorte d'attraction ou de peur qui leur assure des esclaves en la personne de leur femme, trop occupée de ne pas leur déplaire pour avoir le loisir d'épanouir la joie dans le cœur de leurs enfants. La malheureuse mère de Jules Barbey avait déjà été écrasée par son propre père, Louis Ango, d'un génie profond, mais d'une intolérable fierté. « C'était, raconte l'écrivain, un homme qui se communiquait peu. Tout en réflexion, tout en pensée, l'oiseau non pas hagard des quatre tourelles de Mirabeau, mais un hibou tranquille et enchaperonné, toute sa vie, dans la plus sourcilleuse attitude. On tremblait devant lui et il n'élevait pas même la voix. Il dédaignait les livres et les plumes, et il a passé dix ans de sa vie à se promener de long en large dans ses appartements en enfilade, les mains derrière le dos et sans dire un *seul* mot, pendant que sa femme, une sainte qui l'adorait comme Dieu, tricotait ou brodait dans une embrasure de fenêtre et ne se serait pas même permis de respirer un peu haut. » On ne le vit jamais plus rire après la mort de Louis XVI, et il vécut longtemps encore. La grand'mère Ango, qui avait connu le chevalier des Touches et qui savait des tas de choses sur les chouans, avait beau, dans les coins, bourrer les oreilles de l'enfant avec le coton de ses histoires; celui-ci avait entendu tous ces *silences*. Plus tard, bien plus tard, quand il reviendra sous le toit familial, une de ses plus fortes impressions sera le silence nocturne de la petite ville normande. « Je n'ai jamais nulle part eu la sensation d'un pareil silence », notera-t-il dans un de ses *Memoranda* où sans confidence il livre son secret. Et encore : « Le silence, le vaste silence, plus profond que celui des bois; car les bois murmurent. Je suis mélancoliquement amoureux de cette sensation. » Il y revient quelques pages plus loin : « Je viens d'ouvrir ma fenêtre et d'écouter le silence. Écouter est le mot; il n'y a pas de musique plus *intimement poignante* que ce silence le plus profond que j'aie *jamais*

entendu. » Il s'y ajoute en effet tout le silence accumulé par deux générations de taciturnes. J'ai toujours rêvé d'écrire un roman sur la trop rigoureuse paternité avec cette épigraphe empruntée à Villiers de l'Isle-Adam : « Les hommes austères ne devraient pas avoir d'enfants. » Le vieillard de Combourg et celui de Saint-Sauveur-le-Vicomte m'offriraient des modèles de ces terribles étouffeurs, si je n'en avais connu aussi dans ma ville natale, hors de ma maison certes, mais assez rapprochés pour que j'aie senti le froid dans le dos rien qu'à la pensée que j'aurais pu naître à leur ombre. Quand ces étouffeurs ont des rejetons de leur puissance de caractère, cela crée des conflits à faire trembler les solides maisons provinciales comme de lourdes barques dans la tempête.

Cette existence monacale et renfrognée, Jules Barbey n'y échappait que par des courses au grand air. Il va rêver d'aventures et de voyages sur les grèves, ou s'exalter avec des lectures, Chateaubriand, Byron, Robert Burns. Quand la Grèce réclame son indépendance, il veut partir à son secours et compose une ode aux héros des Thermopyles qu'il envoie à Casimir Delavigne flatté. Mais il a quinze ans. On l'expédie au Collège Stanislas à Paris, où il rencontre Maurice de Guérin. Amitié passionnée, effusions romantiques, ces deux cœurs nostalgiques se mirent l'un dans l'autre. « Les incantations des lyriques, dira Barrès au souvenir des heures vécues dans l'excitation littéraire avec son ami Stanislas de Guaita, ont mis dans notre sang un ferment si fort que ce fut un poison. » Barbey d'Aurevilly et Maurice de Guérin s'empoisonnèrent ensemble de ces parfums violents. Bachelier, Jules Barbey revient à Saint-Sauveur. Il a vingt ans, il veut entrer dans l'armée, il a soif d'agir. Son redoutable père s'oppose à ce qu'il serve le « drapeau constitutionnel ». Là-dessus meurt son oncle, le maire de Saint-Sauveur, le porteur du titre d'Aurevilly, un autre type encore plus formidable, dont il a tracé, dans une de ses lettres à Trébutien, un portrait qui vaut ceux de Sombreval ou de l'abbé de la Croix-Jugan. « Mon oncle, écrit-il, était un hercule blond, au regard bleu et couvert, au teint fouetté comme celui d'un Anglais, et aux plus belles jambes que j'aie jamais vues, — un Hercule campé sur des jambes d'Apollon. C'était le Normand pur, le *Rob-Roy* du

Cotentin, bouvier, agriculteur et conduisant parfois sa charrette avec ses mains de gentilhomme qui auraient cassé celles de tous les paysans d'alentour. S'ils avaient eu l'imagination et les coutumes arabes, ils l'auraient appelé, comme les Arabes appelaient Kléber, le *Sultan juste*. Il était fort sultan, en effet, fort despote, fort bourru, mais il était juste. Sa mairie fut une Royauté et il l'a exercée durement, mais irréprochablement, dix-sept ans... Quand je l'ai connu, il était à plein dans la vie. Les cheveux blonds étaient tombés sur le sommet de cette tête brûlante et sanguine, comme sur la tête de Charles XII, dont il n'avait pas la sobriété, s'il en avait l'incroyable audace. Il buvait le bourgogne comme un prieur de Templiers, et il fallait boire à sa table, sinon il vous allongeait de grands coups de couteau dans les cuisses. Quand on dînait chez lui, on pouvait craindre que cela ne finît comme entre Lapithes et Centaures... Il faisait de ses chevaux des chevaux de Diomède. Il était obligé de se battre avec eux pour les monter; cela durait une heure, mais l'homme finissait par mettre le joug de ses cuisses de fer sur le dos vibrant du rebelle... Il est mort grandiosement comme il avait vécu. Son cheval l'a tué en s'abattant sur lui sans pouvoir le désarçonner et en revenant lui piler, sous ses pieds, cette tête, qui, à moitié écrasée, alla jouer le whist chez mon père, le soir, à l'horreur et à l'admiration de tous. Dix jours après, un dépôt horrible éclata dans ce front que les sabots du cheval n'avaient pu briser et il mourut, ferme, après quatorze heures de *bouillon* — comme ils disent si effroyablement du râle des mourants, en Normandie. C'est le premier homme que j'aie vu mourir. Après sa mort, cette nature *hémorragique* attesta encore sa puissance. De sa maison, assez éloignée du cimetière, une rivière de sang marqua sa route, en coulant par les jointures de son cercueil. J'étais un enfant, mais je menais le deuil malgré mon âge (erreur, il avait 20 ans, mais il s'est toujours rajeuni) et je me rappelle la tragédie de ma sensation en marchant dans ce sang, tombé des plus larges veines qui aient jamais palpité [1]. »

Sans doute y a-t-il dans ce tableau surabondance de détails truculents. Mais évaluons tout ce qu'il en tirera : la course du

1. Lettre du 23 avril 1856.

char de Néel au perron du château du Quesnay dans *un Prêtre marié*, l'assemblée et les beuveries d'*Un dîner d'Athées*, la face tuméfiée de l'abbé de la Croix-Jugan dans *l'Ensorcelée*. Il reçoit ses héros à domicile et ne s'en doute pas. Car il est trop occupé à se défendre contre la coalition des tyrans. Pour se défendre, il pratique l'éternelle tactique, l'offensive. On a décrété en famille que la branche cadette s'annexerait ce titre d'Aurevilly qui disparaîtrait avec la chute de la branche aînée. Son frère cadet, Léon, le futur prêtre, en est enchanté. Lui, il refuse. Il commence d'afficher des opinions subversives. On se débarrasse de lui en l'expédiant à Caen pour ses études de droit. Il y débauche le libraire Trébutien qui, pris de folie, envoûté, va devenir son éditeur et l'éditeur des Guérin, compromettra sa fortune, subira des tempêtes d'amitié et ne pourra plus mener une existence normale de paisible boutiquier. Il devient démocrate, il fonde avec le fidèle Trébutien la *Revue de Caen* avec un programme de décentralisation dressé contre l'omnipotence de Paris : « Paris, y est-il déclaré, depuis quarante ans absorbe toutes les forces vitales de la France et réduit les provinces à une déplorable nullité. Sans influence dans le gouvernement du pays, sans arts, sans activité morale, elles attendent, bouche béante, que la malle-poste leur apporte un homme pour les administrer et un jugement tout fait sur les questions de littérature et de civilisation. » Il prêche l'affranchissement et n'a pu demeurer à Saint-Sauveur. Et bientôt il ne pourra vivre qu'à Paris. C'est assez fréquemment le sort des apôtres dans le monde. Ils ne peuvent mettre d'accord leur vie et leurs convictions. Ils sont sincères, mais ils sont hommes, c'est-à-dire faibles et fragiles. Par surcroît, Barbey proclame la souveraineté nationale, ce qui faillit faire crouler les plafonds de l'hôtel familial. Son père déclara qu'il ne voulait plus le voir. Cependant la *Revue de Caen* n'eut qu'un seul numéro. Et le père de Barbey, déjà mal en point dans l'administration de ses biens, achevait de se ruiner pour la tentative de la duchesse de Berry.

Il avait passé sa thèse de licence à Caen et hérité d'un grand-oncle une petite rente. Saint-Sauveur lui étant fermé, Paris lui reste, l'éternelle pieuvre qui suce le sang le plus riche de toutes les provinces de France. « Paris, écrira-t-il plus tard à

propos des Goncourt, est la patrie anonyme de tous les hommes qui ont brisé le lien de la famille et qui ont quitté la province pour en éviter le regard qui tombait de trop près sur eux. » « Ville sans passé, dira pareillement Louis Veuillot, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amours. Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine... » « Oui, reprendra Barbey d'Aurevilly, mais cette vie de Paris convient si bien à l'ennui des passions trompées. » On s'y agite trop pour y rien approfondir, on y oublie, on y plaisante, on finit par s'y plaire. Car on y a toutes les apparences de l'indépendance. On y cesse d'être fusillé par tous les regards, épié par toutes les oreilles, livré à toutes les langues. Et cependant le nouveau déraciné ne s'accoutume pas. Son premier *Memorandum*, écrit pour Trébutien (1836-1838) n'est que désenchantement, doute, incrédulité. Une seule passion s'y fait jour, avec une violence inouïe, celle des femmes. La rencontre d'un de ces « Attilas-femelles qui ravagent le monde sans épée », lui inspire des accès de lyrisme. Il est à la fois païen et rationaliste. Il a rompu avec sa famille et avec Dieu. Pour augmenter sa solitude, son frère Léon entre au séminaire de Coutances. Seule, la passion physique trouve grâce à ses yeux. Ainsi reproche-t-il à Eugénie de Guérin, qu'il ne connaît pas encore et dont Maurice lui a lu des fragments, de ne pas *lancer ses coursiers*.

Cependant le monde le ramène à ces goûts aristocratiques qu'il a dans le sang. Pour y mieux faire figure, il consent à reprendre le titre d'Aurevilly. Et voici qu'il répudie la démocratie et l'appelle « la souveraineté de l'ignoble ». « On peut m'en croire, ajoute-t-il, moi qui l'ai aimée et dont l'amour a été tué par le dégoût. » Tenaillé par les besoins d'argent, énervé de ne pas réussir dans la littérature, il ne se révolte pas cependant. Il y eut toujours chez lui une volonté d'acceptation que ne brisent pas les difficultés. Il sait porter ses passions et ses ennuis. La plainte lui paraît de basse qualité. Pour vivre, devant les échecs de ses romans partout refusés, *Amaïdée*, *la bague d'Annibal*, *Germaine* (qui deviendra plus tard *Ce qui ne meurt pas*), il entre dans le journalisme. Il écrira jusque dans les journaux de mode sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène. Le journalisme, c'est la bataille dont l'odeur ne

cessera pas de le griser. Jamais il ne pourra, désormais, consentir à se retirer d'une vie où il rencontre ces embuscades, ces coups de main, ces corps à corps qu'il eût souhaité de rencontrer au temps de la chouannerie. « Je m'ennuie de mon énergie comme du reste », déclare-t-il tristement. Du moins y trouve-t-il une distraction. Car d'autres épreuves l'attendent, épreuves d'amour, épreuves d'amitié.

Comme Mérimée, il n'a pas livré le nom des femmes qu'il a aimées. Quelques-unes se sont laissé deviner ou découvrir. Les Vellini sont demeurées secrètes. Eugénie de Guérin ne fait que traverser cette existence trouble et troublée. Elle accomplissait alors son premier voyage à Paris. Barbey d'Aurevilly la vit chez la fiancée de Maurice, rue du Cherche-Midi. Il en a tracé un portrait inoubliable. Le portrait, il y excelle, au point que son œuvre n'est peut-être qu'une galerie de portraits. Si le mouvement et l'analyse dans ses romans valaient la présentation, surtout physique, des personnages, il dépasserait tous ses rivaux.

Mais, trop souvent, il s'en tient à ces peintures éblouissantes. Voici donc la « divine » Eugénie. « N'est pas jolie de traits, et même pourrait passer pour laide, si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne; — figure tuée par l'âme, — yeux tirés par les combats intérieurs, — un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie; — air et maigreur de martyre, lueur purifiée mais ardente encore d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus. — Ne ressemble-t-elle point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime; c'est plus beau; elle, c'est un holocauste, mais tout n'est pas consommé; et le *démon*, comme parle cette fière et noble fille, pourrait être encore le plus fort dans cette âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent et passionné, car le *diable de diable* trouverait là à qui parler... » Rêva-t-il de jouer ce rôle de démon *beau*, *fier*, *éloquent* et *passionné*, toutes épithètes choisies à dessein pour lui-même, auprès de la divine Eugénie, soit parce qu'il subissait l'attrait de cette *figure tuée par l'âme*, soit pour le seul plaisir de voir la solitaire du Cayla ne plus *retenir* enfin ses *coursiers*? Sur l'entrée de la jeune fille dans les salons de Paris, il y a un autre

passage cité par Sainte-Beuve qui, dans son article sur les Guérin, insinue à sa manière bien des choses inconnues : « Tirée de sa campagne, amenée en parure comme une princesse des contes de fées, sous l'éclat intimidant des lustres, elle y vint sans embarras, avec un aplomb chaste et patricien, qui disait bien, malgré les torts de la fortune, pour quel rôle social elle était faite. Sans l'avoir jamais vu, elle était *faubourg Saint-Germain*. Byron raconte en ses *Mémoires* qu'il fut témoin de l'*introduction*, dans les salons de Londres, de Miss Edgeworth et qu'elle ressemblait à l'idée qu'on peut se faire de Jeannie Deans. Mais la *campagnarde* du Cayla descendait des plus belles porteuses de faucon qui traversent, gantées de daim, corsetées d'hermine, et en robe traînante, les chroniques du Moyen âge. Les manants avaient tué le faucon; les révolutions, emporté les armoiries. Une époque sordide méprisait le bouquet de roses de la dot qui avait séché dans des mains résignées, dans des mains vouées, pour toute occupation désormais, à tourner le fil de la quenouille ou les grains du chapelet. N'importe! Si, comme l'a dit un hardi penseur, « tout homme est l'addition de sa race », elle était l'addition de la sienne, et le malheur, l'isolement dans la vie, l'acceptation de toutes les croix qui sont toutes les vertus, le ciel enfin descendu dans le cœur de la femme, n'avait pu effacer l'aristocratie puisée dans le sein de sa mère, et les traditions du berceau. »

Tout n'a pas été dit sur cette rencontre d'Eugénie de Guérin et de Barbey d'Aurevilly, ni sur l'amitié de celui-ci et de Maurice de Guérin. Il se contenta d'inquiéter la sœur qu'il ne pouvait épouser : manque de fortune et complications obscures de la vie. Elle le définit avec une divination d'illuminée : *Un beau palais dans lequel il y a un labyrinthe*. Elle a deviné le labyrinthe. Nous le devinons à notre tour, sans y descendre, crainte de nous y perdre, car nous ne tenons aucun fil d'Ariane. Aucun, sauf ce roman terrible et cru, *Une vieille maîtresse*, qu'il commença, quitta et reprit longtemps, et qu'il semble avoir écrit pour se soulager. Eugénie reprit le chemin du Cayla. Peu après son mariage, Maurice s'en alla mourir au pays natal, entre sa femme et sa sœur. Ayant perdu son ami Stanislas de Guaita, Maurice Barrès

constate assez cruellement qu'il manquait un tombeau à l'atmosphère de sa vie et que dorénavant il s'appuiera dans ses méditations sur un monument funèbre. Mais c'est la cruauté de la jeunesse qui a devant elle assez de temps pour user de la mort même. Barbey d'Aurevilly sent une autre usure. Tout l'abandonne à la fois, l'amitié, l'amour, la gloire, la fortune. Mais il n'est pas homme à se rendre. Qu'on se rappelle la lettre à Trébutien, dite *lettre de Roncevaux* : « O fragiles amitiés de la terre! Nous avons tous un Roncevaux dans notre vie, tôt ou tard. Nous appelons les absents; nous sonnons de notre cor d'ivoire, et en vain! Ce cor qu'ils connaissaient si bien et qui avait pour eux, disaient-ils, de si poignants appels, cette voix amie qu'ils proclamaient irrésistible et qui les eût ramenés du bout du monde, ils l'entendent qui demande, qui crie, qui meurt d'appeler, et ils ne viennent pas! Nous teignons l'ivoire de notre cor inutile de la pourpre du sang de notre cœur déchiré. Ce sang dont nous comptons les gouttes, ils ignorent que ce sont eux qui le font couler. Comme Roland, nous ne sonnons plus bientôt à ces vides échos qui nous raillent, nous nous préparons à mourir seuls : comme Roland, la rage d'être abandonnés ne nous fait pas fendre les rocs de nos épées, mais nous devenons rocs nous-mêmes en attendant que la mort nous ait broyés, sans nous rendre plus insensibles ni plus froids! » Comme Roland, aurait-il pu ajouter, il a trop attendu pour sonner du cor. Il a créé lui-même cette solitude où il se sent agoniser. Il a refusé tous les secours. Et tous, pourtant, successivement, vont accourir, panser ses blessures, le relever. Mais il n'a pas encore épuisé toutes les amertumes. Il n'a pas touché le fond.

Le fond, c'est le nihilisme où conduit la satiété de la dissipation. Le violent descendant de toute une lignée de despotes de Saint-Sauveur s'est jeté dans les passions avec toute la fougue économisée par des générations furieuses de leur propre ralentissement. Le poème de la *Maîtresse rousse* dont je reparlerai n'est pas imaginaire. Et pas davantage peut-être l'héroïne d'*Une vieille maîtresse*. Est-il à croire que la luxure et l'alcool aient épargné celui qui, dans *l'Ensorcelée* et dans les *Diaboliques*, a peint avec tant d'éclat les ivresses et la possession de la chair? Ce sera l'influence d'une sorte de

mystique mondain, Raymond Brucker, qui le ramènera au catholicisme, mais plutôt à un catholicisme intellectuel, d'ailleurs intransigeant et inflexible. Chez un homme de cette trempe, c'est la tête qui a le plus de solidité. L'arbre périt par la cime. Il arrive que la cime humaine résiste au désastre des sens et du cœur. La Révolution de Février achève de le restituer à lui-même. Nommé président du Club des ouvriers de la Fraternité, il parle au peuple un langage inattendu, sans flagornerie aucune, un langage de chef qui entend commander. On l'interrompt aux cris de : *A bas les Jésuites*! Car les moyens d'exciter la foule ne varient guère. Le président se dresse : « Messieurs, crie-t-il à pleins poumons, je regrette de n'avoir pas comme Cromwell une compagnie de cottes de fer pour vous tomber dessus. » La réunion ne se prolongea pas plus avant. Barbey ne voyait que des appétits déchaînés. Peut-être y avait-il aussi des souffrances qu'il n'apercevait pas et qu'il eût, mieux que personne, comprises, lui qui en avait tant traversé sans se plaindre. Les séparations des partis sont bien souvent faites de malentendus. Libéré de ses fausses aspirations, Barbey d'Aurevilly revient à ses origines. Il découvre enfin ce qu'il est en réalité : un seigneur normand. Et il découvre en lui-même la Normandie, la race, la foi et la politique ancestrales — son génie et son œuvre. Son œuvre, ce sera l'évocation du passé normand, de la nature normande. Il lui donnera ce titre général : *Ouest*. « On y reconnaîtra, écrit-il à Trébutien le 31 décembre 1849, la main du Normand, cette main *crochue* qui prend et qui garde, cette main de la force, moitié serre d'aigle, moitié pince de crabe, qui devrait étreindre une poignée d'épée et n'a qu'une plume, mais dans laquelle il coule la vertu de l'acier. Vous verrez que je n'y parlerai pas normand du bout des lèvres, mais hardiment, sans bégaiement, comme un homme qui n'a pas désappris la langue du terroir dans les salons de Paris et qui porte, comme un descendant des Pêcheurs-Pirates, *d'azur à deux barbets adossés et écaillés d'argent*. J'ai déjà dit deux mots de ma vieille Normandie. La côte de la Manche est peinte à grands traits dans le second volume de *Vellini* et les Poissonniers y parlent comme des poissonniers véritables. »

Il a tout de même fallu quarante ans d'apprentissage au

descendant des Pêcheurs-Pirates, il lui a fallu la rupture avec le passé, l'émigration à Paris, sa descente dans les Cercles de l'Enfer et une Révolution pour qu'il s'aperçût enfin que ce qu'il poursuivait, il l'avait eu sous ses yeux d'enfant.

III. — LE WALTER SCOTT NORMAND

Déjà touché par la vieillesse, Barbey d'Aurevilly, dans un article sur Léon Cladel[1], parle avec attendrissement de « cette patrie qui n'a que quelques pieds d'horizon et qui a porté notre cerveau, qui nous entre par les yeux dans le cœur aux premiers moments de la vie et qui est comme le cœur concentré de l'autre — et grande patrie ». De cette petite patrie il a été le poète et le romancier. Déjà il rafraîchit la fin d'*Une vieille maîtresse* — ce lourd roman qu'il a traîné des années comme s'il ne le pouvait achever quand précisément il n'a pas de dénouement et que son héros, Ryno de Marigny, retourne à la Vellini tout en aimant sa femme Hermengarde, — en conduisant la dangereuse Malagaise parmi les pêcheurs de Carteret. Puis, il écrira *Le dessous de cartes d'une partie de whist* (une des futures *Diaboliques*) avec des souvenirs de sa jeunesse à Saint-Sauveur. Enfin il entreprendra le grand cycle de ses œuvres normandes, *l'Ensorcelée, le Chevalier des Touches, Un prêtre marié,* les meilleures *Diaboliques,* la fin de *Ce qui ne meurt pas,* celle d'une *Histoire sans nom,* cycle qui ne se fermera qu'à la veille de ses quatre-vingts ans avec *Une page d'histoire,* nouvelle trop concentrée où il évoque dans le château de Tourlaville les incestueuses amours des deux derniers Ravalet décapités en place de Grève en 1603, et qui commence par une si mélancolique vision de Valognes : « La ville que j'habite en ces contrées de l'ouest — veuve de tout ce qui la fit si brillante dans ma prime jeunesse, mais vide et triste maintenant comme un sarcophage abandonné — je l'ai depuis bien longtemps appelée la *ville de mes spectres,* pour justifier un amour incompréhensible au regard de mes amis qui me reprochent de l'habiter et qui s'en étonnent. C'est en effet les spectres de mon passé qui m'attachent si étrangement à elle. Sans ses revenants je n'y reviendrais pas. »

1. *Le Pays,* 14 mai 1872.

Quand il dira plus tard qu'il parcourt ce pays *devenu sien par ses livres*, il n'exagérera pas. Il s'est emparé de Saint-Sauveur-le-Vicomte, la ville gracieuse et pimpante au bord de la rivière, de Valognes, la ville des spectres, et des grasses prairies du Cotentin, et de la mer, pour les jeter dans son œuvre. Nul ne se promènera plus dans ses propriétés sans songer au propriétaire. C'est d'abord la Normandie physique. Il la traite comme une femme et l'aime jusque dans ses caprices et ses colères. Dans *Une vieille maîtresse*, c'est le village de pêcheurs au bord de cette mer dont il adorera, comme Chateaubriand, les jeux et les tempêtes. Dans *les Diaboliques*, il va de Saint-Sauveur, dont il peint jusqu'à l'ombre dans l'église (*A un dîner d'athées*), à Valognes (*le Bonheur dans le crime*), la ville des amours secrètes et criminelles. *L'Ensorcelée*, c'est l'église de Blanchelande, avec ses bénédictions et ses processions, et c'est aussi la lande sauvage de Lessay dans la direction des vagues, avec ses sabbats de bergers et de sorciers. *Le Chevalier des Touches* nous ramène à Valognes, nous introduit dans les vieux hôtels et la société d'autrefois. Barbey d'Aurevilly se plaît à cette forme de roman qui réunit dans un salon une compagnie de choix pour entendre un récit dont l'un ou l'autre témoin, vivant encore, garantit l'authenticité. « Des histoires au coin du feu, disait-il un jour à un auditeur qui a recueilli ce charmant propos — mais il prodiguait les trésors dans ces conversations éblouissantes dont quelques traits seulement sont demeurés comme des éclairs photographiés, et ses romans eux-mêmes sont pour ainsi dire *causés* plutôt qu'écrits — des histoires au coin du feu, ce sont les bals de la vieillesse. » Le château miné du Quesnay, *le Château des Soufflets*, avait dû longtemps donner son nom à cette tragédie de l'Expiation qui a fini par s'appeler *Un prêtre marié* et qui est la grande œuvre de Barbey, celle où il a donné sa mesure de poète épique, celle où il a atteint Balzac et Stendhal avec moins d'analyse et plus de couleur; château en ruines oublié dans un bouquet de saules, et qu'on ne remarquerait point sans l'étang voisin aux eaux « d'un vert mordoré comme le dos de ses grenouilles ».

Il note précieusement le changement des saisons en Normandie, mais l'automne est la préférée. « Octobre, écrit-il dans

l'Ensorcelée, cette saison mûre qui tombe dans la corbeille du temps comme une grappe d'or meurtrie par sa chute. » Il reprend la comparaison en l'élargissant dans une page d'*Un prêtre marié* qui peut rivaliser avec les plus beaux tableaux de Millet : « En ces derniers beaux jours, beaux comme tout ce que l'on va perdre, — la nature, qui convie à toutes les vendanges, présente aux lèvres altérées la grappe dorée soit par le soleil, soit par le désir... C'était un de ces jours marqués profondément du caractère de l'automne, où tout, dans les choses et dans les aspects, paraît mûr, gonflé, juteux, prêt à couler sous on ne sait quel pressoir invisible dont on sent le poids sur les cœurs. Les airs détiédis, mais non froids encore, étaient saturés de parfums, à travers lesquels dominait l'arôme acidulé et pénétrant des pommes *gaulées*, relevées, en tas coniques, sous les pommiers, et que les premières pluies avaient meurtries. Le ciel sans nuages, tout uni, était du gris le plus reposé et le plus tendre. On aurait dit une coupole immense faite d'une seule perle, à travers laquelle le jour tamisé fût tombé plus doux... »

Les descriptions de Barbey d'Aurevilly ne sont jamais très longues. Il se sert de la nature pour ses fonds de toiles, il ne la met pas au premier plan. Elle se mêle presque aux personnages, elle les enveloppe de ses voiles ou leur sert de confidente. Elle les caresse, les enveloppe, les berce ou exaspère de son indifférence leur tragique douleur. Mais cette nature a toujours un même visage reconnaissable sous des expressions diverses. Chargée de nuages, elle garde son charme. « Sous ses longues larmes, la Normandie est si belle. » Et quand elle sourit au soleil, ce sourire par contraste est incomparable. « Le soleil clair de ce jour-là, écrit-il dans *Une histoire sans nom*, sorti d'une de ces *neuvaines de pluie*, comme on dit dans ces parages de l'Ouest, où elles sont si fréquentes, faisait resplendir exceptionnellement les masses de ces campagnes, vertes parfois jusqu'en hiver, et donnait aux feuillages éternels des houx et de leurs haies, lustrés par ces pluies et brossés par le vent, des étincellements d'émeraude. » Et il appelle la Normandie la verte Erin de la France.

Mais il ne suffit pas d'être un peintre de paysage pour devenir le maître d'un pays. L'auteur des *Puritains* et de *Quentin Dur-*

ward, s'il a imprimé sa marque sur l'Écosse au point que l'on ne puisse en visiter les châteaux et les lacs sans prononcer son nom, est mieux encore l'évocateur de son passé. Une évocation du passé ne vaut que par la création de quelques types caractéristiques. Dans un chevalier des Touches, dans un abbé de la Croix-Jugan, dans un Sombreval, dans la compagnie du dîner d'Athées, dans ses audacieux libertins et dans ses femmes damnées, comme dans ses figures angéliques dont la plus touchante est Calixte, la fille du prêtre, Barbey d'Aurevilly a personnifié cette basse Normandie au moment où se heurtent deux mondes, l'ancien régime et la Révolution, religieuse ou révoltée, façonnée par les Rollon et les Guillaume, coureuse d'aventures et attachée au sol, violente et volontaire, capable des plus furieuses passions comme des plus sublimes vertus, convoitée par le ciel ou par l'enfer, mais jamais lâche ni médiocre. Dirai-je ma surprise, dans les premiers mois de la guerre, passant une nuit de Noël à Berry-au-Bac, dans un régiment de Normandie, à la tranchée pour repousser une attaque, puis à la messe de minuit dans une crypte, et enfin au réveillon improvisé, en retrouvant chez ces hommes d'un sang ardent et chaud, qui passaient, sans aucun étonnement, de la bataille à la prière et de la prière à la boisson et s'acquittaient du tout avec un excès naturel, quelques-uns des traits fixés par le romancier? Cet excès qu'on est tenté de lui reprocher ne vient peut-être pas de lui, mais de la forte race dont il est issu. Il ne nous représente qu'une humanité formidable qui se trouve à l'étroit dans les circonstances ordinaires de la vie et, de ce contraste, il tire de fulgurants effets. Il distribue les rayons et les ombres, il oppose le noir au blanc, mais le blanc et le noir prennent chez lui un prodigieux relief. On ne rencontre guère parmi ses personnages, hommes ou femmes, que des mystiques et des criminels. Il y manque toute l'humanité moyenne, celle qui est un mélange de bien et de mal, celle qui est partagée entre ses désirs et ses faiblesses, celle qui nous ressemble, celle de son compatriote Flaubert qui sut rogner les ailes à sa fantaisie. Mais peut-être, dans son enfance, ne la vit-il pas dans son entourage. Aujourd'hui, les événements qui se précipitent comme les eaux d'un torrent semblent rouler les hommes dont nous ne distinguons plus guère que la petitesse et la fragilité.

Barbey nous montre des hommes-barrages qui paraissent de taille à modifier le cours des événements. Ils sont tous des Napoléon au petit pied, prêts à des Dix-huit brumaire intimes, à des Austerlitz privés, à des Waterloo secrets. Mais ils se sont épuisés dans ces luttes intérieures, et c'est pourquoi ils n'ont rien empêché. Leur grandeur est stérile, et leur héroïsme inutile.

De ces hommes-barrages, de ces femmes damnées, de ces saintes, Barbey d'Aurevilly nous trace d'inoubliables portraits. J'ai dit que son œuvre est avant tout une galerie de tableaux. Nul romancier n'attacha plus d'attention aux détails physiques, à la beauté plastique, et plus encore à cet attrait de l'horreur exercé par certaines laideurs impressionnantes à la Mirabeau. Qui ne se rappelle, après l'avoir lu, l'épouvantable visage labouré de l'abbé de la Croix-Jugan lorsqu'il montre, hors du capuchon, ce visage qu'il a lui-même défiguré quand il n'a pas voulu survivre à la défaite des Chouans, et dont la seule vue, à la procession de Blanchelande, va *ensorceler* Jeanne-Madeleine de Feuardant, devenue la femme de Me Le Hardouey, acquéreur de biens nationaux, et déjà prête à l'envahissement des passions mauvaises par sa déchéance? Et celui de l'abbé Sombreval, d'*Un prêtre marié,* mélange d'orang-outang et de Jupiter olympien, de satyre et d'archange? Et, dans *les Diaboliques,* celui de ce Mesnilgrand qu'il compare à Charles le Téméraire, « cette foudre humaine qui s'éteignit dans les neiges de Nancy? » Et l'effroyable capucin d'*Une histoire sans nom*? L'épouvante ramène ses victimes à celui qui l'inspire. Mais qui donc a mieux célébré la beauté de la tête et du corps ? « Lorsque Joseph était esclave chez madame Putiphar, il était si beau, dit le Koran, que, de rêverie, les femmes qu'il servait à table se coupaient les doigts avec leurs couteaux en le regardant[1]. » Je pourrais citer le portrait du Chevalier des Touches, aussi délicat de traits et de taille qu'une femme, et arrêtant d'un bras l'aile en marche d'un moulin à vent, celui de Néel de Néhou, dompteur de chevaux, non de son cœur et de sa passion, surtout les portraits de femmes, la blonde Aimée de Spens dans *le Chevalier des Touches,* Calixte Sombreval aux longs cils dans *Un prêtre marié,* et celles aussi qui ne doivent

1. *Les Diaboliques.*

pas qu'à leur beauté leur redoutable empire, la féline Vellini, souple comme une panthère, dans *Une vieille maîtresse*, les pécheresses des *Diaboliques* dont le corps est la seule âme, et le groupe à la Canova de Hauteclaire et Serlon de Savigny, dans *Le bonheur dans le crime*, rivés l'un à l'autre, mais parfaits comme les statues de la Jeunesse et de la Force. Barbey d'Aurevilly excelle à suivre le mouvement du sang dans les artères. Voyez le rouge qui envahit Jeanne Le Hardouey l'ensorcelée et qui dévore « cette chair lumineuse de roses fondues et devenues fruit sur des joues virginales, cette perle de fraîcheur des filles normandes près de laquelle la plus rare nacre des huîtres de leurs rochers semble manquer de transparence et d'humidité ». Voyez la rougeur d'Aimée de Spens (*le Chevalier des Touches*) au seul prononcé du nom de l'homme qu'elle a sauvé au prix de sa pudeur. Ah ! la beauté des femmes, comme il sait en parler avec dévotion, avec ferveur, avec un mélange de désir dévorant et d'adoration ! « Moins heureuses que les montagnes, qui ne connaissent pas leur bonheur et qui retiennent longtemps à leurs sommets les feux du soleil couchant et les caresses de la lumière, les femmes, elles, s'éteignent par la cime. » Il immobilise pour elles les feux du soleil couchant.

Dante, dans son *Enfer*, distingue l'amour de la luxure qu'il symbolise dans la panthère. Barbey d'Aurevilly les sépare non moins nettement, comme s'il était impossible de descendre de l'un dans l'autre, et plus impossible encore de remonter de l'une à l'autre. Il fouille hardiment les abîmes du plaisir, mais il n'y découvre pas ces caprices légers, ces divertissements faciles et rapides, ces folâtreries sans consistance que chantèrent les petits maîtres du XVIIIe siècle. Il en revient avec un visage sévère et presque terrifié. Car il a vu l'esclavage de la volupté, ou la jouissance du mystère, ou la perversion du danger, — du danger qui peut devenir le piment le plus recherché de l'amour. Il en revient avec ce froid dans le dos « que donnerait un serpent qu'on verrait se dérouler et s'étendre sans faire le moindre bruit, en s'approchant du lit d'une femme endormie. » N'a-t-il pas glissé de ces serpents-là dans les lits des *Diaboliques* et d'*Une vieille maîtresse*?

Comparez *Une vieille maîtresse* à *M. de Camor* sou à *Sapho* : n'est-ce pas lui qui nous fait respirer les parfums les plus empoisonnés de la luxure? Il y a dans ce livre-là une odeur de roses pourries.

Analysant, comme personne ne les a mieux analysées, les *Fleurs du mal* de Baudelaire, Barbey, qui est aussi un grand critique malgré des partis pris trop évidents, écrivait : « Les solitaires ont auprès d'eux des têtes de mort quand ils dorment. Voici un Rancé, sans la foi, qui a coupé la tête à l'idole matérielle de sa vie, qui, comme Caligula, a cherché dedans ce qu'il aimait et qui crie du néant de tout en la regardant. Croyez-vous donc que ce ne soit pas là quelque chose de pathétique et de salutaire?... » Il y a de ces cris-là dans les romans les plus audacieux de Barbey d'Aurevilly. Ce n'est pas sans vérité qu'il a pu défendre *les Diaboliques* dans une préface célèbre. Mais il ajoute au sujet de Baudelaire : « Quand un homme et une poésie en sont descendus jusque-là, quand ils ont dévalé si bas, dans la conscience de l'incurable malheur qui est au fond de toutes les voluptés de l'existence, poésie et homme ne peuvent plus que remonter. » Sous quelle influence féminine a-t-il lui-même remonté la pente? Il n'est peut-être pas malaisé de le découvrir à travers la confession perpétuelle de son œuvre, de ses lettres et de ses *Memoranda*. Personne n'a moins plaisanté que lui avec les choses de la chair. Il parle volontiers de la gravité du plaisir, de la gravité du bonheur. « Les êtres heureux sont graves, écrit-il dans *le Bonheur dans le crime*. Ils portent en eux attentivement leur cœur, comme un verre plein que le moindre mouvement peut faire déborder ou briser. » C'est qu'il en connaît toute l'importance. Le sens du péché est en lui, comme aussi le sens de l'amour qui libère, qui surélève, qui sanctifie. Sa Béatrice, c'est l'Ange Blanc, la Calixte d'*Un prêtre marié*. Quant aux *femmes damnées*, elles sont innombrables.

D'habitude les romanciers n'aiment qu'à demi rendre sensible le charme de leurs héroïnes, ou leur puissance de séduction, comme s'ils savaient que séduction et charme sont un peu ce que nous les faisons nous-mêmes, et s'en rapportaient aux lecteurs. Barbey d'Aurevilly, au contraire, tient absolument à trouver des mots susceptibles de les imposer, d'en

insinuer le désir dans nos veines. De là son insistance dans toutes les analyses plastiques. Autrefois, dans une étude sur Pierre Loti, j'avais tenté, après bien d'autres critiques sans doute, de diviser les écrivains en deux catégories : les musicaux et les picturaux, ceux dont le style sugggère, ceux dont le style précise et colore. Musicaux, les Chateaubriand, les Lamartine, les Renan, les Loti. Picturaux, les Hugo, les Théophile Gautier, les Flaubert, les Taine. Je sais tout ce qu'il y a de catégorique et de tranché dans ces divisions. Néanmoins, Barbey d'Aurevilly, qui ne craint ni les cacophonies ni le heurt des syllabes et qui poursuit l'expression exacte et vive ensemble dans ses derniers retranchements, est de toute évidence un peintre. Son art s'exerce jusque sur les figures secondaires, jusque sur les foules. La Clotte Mauduit, vieille coureuse de campagne dans *l'Ensorcelée*, la grande Malgaigne qui, dans *Un prêtre marié*, annonce les catastrophes, les pêcheuses de Carteret dans *Une vieille maîtresse*, ont un relief extraordinaire. Quant à la foule, il l'agite comme les vagues de la mer, mais lui prête un visage affreux, qu'elle se rue contre la mendiante pour la lapider ou qu'elle entoure de son infâme rumeur le château du Quesnay où vit Sombreval. Elle n'est que lâcheté et méchanceté. La Révolution de 1848 l'a-t-elle guéri à ce point de toute sympathie populaire? Il met à part une élite et livre le reste humain aux bêtes. Peintre ou sculpteur, il l'est encore dans son art de fixer les attitudes et les mouvements, le combat des *blattiers* dans *le Chevalier des Touches*, la procession de Blanchelande et le sabbat des sorciers dans *l'Ensorcelée*, la course des chevaux enivrés de Néhel dans *Un prêtre marié* et surtout, dans ce dernier livre, l'effrayante ruée de Sombreval au cimetière où l'on enterre sa fille. Sombreval n'est plus un homme, « mais un gigantesque et formidable amas de vêtements déchirés, de sang et de boue, au-dessus duquel une tête aux longs cheveux gris, soulevés par le vent et par la course, — cette course effrénée qui durait depuis Coutances à travers les fossés, les halliers et les fondrières, — se dressait, furieuse de douleur!... »

Dans tout ce qui est tableau, il se peut comparer aux plus grands peintres de portraits ou de foules, à un Titien, parfois à un Rembrandt, et pour l'élan et la couleur, à un Dela-

croix. Mais l'art du roman ne se confond pas avec la peinture. Celle-ci ne lui fournit que des images. Accordons à Barbey d'Aurevilly ce don merveilleux des images. Il les emprunte aux arbres, aux ruisseaux, aux éléments. « Ce chêne humain, dit-il de l'abbé de la Croix-Jugan, dévasté par les balles à la cime, avait toujours la forte beauté de son tronc. » Et de Sombreval : « On sentait, à je ne sais quel tremblement dans la mâture de cet homme, que quelque chose de formidable secouait la robuste carcasse de cette espèce d'arbre humain qui cachait sous son tronc la tempête. » Mais il abuse aussi des comparaisons qui dépassent le but, ou des détails physiques trop invraisemblables, qui provoqueraient bientôt l'ironie ou la raillerie. Enfin, s'il s'y attarde, c'est qu'il y est plus à l'aise que dans l'analyse intérieure. Le grand reproche que l'on peut adresser à Barbey d'Aurevilly, c'est de composer des romans parlés et stylisés où le narrateur emploie le meilleur de son temps et de son talent à la présentation des personnages, où ceux-ci, une fois posés, bombent le torse, font des effets de plastique et ne vivent pas en dedans. Dans *l'Ensorcelée*, dès que Jeanne Le Hardouey a vu le masque effroyable de l'abbé de la Croix-Jugan, le drame est achevé. Elle est possédée, et c'est tout. Le développement de la passion dans cette âme forcenée n'est pas traduit. De premier jet, cette passion a atteint son paroxysme et ne changera plus. *Le chevalier des Touches*, c'est le simple récit d'une évasion. Alberte la silencieuse, l'héroïne du *Rideau cramoisi*, ne dira pas un seul mot révélateur. La psychologie du capucin d'*Une histoire sans nom* ne peut être que rudimentaire. Ou plutôt il y a peu de psychologie chez Barbey d'Aurevilly, et peu d'action secrète. Deux livres, les plus considérables, font exception, *Une vieille maîtresse* et *Un prêtre marié*. *Une vieille maîtresse* pourrait porter cette double épigraphe qui en est tirée : « Il est des amours qui corrompent tout dans les âmes », et : « L'amour, dans ses intimités les plus voulues, dans l'abandon de ses habitudes les plus chères, porte éternellement la marque de son origine. On continue de s'aimer comme on commença. » Les amours de Marigny et de la Vellini ont commencé par le mépris, la haine, la violence : ils seront liés l'un à l'autre par ces chaînes, éternellement. On ne sort pas du péché, dans Barbey,

pas plus du péché de chair que du péché d'esprit. Ces damnés se roulent dans leur damnation. Ils ne veulent pas plus en sortir que cette dame qui s'était condamnée à ne pas quitter sa chambre. Ils confondent l'obstination avec le caractère et considéreraient comme une diminution de leur orgueil ou de leur volonté la reconnaissance d'une erreur ou d'une faute. Ils ne se rendent jamais.

L'orgueilleux Sombreval ne se rendra pas, dans *Un prêtre marié*, qui est, de toute évidence, le chef-d'œuvre de Barbey d'Aurevilly. Il en avait trouvé le sujet, comme ceux de la plupart de ses romans et de ses nouvelles, puisés soit dans des récits entendus soit dans les chroniques de Normandie et refaits par son imagination créatrice, — tel *le Chevalier de Touches* si différent de la vérité, — dans la biographie, souvent répétée autour de lui, d'un prêtre du diocèse de Coutances, qui avait profité de la Révolution pour s'en aller à Paris, y devenir un brillant élève de Lavoisier et s'y marier. Sa femme mourut en couches, lui laissant un fils cul-de-jatte. On vit dans ce double malheur une punition divine. Barbey transforma ce fils en fille. Il en fit l'émouvante figure de Calixte, victime d'un mal nerveux et marquée au front d'une croix. Puis il noua cette fois le drame intérieur. Sombreval a supprimé Dieu de sa vie, de son cœur, de son cerveau. Son incrédulité est absolue. Or sa fille, par un retour imprévu, a trouvé la foi religieuse, s'y complaît et se regarde comme désignée pour mourir en rachetant l'âme paternelle. Cromwell n'eut-il pas une fille qui s'était prise d'un violent amour pour les Stuarts? Avec un embryon d'aventure de prêtre marié et athée, avec une anecdote historique, le romancier tient son intrigue. Mais qu'est-ce qu'une intrigue sans le sens intérieur qu'elle revêt chez les protagonistes? C'est ici que le drame s'élargit. Barbey d'Aurevilly y incorpore la pensée de l'Expiation. Nos fautes nous accompagnent et doivent être rachetées. Mais les innocents peuvent s'offrir en holocaustes pour aider les coupables à ce rachat. *Un prêtre marié*, c'est le heurt du criminel qui ne croit pas à son crime et de la victime volontaire et propitiatoire. Et c'est encore une sorte d'hymne farouche à la puissance paternelle. Je ne sais si le sacrifice hypocrite et la douleur sauvage de Sombreval ne dépassent pas le désespoir

d'un Triboulet ou d'un père Goriot. Sombreval ébranlant dans sa course la terre du cimetière est aussi émouvant que l'aveugle de Colonne dans Sophocle ou le roi fou dans Shakespeare.

« Les peintres puissants, dit Barbey d'Aurevilly dans la préface où il présente la défense des *Diaboliques*, peuvent tout peindre, et leur peinture est toujours assez *morale* quand elle est *tragique* et qu'elle donne l'*horreur des choses qu'elle retrace.* Il n'y a d'immoral que les Impassibles et les Ricaneurs... » Mais précisément est-il sûr de donner l'horreur des choses qu'il retrace? *Un bonheur dans le crime* est insolemment triomphant. Ce qu'on lui peut accorder sans erreur, c'est le sens catholique du péché et de l'expiation...

IV. — L'EXILÉ

Cette œuvre de Walter Scott normand, commencée avec la seconde partie d'*Une vieille maîtresse*, s'échelonne sur un long intervalle de temps. Elle lui prend de la quarantaine à la soixante-dixième année à peu près. Plus tard, il ne fera que récrire *Ce qui ne meurt pas*, republier *Amaïdée*, composer le court récit d'*Une page d'histoire*. Mais elle est comme perdue et noyée dans le flot de ses œuvres critiques. C'est un scandale littéraire qu'un tel romancier n'ait trouvé longtemps ni éditeurs, ni critiques, ni lecteurs et qu'il ait dû jusqu'au bout gagner sa vie au jour le jour dans le journalisme, sans qu'il lui fût jamais possible ni d'écrire à son gré ni de se reposer. Les grandes revues et les grands journaux, ceux qui rétribuent largement, lui sont fermés. Buloz, qui lui refuse successivement à la *Revue des Deux Mondes* son étude sur le Dandysme et sa nouvelle *Le dessous de cartes d'une partie de whist*, en donne cette raison à Pontmartin : « Il a un talent d'enragé, mais je ne veux pas qu'il f... le feu dans ma boutique. » Il trouve des feuilles d'occasion, *l'Opinion publique*, *l'Assemblée nationale* de Granier de Cassagnac, *le Public*, *le Pays*, où il est libre d'écrire à sa guise, où il ne manque pas d'abuser de cette liberté. Un article de lui sur *le Sacerdoce de l'épée*, où il envisage l'imminence et la nécessité d'une guerre civile, paru le 15 mai 1850, est dénoncé avec fracas à la tribune de la Chambre par Jules Favre qui le qualifie de *barbare sans cœur et sans entrailles*, à

quoi il réplique en provoquant ce *polisson* de Favre en duel. L'homme politique avait d'ailleurs déformé sa pensée, comme on a tant de fois déformé la pensée de Joseph de Maistre sur le bourreau et sur la guerre.

On ne saurait dénombrer tous les articles de Barbey d'Aurevilly qui, dans la presse, déchaînèrent des tempêtes; celui où il approuvait le coup d'État du prince Napoléon (« Toute force qui sauve la Nation de l'anarchie est un fait de l'ordre divin », et il déclare, bien que légitimiste, l'autorité supérieure aux races royales); celui où il défendait Balzac contre la *Revue des Deux Mondes*; celui où il qualifiait Émile Augier de *coiffeur littéraire*; celui où il protestait contre le procès des *Fleurs du mal*; et toute la série des éreintements : éreintement de la critique, des *Misérables*, de Buloz, de l'Académie française (les *Quarante médaillons* dans le *Nain jaune*, sous la signature *Old Noll*), du *Journal des Débats*, de Jules Vallès, d'Émile Zola, du Parnasse, des amnisties, des bas-bleus, des comédiens, des directeurs de théâtre, des auteurs dramatiques, de Diderot, de Gœthe enfin; et l'éreintement de Gœthe fut écrit pendant la guerre de 1870, entre deux tours de garde, car le vieux chouan avait demandé à servir à l'âge de soixante-deux ans pendant le siège de Paris, et, durant les veillées, prolongeait la bataille en pourfendant le grand Allemand.

Il n'y a pas, cependant, que des fusées et des pétards dans les polémiques de Barbey d'Aurevilly. Il avait lui-même classé et divisé ses articles. Une vingtaine de volumes en ont été publiés. Tout n'a pas été recueilli. En les feuilletant ou relisant — car sur mes cahiers d'autrefois je relève bien des notes qui lui sont consacrées — on s'aperçoit de l'armure solide de ce chevalier, et de la bonne trempe de ses armes. Dans *les Prophètes du passé*, il tire de l'ombre, où volontairement on les reléguait alors, Joseph de Maistre et Bonald et il célèbre la force de leur pensée et l'exactitude de leurs vues politiques, comme il dénonce, avant M. Pierre Lasserre, le clinquant et le faux brillant de Chateaubriand. C'est lui qui fit un sort aux manuscrits des Guérin. Il ressentit, le premier ou l'un des premiers, le frisson nouveau transmis par Baudelaire. Le naturalisme n'eut pas d'adversaire plus violent et, dans sa dispute avec Zola, il eut le dessus, celui-ci étant descendu dans l'injure jus-

qu'à lui reprocher sa pauvreté et la misère de son garni de la rue Rousselet. Il fut équitable envers Taine et il salua les jeunes gloires d'Alphonse Daudet, de Ferdinand Fabre, de Paul Bourget. Tout en regrettant les romans qu'il n'a pu écrire, bien que les ayant annoncés dans la préface de *l'Ensorcelée, Un gentilhomme de grand chemin, Une tragédie à Vaubadon, etc., etc.* (les deux *etc.* sont de lui), encore ne faut-il pas dédaigner cette formidable collection des *Œuvres et des hommes*, cette lutte journalière où il a défendu avec une vigueur magnifique de belles causes littéraires, historiques ou politiques. Les journalistes de la taille de Barbey, — il n'y en a guère, — donnent le ton à toute une époque, ou, s'ils ne peuvent le donner, ils maintiennent une atmosphère d'intelligence et de noblesse intellectuelle. Les *Causeries du Lundi* sont une œuvre de journaliste. Celle-ci est impérissable. Si Barbey d'Aurevilly est bien loin d'égaler Sainte-Beuve, qu'il remplaça au *Constitutionnel* et qui, si l'on en croit Nicolardot, se jetait avec avidité et en connaisseur sur la prose de son confrère, il laisse un nom glorieux néanmoins parmi les critiques passionnés de justice au point d'être injustes, de vérité au point de lui arracher sans cesse ses vêtements et de lui faire commettre des attentats à la pudeur, de puissance créatrice au point de révéler sans cesse le romancier caché. Captif qui aime ses chaînes et qui peut-être se trouve plus libre en les portant, il ne pourra jamais quitter Paris qu'en passant et il y sera toujours un émigré. Car sa seigneurie, c'est la terre normande. Il en a refait son fief avec ses romans. Il y reviendra presque chaque année, jusqu'à la veille de mourir, et même lorsqu'il n'y aura plus de toit. Mais il lui a fallu passer par la réconciliation avec son père. L'orgueilleux a dû baisser le front, implorer l'*aman*. Une femme a imposé cette humiliation qui relève. Une femme, l'Ange blanc, la baronne de B...

Dans le petit recueil de ses poèmes, *Poussières*, — ceux qui écrivent peu de vers au cours de leur vie ne les écrivent que sous le coup de sentiments intimes assez profonds pour les inviter au rêve, — *la Maîtresse rousse* est une confidence très précise. *La Maîtresse rousse*, c'est l'ivresse. Dans son désenchantement il s'abandonnait à elle, quand une femme, un soir, intervint :

Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés,
Elle prit ses gants blancs et les mit dans mon verre,
Et me dit en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux pas que vous buviez! »

La scène s'était passée à un dîner chez madame de Maistre à Passy en 1854. Barbey d'Aurevilly avait alors quarante-cinq ans. Il était aux confins de la jeunesse, revenu à un catholicisme de pensée plutôt que de pratique, avide de son pays natal et toujours séparé d'un père qui ne céderait jamais. L'Ange Blanc, trouvant un allié dans l'abbé Léon d'Aurevilly, obtint de lui qu'il se réconciliât. Il le fit avec sa franchise accoutumée et demanda son pardon : l'abbé rédigea la lettre et il la signa sans contrôle. Ainsi revint-il à Saint-Sauveur le 4 septembre 1856. La veille il avait vu Trébutien. « J'ai électrisé sa vie, écrit-il, je lui ai coulé de la lumière sous la peau[1]. » Et voici comment il raconte à madame de B. sa visite : « Mes parents m'ont reçu les bras ouverts bien grands, mais, malgré cette réception à fond de cœur, je vous écris le cœur noyé de tristesse. Le changement de ma mère m'a fait mal. Ce n'est plus que le fantôme d'elle-même. Fantôme au physique, mais hélas! aussi fantôme au moral! Cette beauté animée, cette tête pleine de feu, ces cheveux, ce sourire, tout cela n'est plus. C'est une vieille femme — une pauvre malade à l'œil fixe, à la voix entrecoupée, et moi qui n'ai pas vu les changements successifs, qui l'avait laissée charmante encore, éblouissante d'esprit et de vicacité — vous dire ce que j'ai senti passer dans ce cœur que vous connaissez, vous! quand j'ai pris dans mes bras ce cher débris humain et que je l'ai senti contre ma poitrine, oh! madame, ce m'est impossible, mais vous êtes si mère, que vous comprendrez la douleur du fils comme si *dix-huit ans* de silence, de torts, de négations n'avaient pas mis leur montagne sur mon âme. Sans cela j'aurais été heureux de la réception qu'ils m'ont faite, mais l'état de ma mère m'a navré. — Mon père a résisté, il n'est plus (*trois mots supprimés*) aussi ce que je l'ai vu. C'est un vieillard, mais au moins il est dans la vie. C'est l'homme que j'ai connu, mais ma mère! — elle

1. *Memorandum et Lettres inédites* (hors commerce, 1900).

est plus que morte. Elle est morte et elle vit et vivra probablement ainsi longtemps. — Elle m'a très bien reconnu. Elle a beaucoup pleuré. Elle a sa tête avec sa raison pleine et lucide, mais excepté la raison vulgaire qui fait qu'on ne radote pas et qu'on reconnaît l'identité des êtres, elle n'a plus les facultés qui la faisaient *elle*, et si vous saviez ce qu'elle *était*! Ah! Madame, voilà ce qui va *m'encrêper* tout le temps de mon séjour à Saint-Sauveur [1]... » Et il termine sa lettre par ces mots : « Je n'ai pu m'empêcher de vous dire *ce soir* ce que je souffre dans ce cœur que vous avez si souvent consolé, fortifié et purifié, et qui est respectueusement à vous. »

Tel fut le retour de l'enfant prodigue au foyer paternel. Il y retrouva deux vieillards (soixante et onze ans et soixante-neuf ans) attendris et diminués. Dans la lettre à Trébutien, il complète le tableau de cette déchéance par celui du changement des lieux. Car les lieux se transforment et meurent souvent avant nous. L'étang du Quesnay est comblé, l'une des tours du château de Néel est abattue. Le progrès détruit tout ce qui était beau et un peu sauvage. Seule, la mer lui résiste : « Comme ils ne peuvent pas faire tenir la mer dans un pot de chambre, ni l'empêcher de se moquer d'eux dans le rire de ses vagues, au moins ils ne l'ont ni souillée ni changée, et je l'ai revue belle, immaculée, identique à ce qu'elle était dans mon enfance. Ç'a été une pure sensation. A mon premier regard du haut des dunes, elle était calme comme une vie apaisée et souriante, avec de longs sillons verdâtres s'entre-croisant, comme les nuances de la nacre, avec de longs sillons lilas. » Seule, elle est immuable et changeante ensemble.

Celle qui l'avait ramené à la maison natale devint un peu plus tard la fiancée de Barbey d'Aurevilly. Mais un premier mariage heureux et prématurément brisé l'avait laissée avec deux enfants, hésitante devant les recommencements et peu disposée au bonheur. Lui fallait-il achever la conversion que la sympathie lui avait inspirée et chasser le souvenir des Vellini et des *Maîtresses rousses*? Elle y était tendrement inclinée quand elle perdit sa fille bien-aimée, Marie, mariée en Russie et morte à vingt ans (1860). La douleur lui ôta cette confiance dans la vie qui seule permet les nouveaux départs.

1. *Memorandum et Lettres inédites* (hors commerce, 1900).

Ils ne s'épousèrent donc pas. Ils gardèrent l'un pour l'autre un de ces sentiments délicats et rares qui, pour être éloignés des joies et des misères de l'amour, n'en adoucissent pas moins les épreuves et les tristesses de la destinée. Jamais ils ne cessèrent de se voir ni de s'écrire. Les six lettres livrées à la curiosité de quelques intimes dans le recueil hors commerce auquel j'emprunte des fragments, après que M. Eugène Grelé dans son admirable biographie et M. Paul Bourget y ont fait allusion, s'espacent de 1856 à 1888, peu avant la mort de l'auteur de *l'Ensorcelée*. Quel trésor représenterait la correspondance intégrale et comme il faut souhaiter qu'elle soit un jour publiée afin que soit mieux connu le sentiment sans nom d'une noble femme sans tache et du dernier chevalier sans peur sinon sans reproche! Le cachet de ses lettres fixait sur l'enveloppe ces deux mots anglais : *Too late* (trop tard). Trop tard : il a découvert trop tard le secret de son œuvre et rencontré trop tard l'image de son amour. « Il n'a pas dévoilé, dit Paul Bourget, le roman de ses bonheurs ou de ses mélancolies. » Mais les lettres à Trébutien et les *Mémoranda* ne sont-ils pas déjà des confidences? Saint François de Sales, assiégé par ses pénitentes et par toute une foule avide de réconfort, se comparaît à un abreuvoir public où chacun vient se désaltérer. Au fond, dans la littérature, ne cherchons-nous pas, tous, ces abreuvoirs? N'avons-nous pas une prédilection pour les écrivains, — romanciers, poètes, mémorialistes, — dont l'abondante humanité coule comme une source toujours fraîche, où nous pouvons mirer nos pensées, nos souvenirs, nos désirs, nos amours et jusqu'à nos ennuis d'argent? Barbey d'Aurevilly est un de ces hommes-là. Sans doute a-t-il trop d'emphase, trop de panache, trop de fanfares, mais on peut lui appliquer avec une légère modification les vers d'Alfred de Musset :

> Ses déclamations sont comme les épées :
> Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
> Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

Le *Memorandum* de 1864 est écrit tout entier pour madame de B..., pour l'Ange blanc. Dans *Poussières*, je relève ces deux beaux vers significatifs :

> Combien nous faut-il donc de femmes possédées
> Pour valoir celle qu'on n'eut pas?

Revenu à Saint-Sauveur après la mort de sa mère, il y retrouve son père égoïste et despotique et la maison *noire du passé.* Sans lettre de l'Ange blanc, il erre, le cœur ravagé d'inquiétude, « le long des corridors et des appartements en enfilade de cette maison qui est pour lui une sépulture pleine de roses, comme le sarcophage de Roméo et de Juliette, à Vérone. Les roses, ce sont les souvenirs... » Il faut relire ces pages sur le jardin abandonné, sur sa visite à Valognes (« Les rêves de ma jeunesse marchaient autour de moi sous les nuages »), sur ses rencontres avec les vieilles gens, sur le génie du vent de la mer. « La parole, murmure-t-il, est impuissante à *enserrer l'infini* de ces premières émotions de la vie... Laissons cela. »

Jamais il ne se décidera à *laisser cela.* Il reviendra au pays natal pour ensevelir son père (à qui il a dédié *le Chevalier des Touches*, avec un beau portrait, en signe de réconciliation); il y reviendra après la Commune, pour reprendre espoir dans les destinées de la patrie, et cependant... Son père n'a laissé que des dettes. Il a fallu vendre, pour les payer, les trois maisons qu'il possédait à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Son frère, Léon, le missionnaire, épuisé, a dû se réfugier à l'hôpital. « Bois ton sang, Beaumanoir, dit la légende bretonne. Bois le sang de ton pays! une dernière gorgée! — dit mon cœur. » Reviendra-t-il jamais? « J'ai quitté Saint-Sauveur, continue-t-il, qui sait? peut-être pour toujours. Les terres de mon père ont été vendues pour payer ses dettes, comme les terres de ma mère, bien plus considérables que les siennes, ont été vendues pour payer les dettes de sa mère. Nous étions nés pour être riches. Nous n'avons plus que le morceau de pain qui donne l'indépendance et la fierté. Et c'est tout. Des trois maisons que nous avions à Saint-Sauveur, et dans lesquelles a passé le rêve turbulent de nos enfances, il n'y a plus une poutre à nous sous laquelle nous puissions nous abriter. Il n'est pas probable que le vent du soir de la vie qui va souffler rapporte la feuille arrachée que je suis au tronc qui ne lui appartient plus. »

Il ne sera plus chez lui, mais il reviendra. Paris ne lui représente qu'*un désert de rues et de boulevards.* Tandis qu'il se sent une fringale de la Normandie. Là seulement, il boit des

verres de vie. Il retrouve, à l'hôpital, son frère « qui meurt par la cime. » Lui-même, quand il revient, s'installe à Valognes, à l'hôtel Grandval-Coligny. Valognes, ville des mortes, mais aussi des vivantes :

O spectres des amours finis, — spectres de femmes,
Qui faites nos regrets pires que des remords!...
Vous ne revenez pas que la nuit dans nos âmes,
Mais des jours les plus clairs vous noircissez les flammes,
Et, morts, faites de nous des morts!

Oui, mais dans cette même Valognes, *sarcophage des premiers souvenirs*, la rencontre d'une femme suffit à lui rendre un instant sa jeunesse, et il se retourne pour la suivre[1]. Il a écrit *Ce qui ne meurt pas* et ce qui ne meurt pas, c'est la pitié. Pour lui, c'est encore la jeunesse qui s'obstine à le tourmenter. Le revoici en 1882 en Normandie : « Je suis revenu à Valognes, la ville de mes premiers songes et de mes derniers rêves, par un soleil d'automne, beau comme tout ce qui va mourir. » Et presque chaque année l'exilé rompt l'exil. Il veut « se mettre un peu de mer verte dans l'œil », oublier la littérature, se laisser envoûter par le passé. Son dernier séjour date de l'automne de l'année 1887, à la veille de ses quatre-vingts ans, un an avant sa mort. « Le temps s'est mis à la pluie, écrit-il, mais moi, non. Le beau temps est toujours dans mon âme. »

J'ai sollicité le témoignage des derniers survivants sur les émouvants séjours de Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte. N'ayant plus de toit à lui, il y louait une chambre chez un menuisier, M. Vindard, en face de la maison paternelle qui était habitée par les Delille. Il n'y était pas né, sa mère ayant été prise des douleurs pendant une partie de whist chez son oncle, le maire de la ville, et l'ayant mis au monde sur place. En sorte qu'il était lui-même *le dessous de cartes d'une partie de whist.* Les Delille l'accueillaient à merveille, lui laissant voir les chambres et le jardin. Mais il préférait encore à ces visites les longues songeries solitaires à la fenêtre de sa chambrette, à regarder sa maison. Ainsi revivait-il, face à face, le passé des siens et celui de son pays, la chouannerie et le sacrifice des biens à l'aventure de la duchesse de Berry, les causes perdues,

1. A Valognes (août 1875).

les tristesses, les violentes joies de l'enfance. Les Vindard lui préparaient son repas de midi (le soir il dînait habituellement chez une vieille amie, mademoiselle Elisabeth Bouillet). Il partageait le menu avec eux et envoyait le mari chercher une bonne bouteille chez Jacques Lacombe. La femme l'aidait à boutonner son gilet et sa redingote, ce qui n'était pas un petit travail, car les vêtements étaient fort ajustés. Madame Vindard atteste qu'il ne portait pas de corset, comme on l'a prétendu, mais il proscrivait les poches qui déforment les habits. Ses limousines, ses *clémentines*, ses blouses rouges étaient taillées par une couturière de Saint-Sauveur, fort originale et qu'il aimait taquiner. Son prénom était Amable, mais il l'appelait « sa vieille admirable ». Cependant les pauvres, avertis de sa venue, frappaient à la porte des Vindard et réclamaient M. *Jules*. Chacun recevait une aumône. Il n'y a encore que les besogneux pour se montrer généreux. Mais une pauvresse de nom de Pauline Lacroix était favorisée, parce qu'elle le savait complimenter : « Vous êtes un Adonis, M. Jules. » Où avait-elle pris ce terme de comparaison? Du coup elle touchait cinq francs. Cinq francs, c'était alors un écu.

Quand il perdit son frère l'abbé (décédé à l'hôpital en novembre 1876), de retour dans la chambre du menuisier après la cérémonie, il eut un accès d'amertume à cause du désert fait autour du cercueil : « Je n'attendais rien du *monde* de Saint-Sauveur : il y a beau temps que nous n'en sommes plus; mais les pauvres eux-mêmes nous ont trahis... » Il s'informa d'un prêtre, d'allure distinguée, qu'il avait remarqué parmi les officiants. C'était l'abbé Anger à qui il dédia *les Philosophes et écrivains religieux* : leur amitié data de ce jour-là. Il aimait se promener avec lui dans la campagne. Ensemble ils sortaient de la *bourgade écossaise*, franchissaient les deux kilomètres qui la séparent de Ranville-la-Place et erraient dans la lande bleue autour de la Délivrance. Le prêtre et le vieillard ne parlaient guère que du passé. Et Barbey pouvait montrer de loin à son compagnon le plateau du village d'Aureville d'où ses ancêtres tiraient leur origine.

V. — L'ÉTERNELLE JEUNESSE

L'exilé mourut, comme il convient, à Paris le 23 avril 1889, et dans la foi catholique intégrale, pensée et pratique. Corrigeant, cinq jours avant sa mort, les épreuves d'*Amaïdée*, un roman de sa jeunesse, le Jeudi Saint 18 avril 1889, il inscrit cette note : « Quand il écrivit ces pages, l'auteur ignorait tout de la vie. L'âme très enivrée alors de ses lectures et de ses rêves, il demandait aux efforts de l'orgueil humain ce que seuls peuvent et pourront éternellement — il l'a su depuis — deux pauvres morceaux de bois mis en croix. » Déjà, quelques années plus tôt, il demandait à l'Ange Blanc de prier pour lui le jour de ses Pâques, « elle qui avait racheté son âme de l'indignité de la vie et peut-être aussi de la damnation éternelle ».

Il ne connut pas le dénuement, mais jusqu'au bout la dure loi du travail obligatoire. Et il fut très entouré. Un de ceux qui lui étaient le plus attachés ne vint-il pas rue Rousselet louer une chambre à côté de la sienne afin de surveiller mieux sa santé? La société des femmes qu'il avait toujours adorée se faisait plus douce pour lui à mesure qu'il vieillissait. Madame de Poilly, madame de Brigode, madame de Saint-Maur, l'accueillaient avec une grâce affectueuse. Enfin le vieil Œdipe avait rencontré son Antigone, cette mademoiselle Read, sœur d'un poète mort tout jeune dont les vers rappellent les petits poèmes de Sully-Prudhomme et qui se consacra à ses dernières années, puis à sa mémoire.

On se souvient de la lettre de Chateaubriand adressée, au déclin de l'âge, à une inconnue et qui dépasse à elle seule les soixante-dix lettres à l'*Occitanienne* : « ... Vieillir sur la terre sans avoir rien perdu de ses rêves, de ses folies, de ses vagues tristesses; cherchant toujours ce qu'il ne peut trouver et joignant à ses anciens maux les désenchantements de l'expérience, la solitude des désirs, l'ennui du cœur et la disgrâce des années, dis, n'aurai-je pas fourni aux démons, dans ma personne, l'idée d'un supplice qu'ils n'avaient pas encore inventé dans la région des douleurs éternelles?.. » En regard de cette lettre de flamme, je citerai la dernière qui fut adressée par Barbey d'Aurevilly à l'Ange Blanc et qui date du jour de l'an 1888.

Déjà, quelques années auparavant, comme elle s'est montrée inquiète de lui, il ne se tient pas de lui révéler sa joie de l'avoir ainsi inquiétée : « Ceci a l'air féroce, et c'est si tendre, et prouve tant que je vous aime et que cela me fait *une surprise si douce* d'être aimé. » Quand il est ainsi prononcé, le *je vous aime* peut n'être point déplacé sur les lèvres d'un octogénaire. Donc, le premier jour de l'année 1888, cet octogénaire écrit à l'encre rouge à celle qui l'a ramené dans la maison paternelle en 1856 et qui, deux ans plus tôt, a rempli son verre avec des gants blancs :

Jour de l'An 1887.

Paris, 3 heures, vendredi.

NEVER MORE

Ma chère Ame, car vous l'êtes toujours, cette lettre, je pense, vous arrivera le détestable *jour de l'an*. Vous le savez, j'ai toujours détesté ce jour, mais je vous aime, et voilà pourquoi je vous écris. Depuis ma dernière lettre, à laquelle, par parenthèse, vous n'avez pas encore répondu, j'ai mené une assez triste vie. Ces éternelles corrections des *Œuvres et des hommes* mangent tout mon temps et il s'y ajoute d'autres ennuis; soit lassitude, soit dégoût naturel de moi-même, je ne m'intéresse plus guère à ce qui m'intéressait autrefois. Ma santé est bonne, mais mon esprit est malade et je sens ce qu'exprimait si sublimement le pauvre Eugénie de Guérin quand elle disait : « Le ciel tomberait qu'il n'ajouterait pas à mon accablement. »

Avec cela, nous avons le plus horrible des hivers, un froid coupant, de la gelée, de la neige, qui semble vouloir tomber et qui ne tombe point. J'aimais mieux les brumes de Valognes. Elles avaient leur poésie mystérieuse, mais Paris, l'hiver, n'est bon que pour les mondains et si je l'ai été dans ces quelques dernières années, je n'en suis plus un; d'ailleurs, mes bonnes amies, madame de Poilly et madame de Brigode, ne sont pas à Paris. Madame de Brigode passe l'hiver à Pau et madame de Poilly, assez malade du cœur, est encore à Deauville. Je ne vais donc chez personne et je reste au coin de mon feu, livré à ce travail terrible de ces corrections dont je vous parlais plus haut, et qui ne sont pas près de finir; mes volumes à publier étant nombreux et représentant toute l'œuvre critique de ma vie. Ah! ma vie! Elle a été une vie d'efforts, de luttes, de travail sans repos, mais du moins elle me sert dans ma vieillesse (cet affreux mot qu'il faut savoir dire!) et elle me fera peut-être une renommée, peut-être... qui sait? Je n'ai pas grande croyance à la gloire et j'aurais mieux aimé un peu de bonheur avec vous.

Dieu ne l'a pas permis. Il faut se résigner, mais le moyen de ne pas penser aux rêves écroulés... quand on se retourne et qu'on regarde derrière soi...

Ma Chère Ame, je vous demande pardon de vous envoyer, pour un *jour de l'an*, ces tristesses, mais je suis dominé par des pensées plus fortes que moi. A d'autres époques, j'avais plus de puissance sur moi-même; je trouvais dans ce que j'écrivais une diversion, un arrachement à une idée fixe, qui me faisait souffrir. C'était cela, avec l'impérieuse nécessité de vivre, qui expliquera mes ouvrages, bien plus que le désir de la gloire que je n'ai jamais beaucoup eu, et qu'une popularité que j'ai toujours méprisée comme le siècle qui pouvait la donner et qui l'a donnée à des indignes! Vous donc, mon Ange, ma véritable âme, êtes la raison et l'explication de ma vie et de ma pensée. Et si je vous le dis si tristement aujourd'hui, c'est que cette tristesse vous prouvera ce que vous m'avez été toujours et ce que vous m'êtes malgré le temps et la mort qui peut venir demain.

A vous donc, ma chère âme, à qui je voudrais tant faire de bien, en lui disant ce que j'ai dans le cœur pour Elle, et qui n'y périra jamais.

Votre fidèle éternellement fidèle.

B.

Ne convient-il pas de terminer par cette lettre inconnue des lecteurs une esquisse destinée à montrer dans Barbey d'Aurevilly, malgré ses ridicules et ses poses, malgré le manque de simplicité que lui reprochait justement Jules Lemaître, ces puissances de la jeunesse qui assurent à nos œuvres la durée? Paul Bourget nous a révélé qu'il détestait Cervantès, lui reprochant d'avoir bafoué l'idéal en la personne de Don Quichotte. Mais Cervantès a été vaincu par son héros. En vain a-t-il tenté de le moquer : Don Quichotte a passé à travers la raillerie. Il a été le plus fort : n'a-t-il pas subjugué jusqu'à ce Sancho terre à terre qui représente le bon sens? Le chevalier est victime de sa folie, mais l'écuyer est victime de son maître quand il croit à sa nomination de gouverneur. Les Don Quichotte ne sont pas malheureux : ils chevauchent une chimère ailée, — et voici que l'avion devient le plus rapide et le plus pratique des moyens de transport...

HENRY BORDEAUX

AU MAROC

I

Après tant de pays de mélange, voici enfin la terre préservée, le Maroc solitaire. D'autres Français l'ont parcouru, habité, décrit. Pour moi, qui n'ai fait qu'y passer, j'en parlerai cependant, car j'ai assez l'expérience du voyage pour savoir ce que vaut la première impression, à condition qu'on se garde de la surfaire. Quand nous demeurons longtemps dans un pays, l'esprit s'y attache et veut le connaître, et il arrive que cette étude brouille et trouble en nous les révélations du premier abord, sans que ce qu'elle nous apprend compense toujours ce qu'elle nous ôte. La première impression a cet avantage d'être sans mensonge, de parler un langage enfantin et clair. Celui qui reçoit ainsi l'âme d'un pays est comme un homme auquel une intrigue brusque et favorable a soudain livré une inconnue. Qu'il entende, ensuite, des gens qui, pendant des années, ont vécu prosaïquement avec elle parler de son caractère, il les écoutera avec intérêt et avec déférence, sans pouvoir oublier, pourtant, l'image et le goût qu'il a gardés d'elle.

L'impression qu'on reçoit du Maroc doit être bien différente, selon qu'on l'aborde par sa façade de montagnes ou qu'on débarque le long de ses plaines. Pour moi, qui y arrivai de ce côté-là, ce que je me rappelle d'abord, c'est une mélancolique ivresse d'espace. J'étais sorti des paysages brillants et clos de la Méditerranée. Le souffle de l'Océan agrandissait l'étendue. Une lumière immense et fine perdait ses caresses

sur l'horizon solitaire. Je me rappelle, de Rabat à Marrakech, cette plaine monotone où l'auto, une fois lancée, n'avait plus à diminuer sa vitesse. Quelques détails rompaient à peine l'uniformité : c'était au bas d'une faible pente un marché berbère, comme une touffe d'herbes déjà défleuries par le vent du soir, car ceux qui s'y étaient réunis se dispersaient, et bientôt il ne resterait plus trace de leur rencontre; ou bien, tandis que des chameaux passaient pompeusement sur la piste qui longe la route, nous croisions en même temps une automobile publique, bourrée de paysans qui avaient gardé l'âme des nomades, car dans ces gros sacs blancs pressés l'un contre l'autre, j'apercevais des yeux où brillait le plaisir de changer de place. Ou bien, vers le sud, sous un ciel plombé, quand rien de réel ne variait plus le paysage, c'était le mirage qui ajoutait au sol nu ses lagunes et ses îles, qui poussait entre les mottes de terre, jusqu'à quelque trois cents mètres du chemin, ses eaux vaines et vitreuses. Puis tout s'effaçait. Soudain, échappée pour nous voir d'une tente couleur de terre, une fillette surgissait, comme si elle avait jailli du sol; rien n'existait, derrière elle, jusqu'à l'horizon et je voyais la ligne de son épaule maigre et élégante reprise, au loin, par une colline.

Quand on commence à courir le monde, on aime d'abord les paysages les plus distincts, les mieux définis, ceux qui attendent l'étranger pour lui débiter leur éloquente tirade. C'est ensuite qu'on préfère à tous ces arrangements l'espace, plus beau que les choses. Des plaines sans orgueil, des terres pauvres et silencieuses manifestent peut-être mieux l'âme universelle que ces paysages moins ouverts, et comme enfermés dans la rigueur de leurs lignes. Une touffe d'herbes frissonne, une pâle fleur s'étonne de contempler l'infini, au loin passent des deuils de pluie, de faibles et divins sourires de lumière. L'âme ne s'ennuie pas de ces étendues, elle a de quoi les remplir. Où ne poussent pas les plantes utiles, marchent à pas lents les désirs, les regrets, les songes.

***

Ensuite je revois les villes, Mazagan, jaune et portugaise à demi, Azenmour, toute arabe et si blanche que ses maisons

semblent des cubes taillés dans un nuage. Rabat n'est aussi, au bord de la mer, qu'une blancheur que le soleil semble boire. Mais cette blancheur se prête à toutes les couleurs. Le couchant rougit la ville, ou la dore et, quand le soleil a disparu, elle renaît, pâle et bleue, dans la pureté de la nuit. C'est un charme nouveau, pour qui vient d'Europe, que celui d'une ville comme celle-là, qui, tour à tour candide, éblouissante ou suave, l'est toujours tout entière et d'un seul bloc, et qui, sans palais distincts, sans monuments séparés, belle seulement par la faveur de l'heure, demeure aussi modeste au moment où elle resplendit que dans celui où elle s'efface. Rabat a cependant un monument. C'est la tour Hassan, qui se dresse hors de la ville. Avec la Giralda, et la Koutoubia, de Marrakech, elles sont trois sœurs, qui datent du siècle où l'empire almohade s'étendait de la Tunisie à l'Espagne. Malgré son faîte en ruine, celle-ci, d'un rouge assourdi, garde un air d'équilibre et de fermeté qui n'est pas, d'ordinaire, celui de l'architecture musulmane. Les proportions en sont justes et puissantes et l'entrelacs qui couvre ses quatre faces l'orne avec une grâce hautaine. L'enceinte du Chellah, d'un autre côté de la ville, a la même couleur rouge, mais on n'y trouve que l'art des Mérinides, qui, plus joli que celui des Almohades, auquel il succède, est moins grand et moins viril. Le soir où je la regardais, la vieille enceinte était encore roussie et échauffée par la clarté du soleil couchant. Comme en tous les lieux du monde, les derniers rayons semblaient se détacher du présent, pour réveiller le passé. Il ne tenait qu'à moi de penser à celui qui est enterré là, ce fameux sultan Abou Yacoub, si riche que ses chevaux avaient des fers d'or aux clous d'argent. Mais quelle différence avec la Méditerranée, où tout, les monts, les rochers, rappelle un acte, un effort, et fait écho à l'orgueil de l'homme! Il ne s'agit plus ici de rien fonder. Toute puissance est passagère et ne laisse pas plus de trace sur la terre qu'un navire sur la mer. Je n'avais qu'à jeter les yeux sur l'Océan vide, sur la plaine et les pentes nues, pour sentir fondre tout de suite le souvenir que j'avais voulu évoquer. Avec ses longues lignes, son étendue, sa simplicité, le paysage échappait à l'histoire.

***

En face de Rabat, de l'autre côté de l'estuaire, Salé, aussi blanche, est plus simple encore. Quand j'y entrai, vers midi, la petite ville semblait brasiller dans le soleil; je me rappelai la légende qui veut qu'elle ait été fondée par Noé, et j'aimais à recueillir ainsi, au bord de l'Océan où tout se termine, le dernier retentissement des noms bibliques. De tous les pirates africains, ceux de Salé furent les plus farouches. Ce n'étaient pas des Marocains, mais des Mores chassés d'Espagne et des renégats. Durant tout le XVIIe siècle, ils écumèrent les bords de l'Atlantique jusqu'à la Bretagne et à l'Angleterre, entrant aussi dans la Méditerranée, et se réfugiant, après leurs courses, dans leur méchant petit port, que la barre défendait contre des vaisseaux plus gros que les leurs. Aujourd'hui encore, Salé passe pour une des villes les moins hospitalières du Maroc. On le sent quand on s'y promène, entre des murs que n'éclaire aucune ouverture, et c'est une impression singulière de trouver associées cette défense et cette blancheur. C'est pourtant à Salé que j'ai vu la première de ces médersas qui sont la parure délicate du Maroc sévère. Construites pour loger des étudiants, et, dans un pays où la religion n'est pas séparée de la science, contenant toujours une salle de prières, elles sont, presque toutes, l'œuvre de sultans mérinides. Celle de Salé est abandonnée. On y entre par une porte d'une grâce et d'une familiarité exquises, sous le grand auvent qui l'abrite. Dans la cour étroite, des colonnes au fût incrusté de faïence soutiennent des arcs surhaussés. Au-dessus de ces arcs, alternent, sur la muraille, le plâtre et le bois, et rien n'est plus agréable que le rapprochement de ces deux matières, qu'on retrouve dans chaque médersa marocaine. Ornées d'arabesques pareilles, elles vieillissent ensemble, comme deux époux qui ont le même trésor de souvenirs, mais, tandis que le plâtre laisse s'effacer ses faibles dentelles, le bois, moins oublieux, retient un peu plus longtemps les dessins dont il est chargé. Cette cour était charmante, à midi, dans cette petite ville farouche, comme une source dans un pays desséché. Elle semblait témoigner en faveur de ceux qui avaient étudié là, et dire que, dans ce dur Maroc, il y eut de la délicatesse et

de la poésie, là où il exista du savoir. Je suis ressorti, j'ai parcouru les ruelles désertes. Parfois une femme y passait, gros paquet blanc, où, dans une ouverture triangulaire, un œil unique veillait, comme un guetteur méfiant. A la fin, je suis arrivé au bord de la mer. Un cimetière s'y étend, bien plus correct que ceux des Turcs et bien plus sévère. Aucun arbre n'ombrage les tombes, et les stèles qui en indiquent la place, carrées au lieu d'être longues, s'enfoncent d'aplomb dans le sol, au lieu de pencher en tous sens. Au-dessus de moi, l'azur immense se décolorait dans la chaleur, midi déployait sa splendeur sans rêve. Ces quelques tombes marquent vraiment la fin d'un monde. La vague qui, tout près d'elle, étire sur le sable un reflet du ciel, ce n'est plus celle de la Méditerranée, l'onde entremetteuse qui parle des peuples aux peuples. Celle-ci n'apporte au rivage que le murmure oisif des immensités marines. Le cheval du conquérant arabe s'y est arrêté; seul l'Occident, héritier des Grecs, et rattachant l'action à la science, devait refuser d'accepter la limite de cet Océan, et darder vers un autre monde la flèche appelée Christophe Colomb.

II

Quand je repense à Marrakech, avant toute image, j'entends d'abord les coups du tambourin, sourds et saccadés comme ceux d'un cœur. Ensuite, seulement, je revois la ville, telle qu'elle m'apparaissait des terrasses, avec sa couleur d'un rouge usé qui passe au vieux rose, et les innombrables palmiers qui l'entourent, comme d'un tourbillonnement de sabres, tandis que l'Atlas, sous un ciel gris, n'était qu'une masse pluvieuse. Et sous le couvercle des toits, toujours le même bourdonnement. Puis je revois notre arrivée, la nuit, au palais de la Bahia. Lorsque, à travers un dédale de corridors, on m'eût mené jusqu'à ma chambre, je n'acceptai point de rester ainsi ignorant de tout ce qui m'entourait. Elle donnait sur un petit jardin, carré et dallé, où le murmure d'une fontaine ornait le silence. Je pris ma lanterne et m'en allai à la découverte. De grandes portes fermées m'arrêtaient. J'essayais de les ouvrir : certaines cédaient avec un long cri,

comme pour avertir ces lieux de la venue d'un étranger. D'autres résistaient et je ne pouvais m'empêcher de croire qu'elles préservaient quelque chose de plus secret. Ce palais, construit il y a quelque vingt ans, est encore dans la pure tradition de l'art arabe. Seule la technique des métiers a faibli, mais la lueur qui m'éclairait me rendait cette infériorité moins sensible. J'entrais dans des salles que décoraient les énormes vantaux de bois, peints en vermillon, rabattus de chaque côté des portes. L'ombre remuait comme un dormeur qu'on dérange, les arabesques répétaient sur les murs leur rire machinal, j'entrevoyais un plafond de bois profondément creusé : soudain, dans la lumière de ma lanterne, éclatait une selle de parade, placée ostensiblement auprès d'un divan, comme pour affirmer que ceux qui faisaient bâtir ces palais, s'ils voulaient bien y jouir du luxe et des voluptés, ne renonçaient pas pour cela à leur âme de nomades. Tandis que j'allais, je traversais autant de jardins que de chambres; ils alternaient avec elles comme les cases blanches et noires d'un échiquier. Dans certains d'entre eux, mon arrivée réveillait et effarouchait des oiseaux, leurs ailes inquiètes souffletaient les branches. D'autres n'avaient qu'une fontaine, qui continuait tranquillement à se parler toute seule. La clarté de la lanterne tombait sur des fleurs; une touffe de phlox, saisie par cette lumière, me regardait, comme un groupe d'enfants réveillés, et j'avais envie de leur dire, pour les rassurer, que je n'étais pas l'étranger, mais le voyageur. Cependant, moins mes yeux fournissaient à mes sensations, plus les parfums me soumettaient à leur empire. L'odeur des orangers se jetait sur moi, l'odeur des jasmins, d'autres encore que je ne savais pas reconnaître. Une fois, cela fut si fort que je m'arrêtai comme devant une présence de femme; il me semblait qu'une inconnue était là, que je n'avais plus qu'à la voir.

***

Ensuite je me rappelle les rues de Marrakech : elles sont d'une pauvreté saharienne et n'offrent aux yeux qu'un fond sourd, sur lequel se détachent, çà et là, quelques couleurs mates. Parfois intervient le porche d'une mosquée, ou le

mur d'une fontaine, avec son vieil auvent de bois qui a pris la couleur du bronze, l'éclat des faïences sur la muraille, les bassins où des enfants nus barbotent dans l'eau. Mais la chose fastueuse ne répudie pas les choses misérables. Elle est plus riche que ses voisines, mais non plus solide, et tout aussi prête à se défaire. Parfois, dans une ruelle déserte, passent un vieillard et un enfant, emportant les petits étendards des confréries religieuses, et l'on est surpris que des fanatiques aient choisi, pour se rallier, des couleurs si tendres, ce rose mourant, ce jaune de nuage. Les souks eux-mêmes ne sont pas brillants, ou ne le sont que par places. On y voit des amas de choses brunes, graines, figues sèches, d'énormes gâteaux d'un savon qui a la couleur d'un miel très épais. Des oignons luisent comme du cuivre rose, des grenades éclatées ressemblent à une cité de rubis, qu'assiège une armée de mouches. Soudain, on croit défiler entre deux haies de ces grenadiers poméraniens dont le haut bonnet portait un parement de métal : ce qui a suscité cette image intempestive, ce sont les somptueuses babouches rangées dans les boutiques des cordonniers, la pointe en haut, l'une contre l'autre. Mais rien ne vaut les échoppes des teinturiers. Dans des antres pleins de fumée, vont et viennent des hommes demi-nus qui semblent occupés à une besogne magique. Ils sont vêtus de loques ravissantes, qui paraissent avoir été trempées dans l'arc-en-ciel, et où la rareté des nuances fait oublier la pauvreté du haillon. Certains mélangeaient des bains, un autre, de ses mains vertes, plongeait dans la teinture un écheveau de soie. Dehors d'autres écheveaux, bleus, verts, jaunes, rouges, chacun représentant une couleur pure, séchaient sur les rameaux d'une treille, où ils étaient posés comme des oiseaux merveilleux. Mais, alentour, rien n'avait d'éclat, tout redevenait grave et amorti. On peut distinguer les villes brillantes et les villes sourdes. Celles-ci contiennent, retiennent encore un caractère que les autres laissent monter et se répandre à leur surface et qu'elles sont bien près de perdre, quand elles l'étalent. Avec leurs spectacles trop bien offerts, sous le frisson des chiffons qui les couvrent comme un pavois, les villes pittoresques ont déjà commencé à vendre leur âme.

Les passants qui allaient par ces rues, n'avaient rien non

plus, dans leur expression ni dans leurs costumes, qui marquât le goût de se dépenser au dehors. Je regardais curieusement leur visage, leurs yeux ombrageux où veillait parfois une lointaine douceur. Des jeunes femmes étaient empêtrées dans leurs couvertures, d'où sortait un bras fin et basané, un poignet orné d'un cercle d'argent; d'autres femmes, en cotonnade bleue, marchaient d'un pas plus large et plus dégagé : ce sont des paysannes du Tafilalet. Mais, la merveille de cette foule, ce fut, pour mes yeux, une jeune négresse que je vis quand j'allais la dépasser et que je me mis alors à suivre, pour mon plaisir. On sait que les Marocains, qui ont pris tant de précautions contre les juifs, ne se sont nullement préservés des nègres, dont le sang inonde le leur. Cette race agit sur eux par cette puissante lascivité qui lui a donné tant de pouvoir sur tous ceux qui l'ont approchée. La jeune femme que j'admirais, ce matin-là, était habillée avec autant de coquetterie que de décence. Enveloppée dans un vêtement d'une irréprochable candeur, elle avait pour coiffure deux foulards l'un sur l'autre, dont celui de dessus était noir, avec de petits chevrons d'un gris mauve, tandis que celui du dessous ne paraissait que par un ourlet écarlate, qui courait comme du feu sur une mousse de cheveux crépus. Sous son menton passaient des brides de soie noire, ornées de bouclettes d'or, auxquelles répondaient des pendants d'oreilles du même métal, qui avait le jaune pur de l'or vierge. La peau du visage, que n'éraillait pas la moindre ride, était de ce brun fin qui est celui du café torréfié. Tout l'arrangement de la jeune femme témoignait d'un goût ravissant. Rien n'est si agréable, ni même si rassurant, que de voir ainsi reparaître, dans une autre race, les qualités que nous prisons le plus dans la nôtre. Elles nous sont un signal lointain de l'universelle parenté des hommes, et nous comprenons que, nous rapprocher des plus différents, ce n'est qu'une manière imprévue de nous retrouver.

***

En suivant cette jeune négresse, je suis revenu à la fameuse place de Djema el Fnaa qui est, dans Marrakech, le lieu d'évi-

dence, l'endroit où vient s'ébaudir le peuple de la montagne et celui du désert. C'est plutôt un champ qu'une place. De petits groupes y sont semés, tous formant un cercle, où, comme le chaton d'une bague, reluit la présence d'un baladin, celle d'un jongleur. Le matin, la vie de cette foire était assoupie. Seuls des sorciers y exerçaient leur art. Un d'eux, pour guérir des malades, leur soufflait, de tout près, dans l'oreille et dans la bouche. Un autre traçait attentivement des signes par terre. Un autre, un peu à l'écart, se servait, pour prédire, d'un tas de petits coquillages placés devant lui. Au moment où je m'approchais, deux jeunes femmes le consultaient. L'une était voilée, l'autre, le visage presque entièrement découvert, enveloppée dans une couverture rouge, se pressait contre lui, avec quelque chose de câlin et d'animal. Le nègre parlait d'un air docte, impassible comme le destin dont il était le ministre. Sa figure neutre aurait pu être aussi bien celle d'une vieille que celle d'un homme. La femme en rouge, tant qu'il ne s'était agi que de son amie, avait écouté avec une expression malicieuse et parfois, elle riait, de ce rire de gorge qui annonce l'impudence et la volupté. Mais quand son tour est venu, alors, avec un air de conviction enfantine, elle a saisi un coquillage plus gros que les autres, l'a tenu un long moment serré contre sa poitrine, puis l'a reposé sur le tas. Le devin, lentement, a tout remué, puis il s'est remis à parler. Avec sa gravité, sa science étrange, il me faisait penser aux mœurs inconnues du désert. Mais la jeune femme effaçait cette impression : elle me rappelait bien plutôt ses sœurs de Paris, celles qui ne se fatiguent pas de courir les devineresses, pour s'entendre annoncer des bonheurs où elles échapperont à la fadeur de la vie, où elles trouveront enfin leur gloire. Avide et crédule, cette femme d'un autre pays et d'une autre race n'était qu'une femme.

Vers le milieu de l'après-midi, la place commençait à bourdonner, à revivre. Un baladin montrait un singe à califourchon sur un chien. Un autre avalait du feu. Il courait en rond, avec son flambeau, le confiait brusquement à un enfant, le reprenait. Des joueurs de tambourin l'agaçaient et l'excitaient de leur rumeur sourde, martelée par moments de coups plus rapides. Lui-même, il se parlait, parlait à sa torche,

interpellait la flamme qui lui répondait par un tourbillon d'étincelles et l'on voyait, sur son visage et dans tout son air, la charlatanerie se mêler bizarrement à l'hypnose. Enfin il a plongé l'extrémité de la torche dans sa bouche ouverte et l'a retirée : de la fumée s'échappait de ses lèvres. Il a recommencé, et de sa bouche sont sorties des flammes. Il a recommencé encore une fois, et il a exhalé lentement des flammes plus hautes. Ensuite il a éclaté de rire, a craché, puis s'est essuyé la bouche et il est resté la lèvre inférieure pendante et comme vidé de soi-même. Des badauds, debout ou penchés sur l'encolure de leur âne, opposaient à ce spectacle la même attention fermée, et comme cimentée de méfiance, qui est celle de nos paysans dans les foires. L'un d'eux ayant ri, il m'a semblé voir une fenêtre s'ouvrir dans un mur. Alentour passaient des femmes voilées, des chameaux au pas si lâche et si mou qu'ils semblaient marcher en savates. Des serpents orgueilleux et froids se dressaient, dans un cercle de spectateurs, comme des dieux animaux. Un homme au teint couleur de fumée, dont les énormes lèvres mettaient sur sa figure tout un étalage de viande, parlait avec cette volubilité déréglée et nasillarde, cette précipitation d'horloge détraquée qu'on retrouverait, en partant d'ici, dans tout l'Orient et jusqu'à la Chine. Un autre, debout, la tête portée en avant, l'index levé comme celui des docteurs, argumentait d'un air d'astuce et d'assurance. Couvert d'une houppelande de loques, dont les pièces bleues, vertes, jaunes ou rouges étaient rapprochées non sans une sorte d'art, un capuchon rejeté en arrière sur son crâne ras, il ressemblait à un Roi Mage dérisoire; et le caractère de ceux qui étaient là, fascinant le peuple, c'est bien, en effet, un mélange singulier d'infériorité et de domination, car, devins et sorciers, ils sont en possession des formules auxquelles tout obéit. Les uns viennent du Souss, où naissent les inventeurs de trésors; les autres ont l'art d'évoquer les rois des génies, et savent quels parfums brûler pour cela, selon le jour, selon l'heure. Cette place de Marrakech c'est la place de la Magie. Au fond, la Koutoubia surveille son peuple, et quand je regardais la vieille tour, à travers cette fumée d'incantations et de sortilèges, peu s'en fallait que je ne crusse voir voltiger, autour de ses trois boules d'or,

les démons qu'une conjuration très puissante a attachés à leur conservation et à leur défense. Tout un monde qui ne se sent pas encore menacé s'étale et s'expose ici aux regards des étrangers, sans savoir que chacun de ces regards est une flèche qui l'atteint, et qu'il mourra de ces blessures.

***

Marrakech possède, elle aussi, une médersa, où l'on retrouve le charmant ménage du plâtre et du bois. Des carreaux de faïence couvrent le bas des murs, de grandes arcades simulées arrondissent dans la muraille, au-dessus des portes, leur caresse majestueuse. Mais la parure de la ville, ce sont les tombeaux des chérifs Saadiens. Ces chérifs, venus du sud, furent les interprètes du sentiment religieux qui se réveilla ici, au XVIe siècle. Ils régnèrent un siècle et demi. Le plus puissant d'entre eux, celui qu'on appelle le Doré, parce qu'ayant pris Tombouctou, il en rapporta des amas de poudre d'or dont l'imagination populaire est encore éblouie, fit construire à Marrakech un de ces palais merveilleux qui brillent et se défont comme les nuages. Il n'en reste que les salles où sont les tombeaux. On entre par une porte qui n'annonce rien, on suit des corridors coudés, et l'on se trouve soudain dans des grottes enchantées. Les tombes elles-mêmes comptent à peine, n'étant que de longs couvercles de marbre, à moulures, posés sur le sol. Mais au-dessus d'elles, les murs sont brodés, les plafonds rayonnent, les arcs retombent en stalactites, et toutes ces combinaisons, par ce qu'elles ont, à la fois, d'exact et de fantastique, semblent, sous ce ciel brûlant, reproduire les prestiges d'un faste hivernal. En vérité, ce grand rêve n'est pas d'un goût pur : la présence de grosses colonnes marque l'influence de l'Europe et l'esprit n'aime pas à voir employés sans rigueur, sans véritable nécessité, ces fermes soutiens de l'architecture. Mais l'ombre répandue l'empêche de pousser ses critiques et, du reste, cette féerie ne s'adresse pas à la raison. On retrouve ici le double plaisir que prodigue l'art arabe, et qui est fait, à la fois, d'absence et de profusion, de jeûne et d'orgie, avec ces rêves fastueux et pourtant abstraits, cette richesse que ne charge aucune image des

choses. J'ai regardé longtemps ce feu d'artifice tiré sur des tombes.

***

Une ville musulmane n'est pas complète sans des jardins. Marrakech en a de très beaux : le joli pavillon de la Menara rêve devant un grand miroir d'eau; le paisible et magnifique Aguedal, avec ses vastes bassins, impose le calme. Je voulais voir surtout le jardin de la Mamounia, pour la description exquise qu'en a faite M. André Chevrillon; je m'y suis promené par un temps gris, qui faisait valoir sa verdure. Ce jardin est peu étendu, mais il s'échappe, pour ainsi dire, en hauteur. Il est planté d'oliviers, qu'on n'a pas taillés ni retenus, de sorte que cet arbre, qu'on est habitué à connaître comme le plus modeste de tous, est, ici, devenu immense, sans perdre, pour cela, sa finesse et sa douceur. Sous ces oliviers colossaux croissent des pêchers, des orangers, dont le tronc est caché par l'emmêlement des plantes. Ce jardin n'est pas sans ordre, les arbres y sont à leur place, les plates-bandes régulièrement dessinées, mais, à chaque instant, cet ordre fléchit, pour recevoir une plante envoyée de Dieu, semée par le vent, et ces plantes ajoutent au jardin leurs fleurs imprévues, comme pour remercier ceux que les ont admises. Cette permission de vivre, ainsi accordée aux plus pauvres herbes, donne à ces lieux beaucoup de douceur. Quand on vit chez les musulmans, et sous l'influence de leur art, on finit par contracter quelque chose de l'aversion que leur inspirent les représentations figurées. On est alors dans les meilleures dispositions pour aimer le monde végétal, le seul qui ne mette pas d'entrave à l'esprit, le seul où brille une beauté qui nous charme sans nous retenir, une beauté sans piège, celle des corolles. Tandis que je me promenais, il a commencé à pleuvoir. Cette pluie menue était reçue comme une faveur par cette terre que l'été avait desséchée. Je l'ai d'abord entendu tinter sur la haute toiture des oliviers, puis des gouttes ont passé à travers leurs feuilles et sont venues rafraîchir les plantes. Je regardais une petite fleur jaune que la pluie n'avait pas encore touchée et qui attendait avidement, avec

cet air de visage et d'étoile qu'ont seulement les fleurs simples. Je ne m'en suis pas allé, qu'elle n'eût reçu sa goutte de bonheur.

***

Voici ma dernière image : un dîner qui nous fut offert, en l'absence du pacha, par un de ses deux lieutenants, celui qui veille au gouvernement de la ville. Dans une grande salle où une bande de couleurs vives régnait sous la blancheur de la chaux, nous étions assis sur des divans, près des tables basses, et je comprenais, comme à Grenade, que cette architecture ne prend tout son sens que si on la regarde d'en bas, la large respiration des voûtes dilatant l'âme dans le loisir et la jouissance. De jeunes négresses extrêmement propres faisaient le service, et l'œil avait plaisir à les capter au passage, sur le fond riant des carreaux. Elles étaient tout à leur travail, jamais leur regard ne s'échappait, leurs bras semblaient couler pour apporter plus vite ce qu'elles tenaient. Elles étaient sans doute esclaves, mais je ne m'en apercevais qu'à leur air d'aisance et de liberté. Si elles étaient à la maison, la maison aussi était à elles, et c'est justement le premier plaisir de ces réceptions que d'y sentir l'existence d'une âme domestique, ce qui est devenu si rare chez nous. Les plats arrivaient, l'un derrière l'autre, tous coiffés d'un grand cornet de paille tressée; puis le dîner ôtait son chapeau, on voyait des œufs baignés dans une sauce somptueuse, des poulets, du riz, des concombres et des aubergines, de grandes tartes feuilletées et poudrées de sucre, et cette abondance rappelait vaguement les festins des contes de fées. Le repas fini, tandis que nous buvions le thé à la menthe et le délicieux lait d'amandes, sont entrées des chanteuses, qu'on n'a guère écoutées. Ensuite est venu le tour des danseurs. Ces danseurs de Marrakech, célèbres au Maroc, sont des adolescents berbères de la montagne. Il y en a cinq ici, ce soir; sous un surtout blanc transparent, ils portent chacun un habit tout d'une couleur, avec une calotte assortie, au milieu de leur turban blanc. Ils ont les pieds nus; à leur oreille droite pend un petit disque de métal doré où est gravé le nom de leur maître. Un d'eux, en vert, et fort laid, a une petite tête juchée

sur un long cou, qu'il tourne à droite et à gauche, d'un air de pintade, prétentieux et niais. Un autre, en rouge, a de trop beaux yeux, un riche et lascif sourire. Leur danse est une danse érotique. Deux d'entre eux, en chantant toujours la même phrase, s'affrontent, marchent, se suivent, tandis que le troisième, celui qui est habillé de rouge, tout en refaisant eurs mouvements, en répétant leur chanson, garde une indépendance de spectateur, la supériorité d'un sourire un peu ironique. Pendant longtemps les danseurs restent impassibles, comme étrangers à leur propre voix. Puis on dirait qu'elle revient à eux, qu'ils commencent à l'entendre. Le rythme de leur danse se précipite, ils piétinent, et ce trépignement rappelle la parade amoureuse de certains oiseaux. Le bruit des petits violons devient plus âpre et plus mordant. Les visages des adolescents laissent enfin monter jusqu'à eux l'ivresse nerveuse. Il en est de ces peuples comme des Asiatiques; les points extrêmes du plaisir y sont bien plus éloignés que chez nous : il les prend dans un plus grand calme et les jette dans une frénésie bien plus forte. Le danseur en vert tremble maintenant de tout son corps. Brusquement, comme on jette un masque, le danseur en rouge a renoncé à l'air narquois qui le séparait des deux autres. Leurs pieds nus claquent sur le sol d'un seul battement. Soudain, épuisés, ils défaillent, ils s'abîment dans un salut. Ensuite deux dadais refont la même danse, mais avec une intention de parodie et de bouffonnerie, que l'accompagnement souligne.

Je regardais, j'écoutais. La façon dont ces adolescents redisaient, sans se lasser, leur phrase dolente me rappelait l'obstination avec laquelle les oiseaux des bois, au printemps, répètent la même chanson. On dirait que les uns, comme les autres, ont peur d'oublier et de perdre, s'ils ne la lâchent même qu'un instant, cette précieuse trouvaille de l'espèce, cet air qui est la seule issue, la seule expression d'un désir ou d'une peine, qui, autrement, étoufferaient ceux qui le ressentent. J'étais étonné que cette répétition fût d'un résultat si puissant. La musique a bien des façons de nous assujettir, mais le génie a besoin de ses inventions les plus magnifiques, pour égaler l'effet que produit en nous la chanson monotone qu'un pâtre redit sans l'avoir trouvée et qui ne fait que le

traverser, sans lui appartenir davantage que l'autre petit filet de musique qu'un oiseau penché laisse tomber d'une branche. En vérité, les émotions que nous éprouvons, dans chacun de ces cas, sont bien différentes. La grande musique, celle des maîtres, déploie en nous tout l'être que nous sommes, et celui même que nous n'avons pas su traduire et révéler au dehors; elle nous encombre tellement de nos puissances que le fleuve intérieur, trop abondant pour la vie, ne peut plus se déborder que dans l'Océan de la mort. Ces mélopées primitives, qui n'agissent point par la richesse de l'harmonie, mais qui soumettent l'âme étonnée au commandement du rythme, nous ramènent au contraire à notre source mince et éloignée, à une antiquité que nous sommes surpris de rejoindre et qui était au delà de notre mémoire, où nous apercevons seulement un feu, une fumée, quelques tentes, et où les arts étaient encore dans la magie, avant que la magie fût dans les arts.

III

De Rabat, on monte vers Meknès, par une route que mordent, de chaque côté, d'épais buissons de chardons. Je me suis arrêté aux ruines romaines de Volubilis. Quelques colonnes proposaient en vain leur mesure au paysage qui la refusait, comme ces marchands qui se sont aventurés trop loin et qui offrent, où ils arrivent, une monnaie dont on ne veut plus. Au fond, sur un escarpement, les cubes blancs de Moulay-Idriss, où est enterré celui qui apporta l'Islam au Maroc, marquent bien la victoire d'une autre influence. On montre à Volubilis un chien de bronze, d'un plat réalisme, et la statuette d'un cavalier, qui est d'un meilleur style. Mais ce qui m'a plu, ce sont de longues tiges ligneuses qui poussent partout dans le champ de ruines et que des coquilles de limaçons, qui y sont collées par groupes, décorent avec une singulière élégance. J'ai rompu une de ces tiges et j'ai cru tenir entre les doigts le sceptre étrange de la solitude.

Je ne sais si ce que les vieux livres disent de Meknès est resté vrai, si ses habitants se vantent encore d'être venus de la Mecque, s'ils sont toujours orgueilleux et braves,

et s'ils réussissent encore à se distinguer des autres musulmans, en étant encore plus jaloux de leurs femmes. Je n'obéis qu'à mon impression : Meknès reste pour moi la ville élégante, celle dont le souvenir ne charge pas la mémoire, celle que l'attention embrasse sans peine. Peut-être cela vient-il d'abord de la façon dont elle se présente aux yeux, bien allongée sur sa colline, quand on la regarde d'en face. Quelques minarets, carrés et assez trapus, sont avec ses maisons, au-dessus desquelles ils surgissent, exactement dans le même rapport qu'un pâtre avec ses brebis. Après l'avoir envisagée, je descendais dans le ravin qui m'en séparait, et je remontais vers ses remparts. C'est la ville aux belles portes. Les autres villes en ont aussi d'imposantes, mais celles de Meknès, grâce à leur situation, se présentent mieux lorsqu'on en approche, et, quand on se retourne après les avoir franchies, elles suspendent leur manteau sombre au-dessus d'un profond et lumineux paysage. Ces portes superbes ne font que traduire dans l'architecture la noblesse et la majesté de l'accueil, qui est ici dans les mœurs. J'aimais à rester près de l'une d'elles, pour le seul plaisir de voir l'arrivant, un paysan sur son âne, un piéton infime, devenir soudain auguste et sacré, dans le moment où l'arc immense l'isolait, l'encadrait, l'embrassait au nom de la ville. On le sentait vraiment reçu : c'était l'hôte.

La plus fameuse de ces portes est Bab Mansour, que fit construire ce farouche Moulay Ismaïl qui rêva d'allier sa grandeur brutale à la majesté policée de Louis XIV, et dont les palais, autour de Meknès, ont laissé des ruines énormes et vaines, pareilles à celles d'un Versailles barbare et insensé. Flanquée, au dedans, de deux avant-corps que soutiennent de grosses colonnes, cette porte est d'un style pompeux, mais assez bâtard, et la décoration embrouille, plutôt qu'elle ne les associe, les deux éléments, l'un de sévérité, l'autre de grâce, dont l'enlacement caractérise l'art arabe. J'aime mieux Bab Kemis, avec ses écoinçons fleuris d'entrelacs noirs, où le soleil applique une lumière luisante. Meknès a bien d'autres portes, plus ou moins délabrées, mais toutes superbes et qui, recevant des paysans, ont toujours l'air d'attendre des princes.

Je garde de cette ville une impression matinale, celle de la première promenade que j'y fis. Dans les souks, quelques boutiques étaient déjà ouvertes, comme des armoires où l'on trouvait à la fois les denrées et le marchand, posé dans un coin comme un gros sac. Beaucoup d'autres restaient fermées, mais comme, sur chaque volet, est peint un bouquet aux fleurs symétriques, avec un fond de corail, rien n'est moins rébarbatif que de pareilles clôtures. J'entrais dans la cour ensoleillée d'un fondouk; des outres pleines d'eau gisaient par terre comme des chèvres mortes; des chevaux, des ânes attendaient tranquillement et certains, la tête baissée, semblaient flairer, sur le sol, une paille de lumière. L'azur appelait à lui les minarets. Dans les rues que leur blancheur livrait au soleil, des hommes s'en allaient vêtus de blanc, et recouverts eux-mêmes de cette clarté, n'en arrêtaient pas la descente et l'invasion. Comme des pierres qu'on met sur une étoffe gonflée par le vent, pour l'empêcher de s'envoler, deux poids seulement chargeaient cette vie légère : çà et là, des paresseux qui dormaient encore, captifs d'une obscurité que le moindre accident allait ruiner, et menés par des enfants, des aveugles qui passaient, enfermés dans une nuit que rien ne pouvait rompre.

Ensuite je feuillette d'autres images; hors de la ville, un marché aux grains, pareil à un village nègre, avec les paillottes qui le bordaient : près des monceaux de blé, des vendeurs s'égosillaient, mais, comme dans tout l'Orient, on sentait, derrière ces cris, quelque chose de presque distrait. Je me rappelle aussi la rue des orfèvres. Les juifs sont, au Maroc, en possession de ce métier. Ceux qui l'exerçaient là paraissaient fort pauvres, mais, dans leurs échoppes dégarnies, ils contentaient, malgré tout, l'instinct de leur race, en accrochant leur misère à des miettes d'argent et d'or. Une fois j'allai voir le quartier des prostituées. Après être sorti de la ville, je longeai l'enceinte, je passai devant une grande porte bourrée de ténèbres, j'entrai enfin dans une rue aux maisons basses, accotée au bas des remparts. Le soir tombait du ciel d'une manière inégale; de gros nuages noirs lâchaient au-dessous d'eux un poids d'ombre, tandis que, dans l'intervalle, s'étendaient de pâles clairières où brûlait un astre immobile.

Les tirailleurs arrivaient par groupes confus, comme des bandes d'oiseaux qui viennent donner dans les panneaux qu'on leur a tendus. La prostitution grave et presque sacrée de l'Orient voisinait avec celle, basse et vulgaire, de l'Europe. Dans une salle d'où sortaient les sons éraillés d'un phonographe, une fille à peine vêtue dansait avec un sergent, et le contraste de sa toilette avec leur expression correcte et morne composait une image comme celles dont l'absurdité oppresse l'esprit, dans les mauvais songes. En face, appuyés au jambage d'une porte entre-bâillée, des tirailleurs, à voix basse, discutaient un prix; un peu plus loin, au fond d'une cour, j'en apercevais un, assis auprès d'une femme, la blancheur du mur les entourant tous les deux, lui, grave et oisif, ses grosses mains sur les genoux, elle, fagotée et habillée jusqu'au cou, grande tache fauve et rose. Au-dessus des maisons, le rempart plantait ses merlons dans le ciel vert. Avant d'entrer dans cette rue, j'avais vu, sous les arbres, plusieurs couples de jeunes garçons. Ces adolescents se tenaient par la main et, sans se parler, s'inondaient l'un l'autre de leurs regards tendres.

***

Après ces images du dehors, il m'en revient de moins publiques. L'Occident étale son âme sur des façades, l'Orient préserve la sienne dans des cours. Celle de la médersa, à Meknès, ouvre une retraite au milieu des rues. Celles des palais où j'étais reçu avaient une décoration moins abstraite, plus naïve et plus colorée, comme il convient quand on passe de la vie studieuse à la vie domestique. Un jet d'eau chantait au milieu, comme le poète de la maison. Des faïences, au bas des murailles, éclataient d'un rire qui semblait continué par celui d'un marmot joueur, par le sourire large et officieux de la négresse qui le râflait d'un seul bras et l'emportait à notre arrivée. Une autre négresse se penchait à un balcon de bois, au-dessous d'un carré de ciel bleu. Tandis que nous étions accueillis dans la grande salle, qu'on nous parfumait de la fumée du santal, qu'on nous aspergeait d'essence de rose, je sentais toute une curiosité de femmes

et d'enfants pressée derrière les portes. Un goûter accourait, et, en buvant le thé à la menthe, dont la douceur sucrée et un peu épaisse répond bien aux compliments de la politesse musulmane, nous échangions ces phrases de courtoisie qui ne sont pas si vaines qu'elles le paraissent, puisqu'elles témoignent que ceux qui se les adressent appartiennent, de part et d'autre, à une société où l'homme a su s'accomplir. Mais, à ces cours des palais, je préfère encore le jardin clos où je vins, une fois, achever mon après-midi. Il était bourré de plantes qui effaçaient les lignes des plates-bandes. Près des orangers dont les fruits verts commençaient à se brouiller de jaune, les daturas laissaient pendre leurs premières cloches, les lianes se jetaient d'un arbre à l'autre, les moineaux, qu'excitait l'approche du soir, faisaient dans un cyprès leur tapage d'enfants à l'école. Par moments venait jusqu'à moi l'odeur aigrelette des citronnelles. Dans le carré de ciel pris entre les maisons, la lumière devenait à chaque instant plus molle et plus blonde. Deux pies-grièches, petites et jolies comme deux perruches, s'y amusaient à une joute aérienne, caracolaient, s'attaquaient, se bouclaient l'une à l'autre, dans le tourbillonnement de leur quatre ailes. Des hirondelles, lancées du dehors, traçaient avec un long cri leurs courbes parfaites, et déjà des chauves-souris essayaient de refaire les mêmes évolutions, avec un zèle presque comique, comme des maladroits qui s'évertuent à imiter des virtuoses. Je restais là, captif volontaire. C'est un secret que notre architecture a perdu, parmi beaucoup d'autres, celui de savoir rendre agréable un espace clos. Il peut devenir aussi suffisant que la plus vaste étendue, quand l'exiguïté de sa surface disparaît dans la justesse de ses proportions. Les grands horizons nous enivrent, mais la pensée s'y perd, l'imagination s'y égare et les rêves qu'ils nous donnent finissent dans l'inanité. Au contraire, ces prisons bien faites préservent l'esprit de la quantité des choses. Selon qu'elles sont plus ou moins austères, et qu'elles admettent ou non des fleurs, elles conviennent mieux à l'étude ou au loisir, mais elles gardent toujours l'avantage de nous ramener à nous, pour des réflexions plus profondes, ou des voluptés moins distraites. Petit jardin fermé de Meknès! Peut-être vaudrait-il mieux

tout rêver entre tes murs que de gaspiller son âme à travers le monde!

En sortant de là, après quelques pas, je me suis trouvé sur une place, au bout de la ville. A travers la grande porte de l'enceinte, j'aperçus tout un paysage qui entrait lentement dans la féerie du couchant. Certaines montagnes restaient encore ce qu'elles avaient été tout le jour, des terres lointaines qu'on aurait pu atteindre en marchant longtemps. D'autres étaient déjà des pays inaccessibles, les îles d'une contrée merveilleuse. Plus près, hors des remparts, une masure était revêtue d'un éclat si distinct qu'il semblait qu'on aurait pu, comme une feuille d'or, le détacher d'elle. Une autre masure voisine, que le soleil ne touchait pas, restait tranquillement dans sa pauvreté. Sur la place, le même partage se continuait. Les Arabes couchés ou assis dans la moitié d'ombre n'étaient que des tas de guenilles, mais, dès qu'ils passaient dans l'autre moitié, la lumière les revêtait, les sacrait, les imprégnait de son opulence, et ils entraient dans cette gloire impassiblement, créatures du soleil couchant, favoris du moment, vizirs de l'heure.

ABEL BONNARD

(A suivre.)

LES RÉPARATIONS EN NATURE

De même qu'une longue maladie, en épuisant le corps, met en évidence les os, les tendons, toute son architecture intime, la guerre et ses souffrances ont mis à nu la structure profonde de l'organisme économique européen.

Aux temps de la pleine santé, avant 1914, cet organisme accomplissait des prodiges que les esprits les plus avertis remarquaient à peine. Quel économiste se préoccupait alors du problème des transferts des richesses de nation à nation qui défraie depuis plus de quatre ans la chronique économique et politique? Et cependant, dans ce domaine, toutes les grandes nations productrices de l'Europe occidentale réalisaient sans effort apparent des performances inouïes qui nous apparaîtraient aujourd'hui comme des miracles.

A la veille de la guerre, le marché français à lui seul absorbait annuellement de 3 à 4 milliards de valeurs étrangères, qui en raison de la dépréciation actuelle du métal jaune équivaudraient aujourd'hui à 5 ou 6 milliards de francs-or. La majeure partie de cette masse était transférée à l'étranger sous des formes diverses. Par quel mécanisme profond? Nul ne s'en préoccupait. Une foule de symboles commodes — monétaires ou autres — s'interposait entre le regard de l'observateur et la réalité, comme le jeu des mots traduit en le masquant celui de la pensée. Or voici qu'au feu de la guerre la plupart de ces symboles se sont volatilisés; des monnaies se sont évanouies, d'autres sont devenues comme des pellicules fragiles et transparentes, et le fonctionnement secret des organes économiques est apparu. Chacun s'est alors

rendu compte que ces transferts de richesses se ramenaient toujours, en fin de compte, à des transferts de marchandises ou de services.

Cela, quelques professeurs l'enseignaient déjà avant la guerre. Mais il a fallu la rude expérience de ces dernières années pour rappeler ces rudiments de l'anatomie et de la physiologie économiques à la mémoire de tous. Et c'est pourquoi les experts les plus qualifiés des deux mondes, appelés en consultation autour du problème des réparations qui est essentiellement un problème de transferts n'ont plus surpris personne lorsqu'ils ont proclamé que la seule solution, au moins pour le présent, était celle des réparations en nature.

Le plan Dawes devenu la loi et les prophètes a donc subordonné tous les versements de l'Allemagne au titre des réparations à des règles strictes qui ne nous permettent pas d'espérer pour les années à venir des paiements en espèces bien substantiels. Pour les deux premières années, il est expressément prévu que les 2 220 millions de marks-or versés par le Trésor du Reich entre les mains de l'agent des paiements de réparations seront entièrement dépensés en Allemagne. Quant aux années suivantes, le rapport des experts, posant en principe qu'il est nécessaire, dans l'intérêt même des réparations, de sauvegarder la nouvelle monnaie allemande, a entouré les transferts en devises de garanties toutes particulières. Pleins pouvoirs à cet égard sont confiés au Comité des Transferts, qui décide dans quelle mesure et sous quelle forme les sommes versées à l'agent des paiements pourront être transférées. Les transferts en nature offrant pour la stabilité du change allemand le minimum d'inconvénients, c'est à eux que sont allées les préférences du Comité Dawes et qu'iront incontestablement longtemps encore celles du Comité des Transferts.

La France se trouve donc placée devant l'alternative suivante : ou recevoir des réparations en nature ou ne rien recevoir du tout. Comme l'a dit excellemment M. Clémentel au Sénat, le 2 avril dernier : « Pour les deux premières années, nous n'avons pas espoir de toucher autre chose que des réparations en nature. Pendant les deux années qui suivront, nous ne pouvons pas espérer toucher beaucoup plus que les réparations en nature ».

Le problème général étant ainsi posé, essayons d'en analyser les données.

***

Et d'abord, dans quelles conditions l'Allemagne peut-elle effectuer les réparations en nature? Question nécessaire, car l'Allemagne dans ce domaine n'est pas libre. Le Plan Dawes l'a mise en tutelle.

Lorsque les experts du Comité Dawes se sont mis à l'œuvre, l'Allemagne, après avoir usé ses dernières forces dans l'aventure de la résistance passive à l'occupation franco-belge de la Ruhr, venait de toucher le fond de l'abîme monétaire et financier. Sans doute on pouvait distinguer déjà les premiers symptômes de ce prodigieux rétablissement dont nous sommes à même de constater aujourd'hui les résultats. Néanmoins, le désarroi matériel et moral était encore partout visible et toute la vie économique allemande était suspendue à l'expédient provisoire et précaire du rentenmark. C'est dans une atmosphère de catastrophe que les experts ont travaillé. Contribuer à réparer le désastre, prendre toutes les précautions pour en éviter le retour, telle fut leur préoccupation constante. Rien de plus significatif à cet égard que la définition donnée par eux-mêmes de leur mission : « J'ai l'honneur, écrivait le 9 avril 1924 le général Dawes au Président de la Commission des Réparations, de transmettre le rapport du Comité d'experts, adopté à l'unanimité, *sur les moyens de stabiliser la monnaie de l'Allemagne, et d'équilibrer son budget.* » Tel est le but véritable du rapport. Et certes, il ne s'agit point de critiquer ici cette conception, juste du point de vue économique et financier et salutaire sans doute pour les créanciers eux-mêmes de l'Allemagne. Mais il importe de ne jamais oublier l'inspiration profonde du plan Dawes.

Ce plan est essentiellement un ensemble de préceptes, de recommandations et de règles propres à sauvegarder l'équilibre financier de l'Allemagne. Les réparations en général — et les réparations en nature singulièrement — ne sont admises

par lui que dans la mesure où elles ne présenteront aucun danger pour la santé de l'organisme allemand.

Si les préoccupations des auteurs du plan Dawes n'étaient pas évidentes par elles-mêmes, il suffirait pour les mettre en lumière de rappeler les raisons qui leur ont fait donner la préférence aux réparations en nature sur les réparations en espèces. Les experts étaient gens trop avertis des choses économiques pour ne pas voir que « les livraisons en nature ne se distinguent pas en réalité des paiements en espèces » et qu'elles « ne peuvent à la longue dépasser l'excédent réel et exportable de la production allemande par rapport à la consommation sans qu'il en résulte une perturbation des changes ». Mais, ajoutent-ils aussitôt, « si l'on n'en augmente pas démesurément le montant, elles peuvent constituer un stimulant pour la productivité de l'Allemagne et par conséquent contribuer à accroître l'excédent de la balance commerciale. Elles peuvent aussi contribuer à éviter que cet excédent ne soit absorbé d'abord par les placements des particuliers allemands et tendent ainsi à faciliter les transferts ». Autrement dit, les experts admettent et même à certains égards recommandent les réparations en nature, parce que celles-ci peuvent indirectement contribuer à la stabilité du change allemand.

Il ne faut donc point s'étonner si, après avoir placé aux portes de l'économie germanique le Comité des Transferts, Cerbère vigilant chargé d'empêcher la sortie intempestive de richesses, non contents de prévoir que pendant les deux premières années les réparations en nature seraient seules admises, ils se sont attachés à entourer leur exécution d'un certain nombre de garanties.

Ces garanties fondamentales sont au nombre de trois : 1° les réparations en nature doivent être limitées aux productions naturelles de l'Allemagne, telles que celles qui sont prévues spécifiquement par le Traité de Versailles (coke, charbon, matières colorantes, etc.); 2° les exportations faites à ce titre ne doivent pas entraîner l'importation préalable de matières premières représentant un pourcentage important de leur valeur; 3° lorsque les livraisons en nature atteindront, à partir de la troisième année, un volume consi-

dérable, le programme devra en être soigneusement étudié à l'avance, d'une façon périodique, par la Commission des Réparations en liaison avec le Comité des Transferts.

C'est précisément la mise en œuvre de ces garanties — au moins des deux premières — qui fait l'objet — pour une bonne part — du « Règlement relatif aux prestations en nature » qui vient d'être élaboré par le Comité spécial prévu à cet effet par l'Accord de Londres (Annexe II, clause 3). Les réserves que ce Règlement apporte à l'exécution des livraisons en nature sont assez strictes. On va s'en rendre compte. D'abord il exclut toute une série de marchandises qui ne pourront en aucun cas être demandées comme prestations en nature. Parmi les « marchandises exclues » figurent non seulement les marchandises de provenance étrangère ou les denrées fabriquées avec des matières premières importées, ce qui est assez naturel, mais encore toute une série de matières premières industrielles ou de produits agricoles authentiquement indigènes, comme la mitraille d'acier ou de fonte, les peaux, les vieux papiers, les chiffons, les pommes de terre, les betteraves sucrières, le chanvre, et même les bois en grume, à l'exception des bois de mine. Le Règlement prévoit ensuite le contingentement d'une série de marchandises : bois, sucre, goudron, benzols, terres réfractaires, bétail vivant, semences agricoles, engrais azotés, etc. Enfin, le Règlement décide que pour toutes les marchandises contenant des matières premières importées, leur livraison comme prestations en nature n'aura lieu que sous réserve du paiement direct par l'acheteur d'une partie de la valeur de la marchandise. Suit une liste de produits parmi lesquels on est un peu surpris de voir figurer la fonte et l'acier bruts, liste qui n'occupe pas moins de treize pages, grand in-octavo. Sous ces seules réserves, déclarent sans la moindre ironie les membres du Comité spécial, « peuvent être fournies comme prestations en nature toutes les marchandises produites par l'économie allemande ».

Telles sont les précautions essentielles prises jusqu'ici pour la sauvegarde de cette économie. Ce ne sont d'ailleurs pas les seules. Les livraisons en nature par l'Allemagne sont soumises notamment à deux autres restrictions qu'il importe de rappeler. La première concerne le report de ces livraisons

d'une année à l'autre. Il n'est pas absolument exact, comme l'avait prétendu M. Lamoureux, rapporteur général adjoint du budget, à la séance de la Chambre du 17 janvier 1925, que nous soyons obligés d'épuiser au cours d'une année la part totale à laquelle nous avons droit. M. Clémentel, Ministre des Finances, a déclaré en effet au Sénat, au cours de la séance du 31 mars, que « si d'aventure certains crédits de réparations en nature n'étaient pas épuisés, l'année achevée, ces crédits seraient reportés à des exercices ultérieurs, ceux de l'exécution pleine et entière du plan Dawes ». Il n'en est pas moins certain, comme l'a reconnu le Ministre, que « ces crédits ne seraient pas reportés automatiquement sur l'année suivante ». Et ceci est sans aucun doute un avantage de plus pour le fournisseur.

La deuxième restriction concerne les achats de propriétés en Allemagne. Ces achats, qui pourraient dans beaucoup de cas apporter une solution élégante au problème des transferts, ont été expressément prévus par le rapport Dawes qui déclare que le Comité des Transferts pourra, sur les instructions de la Commission des Réparations, transférer à des particuliers, à la demande des États créanciers et pour le débit de leur compte, des marks pour des achats en Allemagne. A ces placements toutefois le rapport mettait déjà deux conditions : ils ne devaient pas présenter un caractère temporaire; les biens acquis devaient rentrer dans les catégories figurant dans un tableau accepté d'un commun accord par le Comité des Transferts et le gouvernement allemand. A ces deux conditions, le Protocole final de la Conférence de Londres est venu en ajouter une troisième : les achats de propriétés ne pourront commencer que lorsque les fonds accumulés à la Banque d'émission au Crédit de l'Agent des paiements des réparations excéderont les montants que la Banque acceptera comme dépôts. (On sait que ces dépôts ne peuvent dépasser deux milliards). Pourquoi toutes ces précautions? Parce que « le gouvernement allemand a le droit de tenir compte de la nécessité de maintenir le contrôle de sa propre économie intérieure ».

En résumé, l'économie allemande est bien gardée. Du côté de l'Allemagne, à la sortie, toutes les garanties ont été prises

pour que les livraisons en nature ne soient ni une cause d'affaiblissement pour la puissance économique de l'Allemagne, ni surtout une menace pour son équilibre monétaire. Regardons maintenant vers la France.

***

Fondamentalement le problème reste le même, un problème de transfert. Il s'agit pour l'Allemagne de livrer des produits sans s'appauvrir. Il s'agit pour nous d'absorber des livraisons de manière à nous enrichir, car il est trop clair que si les réparations ne devaient pas grossir notre actif, il faudrait y renoncer tout de suite et délivrer sans délai de ce cauchemar l'Europe et le monde, sans parler de nous-mêmes.

Or il n'est nullement certain que les prestations allemandes doivent représenter dans tous les cas pour la France un enrichissement. Ceci n'est pas un paradoxe. A-t-on oublié le sort de l'Espagne appauvrie pour de longs siècles par l'afflux continu des « prestations » de ses colonies d'Amérique?

C'est qu'il n'est de richesse véritable pour un pays que son travail. L'importation gratuite de certains produits, seraient-ils de première nécessité, peut devenir une incitation à la paresse. Si les prestations d'engrais azotés devaient entraver le développement normal de l'industrie française de l'azote, serait-ce un bien? Si les livraisons allemandes de charbon et de coke devaient empêcher nos houillères de faire l'effort nécessaire pour pousser leur production parallèlement au développement régulier de l'industrie nationale, faudrait-il considérer ces livraisons comme conformes à l'intérêt bien compris de la France? Évidemment non. En fait, les réparations les plus avantageuses seront celles qui seront susceptibles d'accroître l'activité présente et future du pays. Ce ne seront pas celles qui le dispenseraient de travailler, mais bien celles qui le feront travailler davantage, celles qui se traduiront en fin de compte par une puissance économique et une puissance de travail accrues. Les réparations ne seront efficaces, ne seront véritablement réparatrices, que si elles nous mettent en mesure de travailler mieux, davantage et à meilleur compte, que si elles aboutissent à un développe-

ment de l'outillage national, que si elles nous permettent de mettre en valeur des richesses jusqu'ici inexploitées et que nous n'aurions pas été en mesure de mettre en œuvre par nos seuls moyens.

Par contre, toutes les prestations qui auraient pour résultat de diminuer le travail français dans le présent, ou de le compromettre dans l'avenir, seraient non seulement inutiles, mais nuisibles.

Restaurer la richesse française diminuée par la guerre, tel doit être le premier effet des réparations en nature. Ce n'est pas le seul. Il faut aussi que, dans une large mesure, ces réparations procurent au Trésor français des ressources, des facilités que la France attend en vain depuis trop longtemps de sa débitrice. Or ce serait une grave erreur de penser que toutes les réparations en nature soient susceptibles d'apporter à nos finances l'aide immédiate dont celles-ci ont un pressant besoin. Nous touchons ici à un des aspects de la question des transferts généralement laissé dans l'ombre. On oublie trop souvent que les prestations en nature, comme d'ailleurs toutes les prestations, doivent être financées deux fois : une première fois en Allemagne, où elles sont payées en marks par le Gouvernement allemand — ou plutôt désormais par l'Agent des paiements — une deuxième fois en France, où elles doivent être payées en francs à l'État français par les preneurs. Et la deuxième opération peut, dans certains cas, ne pas présenter moins de difficultés que la première, dans la situation actuelle du marché français de l'argent. Si le preneur français, une Compagnie de chemins de fer par exemple, à qui l'État français cède des wagons ou des locomotives, est obligé, pour effectuer ses paiements, de faire appel au crédit, il va entrer en effet en concurrence avec le Trésor français sur le marché des capitaux. Comme le Trésor, par le mécanisme des Bons de la Défense nationale, absorbe déjà toutes les disponibilités de l'épargne, au fur et à mesure que celle-ci se forme, c'est donc au Trésor lui-même que l'emprunteur va, en définitive, demander l'argent nécessaire pour payer. Ainsi les besoins financiers de l'État ne se trouveront pas diminués d'un centime. En d'autres termes, pour apporter un soulagement effectif au Trésor,

les réparations en nature ne devraient exiger lors de leur placement en France aucun appel au crédit. C'est là d'ailleurs, reconnaissons-le, un idéal qui ne sera sans doute jamais atteint.

Après les exigences de l'économie allemande, celles de l'économie française interviennent donc pour enfermer dans des limites toujours plus étroites le domaine où peut se mouvoir le jeu des réparations en nature. Ce qui est plus grave, c'est que les unes et les autres paraissent, au moins sur certains points, contradictoires. L'Allemagne par exemple a un intérêt évident à nous livrer des produits finis, représentant la plus grande valeur possible et où se trouve incorporé le maximum de main-d'œuvre allemande. La France, de son côté, a un intérêt non moins manifeste à recevoir d'abord et surtout les matières premières, les demi-produits, qui lui font défaut, bien plutôt que des objets manufacturés qu'elle est elle-même outillée pour produire.

Il ne faudrait pas cependant s'exagérer la difficulté du problème. Deux organismes économiques aussi variés, aussi complexes que l'allemand et le français ne peuvent pas ne pas avoir besoin l'un de l'autre; il est impossible qu'ils ne se complètent pas sur bien des points. Encore convient-il de rechercher les ajustements nécessaires et de ne pas livrer les choses au hasard.

***

Qu'a-t-on fait jusqu'ici en France pour dresser un plan rationnel de réparations en nature? Avouons-le : peu de chose. Au vrai, l'attention de nos dirigeants n'était pas tournée de ce côté.

Jusqu'à l'adoption du plan des Experts, la question qui s'est posée aux hommes d'État français n'a pas été en effet de savoir comment nous serions payés, mais si et dans quelle mesure nous le serions. Aussi les Français qui ont préconisé la formule des réparations en nature et qui en ont étudié les modalités de réalisation — que ce soit M. Loucheur lorsqu'il concluait les accords de Wiesbaden ou M. Le Trocquer lorsqu'il élaborait en 1922 son grand programme de travaux

publics — ont vu d'abord en elle un moyen d'amener l'Allemagne à s'exécuter. Le système monétaire allemand était alors en pleine décomposition, tout transfert de devises ou de crédits était devenu pour notre débiteur, sinon impossible, du moins bien difficile. Néanmoins l'Allemagne, dont la guerre avait laissé intact l'appareil économique continuait à produire; sa production se trouvait même exaltée par la dépréciation de sa monnaie et la hausse continue des prix qui en était la conséquence. Pourquoi, dans ces conditions, ne mettrait-elle pas directement à notre disposition une portion déterminée de cette production? On espérait ainsi tourner la difficulté du transfert, difficulté qui a été aperçue beaucoup plus tôt que quelques néophytes ne paraissent aujourd'hui se l'imaginer. Autrement dit, réclamer des prestations en nature c'était avant tout un moyen d'amener notre débiteur récalcitrant à s'exécuter.

Il est donc naturel qu'on se soit plus préoccupé de recevoir que de choisir. La mauvaise volonté allemande simplifiait d'ailleurs les questions. Pendant cinq ans, celle de l'absorption des livraisons allemandes ne s'est pour ainsi dire pas posée. En fait l'Allemagne n'a guère effectué que des livraisons prévues au traité : navires, bétail, charbon et dérivés, matières colorantes. Aujourd'hui, la situation change du tout au tout et l'heure est venue, comme le réclame M. Henry Bérenger dans son remarquable rapport sur le projet d'Office des prestations en nature, d'avoir enfin une politique des réparations en nature.

Que sera cette politique?

Et d'abord que ne sera-t-elle pas? La question n'est pas superflue. Elle est posée aujourd'hui même par les commandes de matériel de chemins de fer et de bateaux que le gouvernement a passées récemment en Allemagne en vertu de la mise en vigueur du plan Dawes. Il ne s'agit pas de discuter ici l'opportunité de ces commandes. Elles étaient peut-être en l'espèce indispensables et inévitables, surtout de la part d'un gouvernement qui avait si vivement reproché à ses prédécesseurs de n'avoir pas intégralement épuisé le crédit de 950 millions de marks-or de réparations en nature ouvert à la France en mars 1922. Nous voudrions seulement rechercher

objectivement si de telles commandes pourraient se répéter sans dommage à l'avenir et si la méthode qu'elles représentent peut servir de base à une saine politique des réparations en nature.

Le cas est d'ailleurs topique et il ne sera pas mauvais sans doute que l'expérience ait été faite au moins une fois.

Quels sont d'abord les avantages que le Trésor français va retirer de l'opération? La commande de 4 500 wagons représente environ 80 millions de francs, 80 millions dont les compagnies de chemin de fer deviendront débitrices à l'égard de l'État au fur et à mesure des livraisons. C'est là sans doute une somme appréciable. Mais quand et comment les caisses de l'État la recevront-elles? Ces quatre-vingt millions, les réseaux français ne les ont pas; normalement d'ailleurs leurs commandes ne sont pas assurées par des fonds de réserve mais par des fonds d'emprunt. Ils seront donc obligés de les emprunter. Comme le Trésor, ainsi que nous l'avons vu, absorbe déjà par avance toutes les disponibilités de l'épargne, c'est, par une voie détournée, au Trésor lui-même que les compagnies demanderont les moyens d'acquitter leur dette envers l'État. Dans la situation présente du marché des capitaux, il ne paraît pas possible de sortir de ce cercle vicieux. Le gouvernement d'ailleurs l'a bien compris et il a accepté des Compagnies un mode de remboursement fondé sur le système de la location-vente et reporté sur une vingtaine d'années. En somme, le bénéfice de l'opération se ramène à ceci : les réseaux auraient été obligés, si la commande avait été passée en France, de demander à l'épargne française dans un délai assez rapproché quelques dizaines de millions; ils seraient ainsi entrés en concurrence avec le Trésor qui fait lui-même un appel continu à l'épargne; cet emprunt va se trouver différé et le marché des capitaux français allégé d'autant. L'avantage n'est pas négligeable sans doute pour la Trésorerie de l'État qui connaît des heures particulièrement difficiles. Encore convient-il de mettre en balance les inconvénients de l'opération.

Inconvénients pour l'État lui-même d'abord. L'État prélève sous forme d'impôts une dîme de plus en plus lourde sur le travail national. On peut évaluer à 6 p. 100 du chiffre

d'affaires total la charge des impôts que paye une société industrielle; soit, pour une commande de 80 millions, 5 millions environ. A ces cinq millions, il faut d'ailleurs ajouter les impôts payés par les fournisseurs de matières premières, par les entreprises de transport, et enfin les taxes prélevées par voie indirecte sur tous les salaires des ouvriers. On ne doit pas exagérer en estimant le total à une dizaine de millions. C'est autant que l'État ne percevra pas.

Cette perte est cependant peu de chose, comparée à celle de l'industrie française qui, ne l'oublions pas, ne rémunère pas seulement des capitaux, mais aussi et surtout le travail ouvrier. L'exemple de la construction de matériel de chemin de fer est particulièrement caractéristique à cet égard.

A la veille de la guerre, les six grands réseaux français commandaient en moyenne chaque année à notre industrie 380 locomotives, 280 tenders, 1 050 voitures à voyageurs, 600 fourgons, 14 000 wagons. Si l'on considère l'effectif présent du parc des sept grands réseaux actuels, la moyenne annuelle des commandes, pour assurer l'entretien du matériel dans les mêmes conditions qu'avant la guerre, devrait être de 600 locomotives, 400 tenders, 1 200 voitures à voyageurs et 22 000 wagons et fourgons, représentant un total de 1 milliard de francs. Or quelle est présentement la capacité de production de nos ateliers de construction de matériel roulant? Elle est à peu près du *double*. Pour prospérer, cette industrie devrait donc exporter; pour vivre, elle a besoin absolument des commandes sur le marché intérieur. Sans doute un certain nombre d'entreprises qui construisent du matériel roulant pourraient à la rigueur transformer leur fabrication; ce ne serait d'ailleurs là qu'un pis aller, une opération singulièrement aléatoire en présence de concurrents mieux outillés. Mais, outre que ces entreprises prendraient ainsi aux autres leur travail et que le déficit pour la France resterait le même, il s'en faut que cette transformation soit possible dans tous les cas. Nos ateliers les plus récents, les mieux outillés, ceux qui ont été créés vers la fin de la guerre ou depuis la paix ont été strictement spécialisés. Ils ont été équipés sur le type des usines américaines pour la fabrication en série, pour une production à bon marché, susceptible de lutter victorieusement

contre la concurrence étrangère sur les marchés de l'exportation. Ces ateliers ne sauraient se passer du volant de commandes que doit leur fournir le marché intérieur. L'interruption de ces commandes ou même leur simple diminution équivaudrait pour eux à un arrêt de mort.

Ce n'est pas tout. Les diverses industries d'un pays ne sont pas séparées par des cloisons étanches. La prospérité ou le malaise de l'une a sa répercussion immédiate sur la tenue des compartiments voisins. La construction mécanique est un des meilleurs clients de la sidérurgie française. L'exécution du milliard de commandes que nous avons envisagé nécessite l'emploi de 150 000 tonnes de tôles et profilés, de 130 000 tonnes d'aciers forgés, essieux, bandages, etc., de 16 000 tonnes de fontes moulées et de 46 000 tonnes d'aciers moulés, le tout pour une valeur de 500 millions à peu près. Elle alimente d'autre part l'activité de toute une série d'industries de dénaturation. C'est ainsi que la seule fabrication des ferrures de matériel de chemins de fer (tampons, crochets de traction, tendeurs d'attelage, etc.) représente actuellement un chiffre d'affaires de 100 millions de francs, celle de la fabrication des tubes pour le même objet 20 millions de francs, soit 10 p. 100 de la consommation française totale de tubes. Enfin, le transport des matières premières apporte à nos réseaux une recette de 25 millions environ. Et l'on pourrait pousser plus loin l'analyse.

La question, d'autre part, mérite de n'être pas considérée du seul point de vue économique. Une des erreurs les plus communément commises par quelques-uns de ceux qui ont reproché — parfois avec plus de véhémence que de justice et d'esprit critique — à notre industrie d'avoir entravé jusqu'ici le développement des réparations en nature consiste à ne considérer que les bénéfices réalisés par les industries intéressées et qui ne méritent pas, disent-ils, d'être défendues quand il y va de l'intérêt national. C'est oublier — ignorance ou passion polémique? — que le bénéfice ne représente le plus souvent dans l'industrie, après les salaires, les achats de matières premières, les impôts, les frais généraux, les amortissements qu'une fraction infime du chiffre d'affaires. Le milliard de commandes annuelles des réseaux français ne com-

porte guère moins de 600 millions de salaires, dont 240 millions payés par les constructeurs eux-mêmes à leurs ouvriers, le reste représentant la part des salaires dans les fournitures de matières premières ou de matériel accessoire. 600 millions de salaires, un tel chiffre représente la rémunération de 80 000 ouvriers et les moyens d'existence de 200 000 personnes, sans parler du commerce local dont ces 200 000 personnes sont le plus souvent la seule raison d'être. Le problème des réparations en nature a donc un aspect social qu'aucun gouvernement — fût-il socialiste — ne saurait négliger sans s'exposer à de douloureux réveils.

Des remarques parallèles pourraient être présentées à propos de l'industrie des constructions navales qui s'est émue elle aussi à l'annonce que le gouvernement français allait commander quatre navires aux chantiers allemands sur le compte des réparations. Cette branche de notre industrie nationale, équipée pour construire annuellement 500 000 tonneaux, n'a reçu, au cours de la dernière année, de l'armement français que 50 000 tonneaux de commandes et ne peut compter normalement de la part de notre armement que sur 200 000 tonneaux de commandes par an, représentant le vingtième du tonnage français. La situation des chantiers est donc particulièrement inquiétante, d'autant plus grave qu'il ne saurait être question de leur accorder la moindre protection sous forme de droits de douane perçus sur les navires construits hors de France, car l'armement français, dont l'industrie est de vendre du frêt sur le marché international, ne peut pas payer ses navires plus cher que ses rivaux étrangers. C'est dire que nos chantiers ont le droit d'espérer que le gouvernement français ne fera rien pour les empêcher de garder l'intégralité des 200 000 tonneaux de commandes françaises sur lesquels ils peuvent compter en période normale, et qui représentent directement ou indirectement le gagne-pain de près de 30 000 ouvriers.

On ne saurait cependant, dira-t-on, instituer ainsi au profit de certaines industries françaises de véritables monopoles. En effet, et il n'en est pas question. Il est juste, il est salutaire que la concurrence internationale s'exerce dans tous les domaines. Il est nécessaire même, à beaucoup d'égards,

que des fabrications étrangères, de qualité supérieure ou de prix inférieur, puissent trouver place sur notre marché après une lutte loyale, à armes égales, avec les producteurs nationaux. Mais tel n'est point le cas présent. Il ne s'agit pas en l'espèce de concurrence normale. Les commandes récemment passées en Allemagne l'ont été en dehors de toute considération de qualité ou de prix. Il y a même lieu de penser que les derniers marchés n'ont pas été conclus à des conditions plus avantageuses que celles qu'auraient pu faire les constructeurs français. En règle générale, depuis la restauration monétaire, les prix-or de l'industrie allemande sont en effet plus élevés aujourd'hui que ceux de l'industrie française. En conséquence, lorsque l'État français passe en Allemagne une commande de produits fabriqués que l'industrie nationale lui fournirait à meilleur compte, il ampute lui-même sa propre créance d'une somme égale à la différence des prix. Il a là une considération accessoire qui n'est pas à négliger.

Des optimistes observeront peut-être qu'il ne faut point prendre les choses au tragique; cent millions de commandes ne représentent guère pour les industries intéressées que le dixième de leur activité normale à l'heure actuelle. Sans doute, mais cette activité présente est fort au-dessous de leur capacité totale de production. Le taux de marche des chantiers navals est, actuellement, de moins de 40 p. 100, celui des chantiers de matériel roulant de chemin de fer de moins de 50 p. 100. C'est dire que la part des frais généraux qui restent à peu près constants, quelle que soit la production, est nettement anormale, que les prix de revient en sont lourdement grevés et que notre capacité d'exportation s'en trouve réduite d'autant. Il faut à toute industrie un volant représenté par un minimum de commandes, au-dessous duquel elle travaille dans des conditions anti-économiques. Les commandes du marché intérieur représentent précisément pour les branches que les circonstances nous ont amenés à envisager ce minimum indispensable, pour vivre d'abord, ensuite et surtout pour exporter.

Ajoutons que l'échelonnement régulier des commandes dans le temps n'est pas moins important que leur volume. Une opération industrielle aussi complexe que la construction

d'un matériel de transport se répartit sur plusieurs mois, en premier lieu chez les fournisseurs, puis dans les ateliers de construction proprement dits. C'est seulement trois mois après la réception de la commande que le constructeur peut se mettre pleinement au travail et l'exécuter. On voit dès lors le résultat immanquable d'un trou dans la série continue des commandes; quelle que soit l'importance des commandes postérieures, la conséquence inévitable sera l'arrêt momentané des ateliers à un moment déterminé, c'est-à-dire une perte pour l'industriel, du chômage pour les ouvriers. Dans ces conditions, il est trop clair qu'une commande faite en bloc à des chantiers étrangers, cette commande ne fût-elle que de cent millions, peut avoir sur la marche de l'industrie nationale des effets déplorables hors de proportion avec son volume.

Des calculs dont nous nous bornerons à donner les résultats ont été faits pour se rendre compte des conséquences que peut exercer sur l'industrie française du matériel roulant l'interruption des commandes. Si les chiffres restent ce qu'ils sont, l'activité des ateliers de construction de voitures et de wagons doit aller en décroissant régulièrement pour devenir insignifiante à partir de l'automne prochain. Quant aux ateliers de construction de locomotives, grâce au résidu des commandes de 1924, leur travail reste à l'heure actuelle égal à 36 p. 100 de ce qu'il était à la fin de 1924. A partir du mois d'août, ils seront réduits, jusqu'à la fin de l'année, à l'exécution de la commande de 110 locomotives reçues en février dernier, qui ne représentera plus que 27 p. 100 de leur activité en décembre dernier, et 9 p. 100 de leur puissance normale de production.

Peut-être objectera-t-on : ces observations ne semblent prouver qu'une chose; la France a mal mesuré ses forces au lendemain de la guerre, elle a inconsidérément développé son outillage industriel; cette pléthore a quelque chose de malsain; pourquoi ne pas consentir, sous la pression des nécessités, aux amputations inévitables? Une telle politique, si elle n'a jamais été jusqu'ici exposée ouvertement, a été insinuée parfois ou tout au moins sous-entendue. Nous ne la discuterons pas ici. Nous demanderons seulement que, si on doit la faire, on la pratique franchement et qu'on ne

laisse pas surtout aux hasards des réparations en nature le soin de procéder aux retranchements que l'on aura jugés nécessaires. Nous demanderons aussi que l'on se rende un compte exact des sacrifices que comporte une telle politique. L'arrêt d'un certain nombre d'industries, c'est la perte de tout le capital engagé dans ces industries, car un capital industriel ne représente une valeur, n'existe à proprement parler que dans la mesure où il travaille. Et si les réparations doivent aboutir en définitive à une telle diminution de la richesse nationale, est-ce vraiment la peine de se mettre martel en tête et de déranger pour un tel résultat nos administrations, l'Europe et le monde?

Telle n'est pas, bien entendu, notre pensée. Il ne peut être question d'accommoder la structure économique de la France aux exigences des réparations en nature, c'est-à-dire, au fond, aux besoins de l'économie allemande. Les réparations en nature doivent évidemment s'adapter à notre propre structure économique. C'est à mettre en lumière cette nécessité et non à développer une vaine critique que tendent uniquement les remarques que nous venons de présenter. La voie dans laquelle a paru un moment s'engager notre politique des prestations en nature conduit inévitablement et très vite à une impasse. Nous croyons l'avoir montré et il semble que le gouvernement français s'en soit rendu compte. Si les faits n'avaient pas été assez éloquents par eux-mêmes, les démarches récentes des municipalités et des élus socialistes du Nord et des Ardennes auraient d'ailleurs sans doute vite convaincu les pouvoirs publics que la question n'est pas du tout une question d'intérêt particulier, mais bien d'intérêt national.

Que cette première expérience serve de leçon et que désormais il soit bien entendu qu'on ne commandera plus au hasard n'importe quoi, n'importe quand, en n'importe quelle quantité, sans égard aux répercussions éventuelles sur l'activité industrielle de la nation. En résumé, l'industrie française *doit être assurée de continuer à fournir l'entretien et le renouvellement de l'outillage national.*

***

Une politique positive des réparations en nature s'inspirera de ce souci fondamental : exalter, favoriser le travail national, source première de richesse. Les prestations de l'Allemagne nous serviront moins par leur apport proprement dit que par l'effort nouveau et supplémentaire qu'elles nous aideront à faire.

De ce point de vue, la fourniture par l'Allemagne d'un certain nombre de matières premières (charbon, coke, bois) ou de produits indispensables ou seulement utiles à notre économie nationale et que nous produisons nous-mêmes en quantités insuffisantes (engrais azotés, matières colorantes, benzol, sucre, etc.) apparaît comme un moyen tout indiqué et particulièrement aisé. La plupart de ces fournitures étaient d'ailleurs déjà prévues au traité de paix et le plan des experts a reconnu qu'elles constituaient pour nous « un élément indispensable au point de vue économique ».

De ce côté, au premier abord, nulle difficulté. Si l'on examine le mouvement des importations françaises, on constate par exemple que parmi les matières premières nécessaires à notre industrie, dont le montant s'élève annuellement à 26 milliards, le charbon figure à lui seul pour 31 millions de tonnes, d'une valeur de 3 740 millions. Sans diminuer l'importance des importations anglaises (13 millions de tonnes), sans nuire aux progrès réguliers et tout à fait remarquables de notre industrie houillère, nous pouvons demander à l'Allemagne chaque année un minimum de 15 millions de tonnes. Ce tonnage, l'Allemagne le fournissait déjà avant la guerre à la France et aux usines lorraines. Elle peut et elle doit continuer à nous le fournir.

Ce serait toutefois nourrir une illusion que de s'imaginer que les prestations de matières premières sont susceptibles de développements illimités. Ces matières, en effet, notre débiteur ne nous les offre pas en quantités indéfinies, il n'est pas libre de nous les offrir. En dehors du charbon et du coke dont le programme de livraisons est fixé par la Commission des Réparations, la plupart d'entre elles ont été rangées par le Comité spécial chargé d'élaborer le Règlement relatif aux

prestations en nature parmi les marchandises contingentées. Se trouvent dans ce cas notamment les goudrons, les benzols, les terres réfractaires, le bétail vivant, les semences agricoles, les bois, le sucre brut, le sulfate d'ammoniaque et les produits azotés synthétiques. Le Comité a même pris soin de fixer lui-même dans quelques cas le contingent pour les premières années. La France ne pourra recevoir la première année que 400 000 mètres cubes de bois résineux débités, 200 000 poteaux télégraphiques, 600 000 traverses de chemins de fer, 10 000 tonnes de sucre brut, 20 000 tonnes d'azote, et la seconde année : 600 000 mètres cubes de bois résineux, 300 000 poteaux télégraphiques, 600 000 traverses, 10 000 tonnes de sucre et 20 000 tonnes d'azote. Nous avons cité ces chiffres pour montrer dans quelles limites assez restreintes nous allons nous mouvoir.

Parallèlement, il est vrai, le chiffre des prestations à recevoir pendant les trois premières années ne sera pas très élevé. Les quelque 500 millions de marks-or qui, chaque année, représenteront à peu de chose près, jusqu'en septembre 1927, la part de la France, ne comporteront pas en effet, déduction faite des frais des armées d'occupation et des 26 p. 100 que nous percevons maintenant à l'exemple de l'Angleterre sur les importations allemandes, plus de 300 millions de prestations annuelles. Les livraisons de charbon, de bois, de matières colorantes, d'engrais, de sucre, etc., doivent couvrir sans difficulté une pareille somme. En dehors du calcul, la petite mésaventure arrivée récemment à notre gouvernement et qui a été signalée par M. le sénateur Perchot dans le numéro du *Radical* du 27 mars dernier, suffirait à l'indiquer : à la suite des commandes un peu hâtives de matériel roulant et naviguant faites par la France, les livraisons allemandes de coke ont dû être réduites, l'Agent des paiements des réparations ne disposant plus dans les mois à venir des crédits suffisants.

Les prévisions les mieux établies risquent cependant d'être démenties par les faits. Il importe en outre de préparer l'avenir et de ne pas nous abandonner à la quiétude momentanée que peuvent nous procurer les livraisons de matières premières.

Un ministre comme M. Le Trocquer l'avait compris, en

même temps que le rôle véritable que devaient jouer dans l'économie française et européenne les réparations en nature. Il a été un des premiers à saisir les vraies données du problème. Il a clairement vu que les réparations en nature ne pourraient atteindre et dépasser un certain volume et être vraiment réparatrices, que si elles constituaient, ainsi que l'ont depuis proclamé les experts, « un stimulant pour la productivité de l'Allemagne », et si en même temps elles fournissaient un aliment nouveau à l'activité industrielle de la France.

Il avait donc élaboré, dès 1922, avec l'aide de la haute compétence de M. Mahieu, alors Secrétaire Général du Ministère des Travaux publics, un programme de grands travaux publics, *qui devait se superposer à celui que la France et l'industrie française se trouvaient déjà en mesure d'accomplir par leurs seuls moyens.* Ce programme devait être réalisé avec l'aide de l'Allemagne, invitée à fournir des matériaux et de la main-d'œuvre. L'ensemble des travaux prévus comprenait l'aménagement de nos forces hydrauliques (Rhône, Dordogne, Tinée, Verdon, etc.), et d'un réseau de distribution d'énergie électrique, la construction de plusieurs nouvelles lignes de chemins de fer, la mise au point de nos ports maritimes et de notre réseau de navigation intérieure. Soit un total de dépenses de 18 milliards et demi de francs, qu'il faudrait aujourd'hui majorer de façon assez sensible et qui ne représenterait actuellement guère moins de 4 milliards de marks-or. L'équipement de ces travaux confié à l'industrie allemande pour la majeure part et à l'industrie nationale pour une part restreinte permettrait à l'Allemagne de se libérer en travaillant d'une portion de sa dette et procurerait en même temps à l'industrie française un supplément d'activité. La richesse française se trouverait ainsi accrue à deux titres : par le supplément de travail, par le développement de l'outillage national.

Le programme Le Trocquer n'est d'ailleurs pas le seul où l'on puisse puiser des idées. Le programme de mise en valeur de nos colonies établi par M. Albert Sarraut, moins poussé peut-être dans le détail que le premier, offre cependant sur bien des points des possibilités de réalisation prochaine. Pour l'Indochine seule, M. Denise, rapporteur du projet à la

Chambre au nom de la Commission des Colonies, évaluait, en 1923, à 1 200 millions le total des travaux de première urgence. M. Perchot citait enfin récemment le programme d'électrification des campagnes. Au vrai, ce ne sont point les travaux qui manquent, sans parler de ceux qui restent à accomplir dans les régions libérées. La majeure partie de notre réseau téléphonique, par exemple, n'est-elle pas à remettre en état?

La question des réparations en nature, posée sous cette forme, est toutefois infiniment plus complexe et plus difficile que celle des prestations de matières premières ou de produits de consommation. Ces dernières ne soulèvent, sauf exception, aucune difficulté financière. Rien de plus aisé que le placement sur le marché intérieur de charbon, de coke, de sucre, de sulfate d'ammoniaque; point n'est besoin pour les rembourser à l'État français de faire appel à l'épargne; ces produits de consommation courante sont et doivent être payés normalement avec les fonds de roulement des acheteurs.

Tout au contraire, l'exécution d'un vaste programme de travaux publics suppose la mobilisation d'une masse considérable de capitaux. Sans doute une partie de ces capitaux sera mobilisée et dépensée en Allemagne même. Mais si l'on tient compte des dépenses de main-d'œuvre sur les chantiers, des frais généraux, des achats de terrain, cette part sera très vaisemblablement inférieure à la moitié. Ne resterait-il d'ailleurs à mobiliser sur le marché français des capitaux dans les quatre ou cinq prochaines années que quatre à cinq milliards, on pourrait considérer que l'on se trouve, en raison des autres exigences de l'État, des régions libérées, de l'industrie française, devant un problème insoluble.

Aussi pensons-nous que la question des réparations en nature mérite d'être encore élargie et placée résolument sur le plan international. Nous sommes convaincus que seul l'appel au marché international des capitaux rendra possible leur financement. N'y aurait-il pas là d'ailleurs un moyen d'intéresser les industries des pays riches en capitaux, l'Amérique, la Hollande, la Suisse, la Grande-Bretagne, à l'exécution même des réparations en nature?

Dans notre pensée, l'exécution et l'exploitation pendant une durée déterminée des grands ouvrages prévus, usines hydro-

électriques, voies navigables, ports, réseaux de chemins de fer coloniaux, seraient confiées à de grands groupements tripartites de capitaux. L'État français fournirait sa part sous forme de prestations allemandes, le reste étant souscrit en proportions variables suivant les cas et les circonstances par les industriels français et *étrangers*. Le Trésor français, pour se procurer les disponibilités de francs ou de change, dont il est toujours avide, pourrait d'ailleurs se réserver le droit soit de mobiliser sa part sur les différents marchés de capitaux, soit de la céder à ses associés. Les formules financières à appliquer dans chaque cas seront sans doute délicates à fixer Elles seront évidemment diverses. Un point toutefois doit être dès à présent bien établi. Si l'on veut le concours des capitaux, français pour une faible part, étrangers en majeure partie, il faut être bien décidé à rompre avec certaines habitudes et certains préjugés, il faut être résolu à *accorder des concessions*. Personne à l'étranger ne donnera un sou à la France pour des travaux en régie directe. D'ailleurs la participation de l'État dans les Conseils d'Administration des Sociétés concessionnaires, aussi bien que dans leurs bénéfices, peut être facilement envisagée.

***

Il s'agit là d'une œuvre immense et complexe qui intéresse au plus haut degré l'avenir économique de la nation. Raison de plus pour l'étudier et la mûrir avant que les échéances du plan Dawes ne viennent nous surprendre, comme il arrive trop souvent, parfaitement impréparés. Une telle tâche qui engagera la responsabilité gouvernementale ne peut, nous semble-t-il, être celle de cet office des prestations en nature, dont la création a été récemment envisagée.

A parler franc, cet Office a été présenté par le Gouvernement de M. Herriot et par M. Lamoureux, rapporteur du projet devant la Chambre, sous un jour assez inquiétant. L'honorable rapporteur général adjoint de la Commission des Finances de la Chambre assignait par avance à cet Office trois tâches essentielles. En premier lieu, « par une propagande intelligente, continue, à travers le pays, pousser les

particuliers et les administrations françaises à passer des contrats avec les Allemands, avec des industries allemandes, pour obtenir des livraisons en nature », éventuellement même se substituer aux administrations défaillantes dans la passation des contrats. Assurer ensuite le paiement des fournisseurs allemands par l'intermédiaire de l'Agent des paiements. Encaisser enfin au profit du Trésor les sommes dues par les parties prenantes françaises et par suite fixer les prix en francs des livraisons en nature.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'on lit à l'*Officiel* (séance de la Chambre du 17 janvier 1925) un tel exposé. Les intentions des promoteurs du projet sont à coup sûr hautement louables. M. Lamoureux lui-même ne s'est pas fait faute de rappeler que l'Office contrôlerait les contrats « pour s'assurer qu'ils ne portent pas atteinte à l'économie nationale ». Mais bien que le gouvernement ait déclaré de son côté expressément dans l'Exposé des Motifs de son projet de loi que « pleine faculté serait donnée aux représentants du commerce et de l'industrie de faire entendre leurs voix », on n'échappe pas à l'impression que l'Office en question est d'abord conçu comme un vaste organisme commercial destiné à déterminer en France le placement de fournitures allemandes de tout ordre, plus qu'à les adapter aux conditions du marché français.

M. Henry Bérenger a critiqué avec beaucoup de verve le projet présenté par le gouvernement; et celui qu'il a rapporté au nom de la Commission des Finances devant le Sénat contient un certain nombre de modifications heureuses. Le nouveau texte précise que l'Office ne retiendra les demandes de prestations que dans la limite où elles ne troubleront pas l'économie de la production nationale. Il accorde surtout au Comité consultatif placé auprès du Comité de direction une autorité particulière : ce Comité, qui a dans ses attributions l'étude des répercussions éventuelles des prestations en nature sur l'économie nationale, doit être réuni au moins une fois par mois et son avis est obligatoire pour toute question de principe et notamment pour l'établissement définitif des programmes. Autant de garanties très appréciables.

Nous avouerons cependant qu'elles ne nous paraissent pas

suffisantes. Il n'y aurait que des inconvénients à confier la mise en œuvre de la politique des réparations en nature à un organe autonome, sur le type de l'Office prévu. Cette politique devra être décidée et définie par le gouvernement, c'est-à-dire par un Ministre responsable. Son exécution devra être confiée à un homme placé sous l'autorité directe de ce ministre, à une sorte de Haut-Commissaire aux réparations choisi, et ceci nous paraît essentiel, non parmi les parlementaires, trop soumis aux variations de la politique, mais parmi nos grands fonctionnaires. Que l'on place, si l'on veut, aux côtés de ce technicien permanent, un office consultatif d'étude et de coordination, mais que l'on se garde de diluer son autorité au sein d'un organe collectif et anonyme.

Nous souhaiterions en outre, quant à nous, que le rôle de ce Haut-Commissaire fût défini dans l'esprit même qui a inspiré les Experts lorsqu'ils ont été conduits à créer le Comité des Transferts. Celui-ci a été conçu comme le surveillant et le gardien de la santé économique de l'Allemagne. Nous aimerions qu'un souci parallèle présidât à toute l'activité du futur Directeur des Réparations en nature et que celui-ci se considérât d'abord comme le Président d'une sorte de Comité français des Transferts. Nous voudrions surtout que tous ceux qui seront appelés à orienter désormais la politique française des réparations en nature — c'est-à-dire, en première place, le Gouvernement — n'oublient jamais qu'il n'est pas pour un pays d'enrichissement véritable et durable qui puisse être acquis aux dépens de son propre travail.

E. MIREAUX

LES BARBARES[1]

DEUXIÈME PARTIE

FORT-DAUPHIN-D'ITOLANGARE

« Je recommande aux prières de la Congrégation ceux qui sont à Madagascar ! quand il serait vrai qu'ils fussent morts, faudrait-il pour cela, juger que l'Œuvre est à jamais perdue?... Certe non!... Car, après ceux-là, Dieu tôt ou tard, en suscitera d'autres ! »

(VINCENT, DE PAUL, 1650).

I

L'heure flambante où l'ombre ramassée des êtres et des choses, après un court arrêt, glisse de l'ouest à l'est et recommence à ramper, planait impitoyablement sur la case.

Dehors, dans l'immobilité torride du brasillement solitaire, la vie s'immobilisait, accablée sous le fardeau d'une insurmontable torpeur.

Aucun bruit humain ou animal ne troublait le silence écrasé. Seul, de la terre pénétrée de chaleur, montait comme un vaste ronronnement de béatitude. Et l'on sentait que l'air embrasé devait être plein de vibrations, chargé d'innombrables et secrètes fermentations. Au sein de la glèbe et parmi les fibres des végétaux, gonflés et distendus par la brûlure de l'été, l'invisible travail de la nature s'acharnait et bouillonnait sourdement.

La hutte elle-même semblait tendre sa maigre carcasse

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai, 1er et 15 juin.

à la caresse du soleil. Avec de brefs craquements, les cloisons s'étiraient et le toit de paille sèche bruissait doucement. Entre les murs de branches et de feuillage, une pénombre lourde et chaude croupissait. Un rayon de soleil, filtrant d'un interstice, la traversait d'une flèche éblouissante et, parmi son or, tourbillonnait une ronde d'atomes poussiéreux.

Assis à sa table grossière, Foucquembourg revisait l'inventaire des magasins. Le long des colonnes de chiffres et d'écritures alignées sur le registre, le doigt du jeune homme descendait et remontait avec lenteur. De temps à autre, il suspendait sa besogne pour éponger son visage et son cou que la sueur trempait.

Des coups frappés à la porte lui firent lever la tête. Repoussant son registre, il cria :

— Entrez!

Le battant rudement poussé bailla de toute sa largeur et livra passage à Cauche et au père de Bellebarbe. La pièce gorgée de lumière révéla, un bref instant, ses murs rustiques et leur décoration guerrière : deux panoplies d'armes — épées, pistolets, fusils et lances indigènes, — un plan de la presqu'île d'Itolangare, un autre du Fort-Dauphin, la nouvelle Habitation; puis, derechef, tout s'enfonça dans l'ombre chaude.

Tandis que le prêtre demeurait debout au milieu de la chambre, Cauche, traînant un escabeau devant la table, ouvrit sa chemise, prit ses aises; ses yeux fouillèrent la pénombre, revinrent sur le bureau; il aperçut l'inventaire étalé devant le jeune homme. Son regard remonta jusqu'au visage de Foucquembourg, le scruta une seconde.

— Hum! — fit-il sans préambule, — pas brillante, la situation, hein?

Foucquembourg, nettement, déclara :

— Onze bœufs dans le parc et huit rations de riz par homme en magasin, c'est tout ce qui nous reste.

Et il courba son front que des rides plissaient.

— Si peu!... — dit Cauche; — je... je ne croyais pas que nous en fussions là... Il y a trois mois, quelque temps avant le départ du *Royal*, notre troupeau comportait neuf cents bêtes et notre barque avait rapporté de Ghalemboule quinze

cents charges de riz... De quoi nourrir les hommes pendant huit mois... Comment se fait-il?...

— Vous oubliez ces gens de Manhale!... — dit Foucquembourg avec amertume.

Le Rouennais eut un geste de colère.

— C'est vrai... — fit-il. — Cette... cette méchante femelle et sa suite, et ses parents qui vivent sur nous... C'est vrai!

— S'il n'y avait que cela! — dit Foucquembourg.

Il s'était levé. Son poing s'abattit sur la table, en martela rageusement les planches.

— Mais il y a surtout Jacques... Jacques qui vit là-bas maintenant... et qu'elle garde... qu'elle retient!...

Brusquement, dévisageant Cauche, il demanda :

— Croyez-vous à... leurs... aux sortilèges?

Le Rouennais secoua la main.

— M'est avis! — fit-il sourdement, — qu'il n'est point besoin de maléfique puissance pour expliquer tout cela... La volupté suffit... Elle l'a pris... comprenez-vous?... pris... et le malheur est qu'elle soit... belle... étrangement belle...

Sa voix prit une intonation âpre.

— Voici plus de deux mois qu'il n'est pas venu au fort! — gronda-t-il rudement.

Ce fut le père de Bellebarbe qui, au bout d'un instant, parla :

— Il joue un jeu dangereux, — dit-il avec tristesse. — Les hommes...

Foucquembourg releva vivement son visage qu'il tenait obstinément baissé.

— Je sais, — fit-il sourdement, — je le lui ai écrit il y a deux jours à peine, le suppliant de venir.

Il eut un mouvement de lassitude qui lui voussa les épaules.

— Alors? — questionna Cauche.

Le jeune homme fouillant sa poche en sortit une lettre, qu'il tendit à son compagnon.

— Tenez... — dit-il simplement avec un long soupir, — je l'ai reçue dans la soirée d'hier...

Le Rouennais s'empara de la missive, la parcourut rapidement. Penché sur son épaule, derrière lui, le prêtre lut également. Elle ne comportait qu'une seule ligne :

Je suis seul juge de mes actions et sais ce que j'ai à faire.

En dessous, d'une écriture appuyée, suivait cet ordre :

Expédier à Manhale dès réception de la présente : quatre charges de riz et cinq bœufs.

Et la signature autoritaire barrait la page d'un paraphe violent. La plume, trop durement écrasée, avait balafré le parchemin, s'y était accrochée et avait craché son encre en éclaboussures noirâtres.

Jetant la feuille sur la table devant lui, Cauche se dressa.

Un instant, il resta immobile, remuant des pensées contradictoires; à la fin, prenant le bras de Foucquembourg, il dit :

— Je ne suppose pas que vous allez lui envoyer...

Le père de Bellebarbe se taisait, le visage sombre.

Le jeune homme écarta les mains en signe d'impuissance.

— Qu'y puis-je? — fit-il. — C'est notre commandant... et sa lettre est formelle!

— Oui, — souffla Cauche rudement, — mais il est en train de se perdre... et nous avec lui...

Il demeura muet un long moment, puis :

— Vous avez transmis l'ordre?

D'un signe de tête, Foucquembourg répondit affirmativement.

— Ah! — dit le Rouennais, — je comprends maintenant...

Il volta brusquement vers son compagnon.

— Foucquembourg, — dit-il, — si nous voulons sauver Pronis... il faut révoquer cet ordre... il le faut... tout de suite... tout de suite... peut-être est-il encore temps? Venez!

Et comme le jeune homme, perplexe, paraissait hésiter, il le coiffa lui-même d'un feutre qui traînait sur un coffre et l'entraîna. Ils sortirent, et le prêtre, sans prononcer une parole, les suivit.

Sur le seuil recuit, une bouffée de chaleur les assaillit. Autour d'eux, le soleil ardait implacablement et le fort tout entier ressemblait, parmi le flamboiement du soleil, à un grand brasier. Au-dessus des toits, l'air vibrait et les effluves chauds qu'exhalait le sol s'élargissaient à travers l'atmosphère immobile, en ondes transparentes et fines.

Au pied de la muraille encerclant l'habitation une zone d'ombre reposait, nette et tranchée, bordant d'un contour sombre les redans, les saillies et les rentrants de l'enceinte.

Les trois hommes la longèrent, en silence, enfoncés dans leur méditation.

— Je ne vois pas encore, — dit Foucquembourg en s'arrêtant soudain, — je ne vois pas votre idée, Cauche, mais j'ai confiance en vous. Vous avez dit : « Si nous voulons sauver Pronis » et cela me suffit... Mais est-il donc menacé? De quel danger?

L'autre prit son temps pour répondre.

— Le pire de tous, — dit-il ensuite nettement, — la révolte, l'abandon...

Foucquembourg tressaillit, il serra nerveusement le bras du Rouennais.

— Vous... vous savez quelque chose! — dit-il.

— Non, rien. Mais depuis ce matin, je suis frappé par l'attitude des hommes... Je ne sais comment vous expliquer : une sorte de mauvaise volonté qui les fait s'attarder à leur ouvrage plus que de coutume, une brusquerie plus accentuée dans leurs gestes et dans leurs mots, une espèce de flottement dans leurs yeux, et aussi des conciliabules imprévus, des chuchotements, des regards obliques et glissés qu'ils échangent entre eux... Rien de précis, en somme... Assez, toutefois, pour avoir éveillé en moi d'étranges pensées, d'obscurs soupçons... Croyez-moi, Foucquembourg, je commence à les connaître, — et je vous le dis : il y a en eux quelque chose de trouble et de mauvais, un dangereux levain... Et c'est l'avis de l'abbé, également!

Il s'était tourné vers le prêtre. D'un léger hochement de tête, le père de Bellebarbe approuva.

— Oui, — dit-il ensuite, — comme Cauche, j'ai noté tout cela et comme lui, je suis inquiet...

Ils contournaient à présent l'angle d'une case, celle de Pronis dont la porte ne s'ouvrait plus qu'à de rares et longs intervalles. Devant eux, encadrée par cinq longues bâtisses, la Place Centrale étalait son sol dénudé d'où surgissait, rigide et sombre, le mât que couronnait très haut l'étendard blanc brodé de l'écusson royal de France. Un groupe d'une dizaine

de colons débouchant d'une avenue y pénétra en même temps. En apercevant les trois hommes, ils parurent hésiter. Leur marche se ralentit. L'un d'eux, enfin, vint hardiment à la rencontre de Foucquembourg.

— Monsieur, — dit-il, — nous allions précisément chez vous. Nos camarades sollicitent l'honneur d'un entretien.

Son ton, bien qu'il demeurât paisible, avait de curieuses inflexions. Sous la déférence formelle des mots, une résonance métallique de la voix chargeait la phrase d'une secrète menace.

Foucquembourg en eut le sentiment très net. L'avertissement que Cauche venait de lui donner quelques instants plus tôt traversa son esprit.

Il regarda les colons réunis en face de lui et qui guettaient sa réponse. Sur leurs faces différentes, il découvrit la même expression de volonté tenace, le même air de résolution butée. Il demanda, très calme :

— De quoi s'agit-il?

L'homme qui avait déjà parlé balança un instant sa lourde carrure, consultant des yeux ses compagnons; puis malhabilement, cherchant ses mots, il expliqua :

— C'est... c'est une chose qui nous intéresse, monsieur... je veux dire la colonie... et... si vous le permettez... nous aimerions être tous là... pour vous... parler... à cœur ouvert.

Et très vite, devinant l'hésitation du jeune homme, il lança :

— Vous nous avez dit, et monsieur de Pronis aussi, de venir à vous franchement lorsque... nous aurions une réclamation à vous adresser... Alors... voilà, nous...

— Ah ! ah! — dit Foucquembourg, — une réclamation...

L'homme, sans élever le ton, corrigeait aussitôt.

— Non... monsieur... un vœu que nous voudrions vous exposer... je me suis mal expliqué...

Il eut un gros rire maladroit auquel ses compagnons s'associèrent.

— C'est que je ne suis pas un discoureur, moi! Le beau parler ce n'est point mon affaire, n'est-ce pas?

Machinalement, Foucquembourg fit glisser son regard vers Cauche, il nota les hochements de tête affirmatif que le Rouennais lui adressait.

— Soit, — trancha-t-il, — prévenez vos camarades : dans une heure, réunion générale ici.

Un sourire de satisfaction détendit le masque des colons, et, tandis qu'ils se dispersaient, regagnant leurs huttes, Foucquembourg interrogea Cauche.

— Ils ne paraissent pas aussi montés que vous le craigniez. Qu'en pensez-vous? Une simple question de service probablement?...

— Chtt... — dit Cauche très bas, — pas ici... Rentrons chez vous... Peut-être me suis-je trompé... Je le souhaite! Pourtant...

Il avança en silence, se mordillant les lèvres soucieusement. Comme ils atteignaient la case de Pronis, le père de Bellebarbe s'arrêta :

— Vous m'excuserez, dit-il, je regagne mon logis, mais je serai à vos côtés dans une heure.

Il s'éloigna, traversant la place à grandes enjambées.

Lorsqu'il eut disparu au tournant d'une avenue, Foucquembourg et Cauche se remirent en marche.

Ils avaient repris le chemin de ronde ménagé entre l'enceinte et les huttes et leurs pieds faisaient lever de l'ombre qui s'y traînait un peu de poussière rougeâtre. A quelques pas devant eux, à travers une meurtrière crevant le mur, une javeline projetée de l'extérieur jaillit soudain et avec un bref sifflement vint s'implanter dans la cloison d'une case. Son fer y demeura fiché, tandis qu'à l'extrémité de sa hampe noire rompue, un carré de parchemin continuait de vibrer.

— Oh! — dit Cauche... — en plein jour!

D'un saut, il s'était emparé du feuillet, puis, prenant sa course vers le poste de guet le plus proche, il cria :

— Suivez-moi... vite... Encore un « *Auly* » sans doute... mais cette fois peut-être en découvrirons-nous l'auteur!...

Escaladant précipitamment l'échelle, ils émergèrent sur la plate-forme, en plein soleil et leurs yeux aussitôt inspectèrent la muraille qu'ils longeaient une minute auparavant. Ils n'y distinguèrent rien de particulier. Dans la plaine, parmi leurs plantations et leurs jardins bordés de haies, une quinzaine, de colons s'activaient, bêchant la glèbe rouge, l'irriguant

eux-mêmes, ou bien dirigeant des indigènes dont ils avaient loué les services. Au loin, disparaissant derrière la saillie d'un bastion, une corvée de lambas clairs descendait vers le puits, guidée par deux aventuriers.

Sous l'immense splendeur du ciel, s'étalait le spectacle d'un labeur paisible. On n'y percevait rien d'anormal. Courbés vers le sol gras et riche, les travailleurs répétaient les grands gestes éternels : avec le même mouvement des reins et des épaules, avec le même agenouillement, Européens et Malgaches enfonçaient leur bêche dans la terre, la retournaient, l'arrosaient ou bien la dépouillaient de ses mauvaises herbes; avec la même attitude attentive, ils lui confiaient la semence, repiquaient, transplantaient, s'absorbaient aux soins de leur tâche rurale.

Et le tableau, rehaussé d'éclatante lumière, était identique à celui que Foucquembourg et Cauche pouvaient voir, chaque jour, tout pareil, dans sa douceur coutumière, à celui qu'ils avaient déjà tous deux tant de fois contemplé.

Cauche, d'une moue, signifia son dépit.

— Non, — dit-il, — ce n'est pas cette fois encore que nous saurons d'où nous viennent ces menaces.

Il avait déplié la feuille : une étroite bande où s'inscrivaient des dessins et des caractères bizarres.

— Qu'est-ce? — demanda Foucquembourg penché sur l'épaule du Rouennais, — un sortilège dans le genre des autres, de tous ceux que nous recevons mystérieusement depuis trois mois?...

Cauche, sans répondre, scrutait les lignes enchevêtrées de la formule cabalistique. A la fin, il fit entendre un petit sifflement et son visage refléta la surprise qu'il éprouvait.

— Oui, — dit-il ensuite, — un auly, une espèce de sort comme les précédents, mais plus précis... beaucoup plus précis... Jusqu'à présent on ne nous souhaitait à tous qu'épreuves, malheurs et insuccès, mais ceci est un « sintakain », « qui ôte la vie » et vise spécialement et uniquement Pronis. Autrement dit, on demande aux génies la mort de notre chef, et cet « on » a signé à sa façon; écoutez : « Cette supplique est adressée aux puissances invisibles de la part d'Andian-Razau, prince de l'Antanossy. »

Il agita la mince banderolle puis, la repliant avec soin, il l'enfouit dans sa ceinture.

— Ainsi, — murmura Foucquembourg, — c'est donc Razau... J'aime mieux cela, nous allons pouvoir agir...

Le Rouennais remua la tête pensivement.

— Agir? — dit-il. — J'ai l'habitude de ces gens : pour qu'il ait osé sortir de l'ombre, il faut qu'il se juge certain de l'impunité, à l'abri de toute représaille... Remarquez que c'est en plein jour, ouvertement, avec une tranquille impudence, qu'il nous nargue, cette fois-ci...

» Réfléchissez à tout cela, et peut-être, les mêmes soupçons qui s'éveillent en moi...

— Oh! — coupa brusquement Foucquembourg, — je comprends... vous lui croyez des complices parmi nos...

— Je ne sais, — fit Cauche sourdement. — Mais je... songe qu'il lui aurait été bien difficile, sinon impossible, d'accomplir ceci et de disparaître ensuite sans être découvert, s'il ne possédait point certaines intelligences chez nous...

Il se tut.

Et la même angoisse, subitement, les étreignit.

II

De la plate-forme où ils se tenaient, le fort et la campagne environnante leur apparaissaient tout entiers. L'habitation, entre ses murailles de pierres grises, qu'un bastion bossuait à chaque angle, tassait les toits de ses huttes, ses allées rougeâtres et sa place d'armes où traînaient des zébrures bougeuses d'ombre et de soleil.

Par delà s'allongeait la presqu'île, avec son relief tourmenté de coteaux pierreux et ses falaises déchiquetées vers l'est, vers la haute mer.

Du côté de l'intérieur, par contre, la plaine s'étalait uniforme et plate. Des champs, des jardins et des prairies cernées de vert obscur par leurs haies broussailleuses, la morcelaient en un damier versicolore, parmi quoi, çà et là, une nichée de cases piquait des taches claires. Très loin, vers les terres, de hautes montagnes entassaient leurs masses, barrant le ciel fragile de leurs flancs obscurs et bleuâtres.

Autour du fort, sur trois faces, l'océan roulait. Son lent ondulement voguait à perte de vue, jusqu'à l'horizon, et la houle, pour l'atteindre, semblait monter une pente invisible. Tout proche, vers le sud, la baie en partie masquée par les falaises et la levée des collines, ne dévoilait qu'un lambeau de sa plage en demi-cercle.

Le chuchotement du ressac lèchant les grèves montait jusqu'au fort et sa monotonie formait une trame sur laquelle s'inscrivait la méditation des deux hommes.

Dans le silence sonore, le roulement d'un tambour éclata qui les fit tressaillir; d'un subit élan, ils secouèrent leur enlisement, réémergèrent à la réalité.

— La réunion des hommes, — dit Cauche.

Penchés sur la balustrade de la plate-forme ils s'attardèrent une seconde à observer l'intérieur de l'habitation où la vie venait de s'éveiller brusquement. Au long des avenues, des colons se hâtaient par groupes, tandis que les cases, à pulsations irrégulières, se vidaient de leurs habitants.

Dans la douceur de l'après-midi, une vaste rumeur d'appels, d'interjections et de cris, s'élevait, se mêlant au claquement des portes, au martèlement des pas sur la terre dure et sèche. Par les poternes, les travailleurs accourus de leurs champs pénétraient dans le fort et, secouant leurs habits maculés de poussière, gagnaient la Place Centrale. La voix du tambour s'éleva de nouveau, s'épandit à travers la campagne environnante. Et son appel, envahissant la plate-forme où se tenaient Foucquembourg et Cauche, effaça soudain de leurs oreilles les bruits nombreux montant de la plaine et couvrit le ronronnement des vagues.

Présentement, Beaumont parlait. Son ton, d'abord calme, s'enfiévrait, devenait éclatant et dur. Massés derrière lui, ses compagnons hachaient ses phrases de rudes approbations. Il s'adressait à eux d'ailleurs, autant qu'à Foucquembourg, et il scandait ses mots de gestes violents que ses camarades reproduisaient instinctivement.

Après une brève pause, dans laquelle il rumina sa rancœur, il reprit, criant presque :

— C'est à vous, monsieur, que nous nous adressons, à

votre justice, à votre raison. Voici deux ans que nous avons élevé ce nouveau fort et depuis ce temps nous avons peiné sans répit. Plusieurs d'entre nous sont morts à la tâche. Lorsque nous avons quitté notre pays on nous a dit : « Vous trouverez là-bas honneurs, richesses et bien-être. »

Il eut un rire crispé.

— Honneurs? Nous travaillons du matin au soir, ainsi que des esclaves, mais tout se décide, tout s'exécute sans que nous soyons consultés... Nous sommes bons à remuer la terre, à paître les troupeaux, à monter la garde; nous sommes bons à travailler, à souffrir, à crever sous la pluie, sous le soleil. Cela oui! Mais quand il s'agit des questions graves qui nous intéressent, qui mettent en jeu le sort même de notre entreprise, nous n'existons plus, nous ne sommes guère qu'un bétail...

Sèchement Foucquembourg demanda :

— Où voulez-vous en venir?

Dédaignant l'interruption l'homme poursuivit :

— Quant aux richesses et au bien-être, regardez-nous, monsieur, et voyez autour de vous : nos habits sont rapetassés, nous habitons des huttes, l'indispensable nous manque; on nous fait vivre de riz et de bœuf et, le plus souvent, on ne nous fournit que l'un ou l'autre, jamais les deux ensemble. Les légumes, les fruits que nous récoltons à force de labeur entrent dans les magasins. Lorsqu'ils en ressortent, ce n'est pas chez nous qu'on les expédie, ce n'est pas à nous qu'on les distribue, mais à d'autres...

Dans sa face contractée par la colère, les maxillaires saillirent. Il se tourna vers les hautes terres et, par-dessus l'enceinte du fort, tendit le poing vers le village invisible. Sa voix s'enfla en un grondement.

— Tout cela s'en va là-bas... à Manhale...

Et devant le geste que commençait Foucquembourg, il répéta :

— Oui! A Manhale, pour permettre à monsieur de Pronis, à sa princesse qui le baisotte tout le jour, et à sa suite d'esclaves de parents et d'amis, de festoyer à nos dépens!...

Énergiquement, Foucquembourg coupa :

— Je vous défends de parler de notre commandant comme vous le...

Haussant ses épaules noueuses, Beaumont l'arrêta :

— Notre commandant? Ah! ah! Depuis quand un commandant abandonne-t-il sa troupe pour aller vivre en liesses perpétuelles parmi les ennemis? Depuis quand un chef a-t-il le droit de rester des semaines et des mois sans se préoccuper des siens? Depuis quand peut-il piller les biens de tous au profit d'une femme avec laquelle il...

Il s'arrêta. L'effort qu'il fit pour se maîtriser lui gonfla les tempes.

Sa botte talonna le sol rudement.

— Lorsque le *Royal* est reparti voici deux mois, nous avions un troupeau de neuf cents bêtes et du riz à suffisance qu'il nous avait rapporté de Ghalemboule. Que nous en reste-t-il à présent? Douze bœufs... Pour ce qui est du riz, vous savez comme nous le peu que nous en possédons... Dame! cela file vite quand chaque jour on se fait envoyer cinq bêtes et du riz à proportion!...

Libérée par ces dernières paroles, la haine des hommes se déchaîna. Ils hurlèrent confusément et leurs cris se croisant et se mêlant emplirent l'Habitation de tumulte.

— Oui... Oui...

— Nous en avons assez...

— Va Beaumont! va...

— Nous ne voulons plus être des esclaves!

— Hardi! Hardi!

Ils se bousculaient, encerclant étroitement le jeune homme. Sur leur visage serré, la même expression d'irritation mauvaise s'étalait, leur plissant le front, leur creusant la commissure des lèvres en un rictus cruel.

Se haussant de toute sa taille, Foucquembourg leur imposa une seconde son regard froid. D'un geste paisible et net il exigea le silence.

— Croyez-vous, — dit-il ensuite, — que je puisse longtemps vous écouter si vous persistez à employer ce ton?

Derrière lui, deux hommes ricanèrent. Pivotant avec lenteur sur ses talons, il les dévisagea tranquillement, l'un après l'autre.

— Vous avez sollicité un entretien...

Il souligna le mot, le détacha.

— Je suis toujours prêt à vous l'accorder, mais je ne saurais, en aucune façon, supporter vos menaces. Au lieu de vous emporter et de me défier, expliquez-vous. Je n'ai point coutume de tergiverser, vous le savez. Si ce que vous me demandez me paraît juste et raisonnable, je vous l'accorderai... Encore une fois, que désirez-vous?

Mettant à profit la courte hésitation des mécontents, le père de Bellebarbe vint à la rescousse :

— Monsieur de Foucquembourg a raison, mes enfants, il faut garder votre calme...

Plusieurs voix approuvèrent. Un flottement ballotta l'hostilité des hommes, la disloqua.

Leur surexcitation s'atténua. Ils oublièrent leur haine; il n'y eut plus en eux qu'un âpre besoin de justice et de leur groupe silencieux et détendu se dégagea soudain une impression de volonté sereine, irrévocable.

Quelqu'un cria, sans rudesse cette fois et le plus civilement du monde :

— Parle, Beaumont.

Et l'homme, d'une voix forte, mais placide, déclara :

— Nous voulons que monsieur de Pronis revienne parmi nous, qu'il reprenne sa place ici, au fort. A deux reprises déjà, nous l'en avons prié inutilement : la première fois, voici un an, lorsque sont venus nous rejoindre les derniers hommes de Saint-Pierre, après la mort de Drouârt; la seconde, il y a six mois. Nous souhaiterions, à cette heure, que vous nous autorisiez à insister et, au besoin, que vous appuyiez notre demande. Que monsieur de Pronis choisisse entre nous et cette... cette femme... Nous règlerons notre conduite à venir sur sa réponse. Car, en vérité, monsieur, nous vous le disons, si monsieur de Pronis s'obstine à nous abandonner, s'il continue à entretenir tous ces nègres, à notre détriment, nous sommes décidés à le renier pour notre chef et en nommer un autre à sa place.

Il vit la contraction du visage de Foucquembourg, et vivement, il ajouta :

— Oh non! ceci n'est pas un défi; voyez, monsieur, nous sommes calmes. Je vous parle au nom de tous, sans colère, sans haine! Nous peinons et nous souffrons, nous ne mangeons

pas toujours à notre faim, et durant ce temps les autres, là-bas, dansent, dorment et vivent en joie avec nos approvisionnements, — les autres, c'est-à-dire ceux de ce pays qui ne nous sont rien... rien...

Il s'arrêta pour considérer le jeune homme. Un silence régna, très court.

— Est-ce tout? — interrogea Foucquembourg.

Beaumont secoua sa lourde chevelure, dont les mèches roides et emmêlées dansèrent autour de son front.

— Non, — dit-il, — il y a ceci encore : vous avez donné ordre ce matin de remettre aux serviteurs de monsieur de Pronis quatre bœufs et deux charges de riz... Nous vous supplions de revenir là-dessus... ou tout au moins de différer... d'attendre que nous ayons pu nous procurer d'autres vivres... Vous avez parlé de justice et de raison... Ne vous semble-t-il pas, monsieur?...

En examinant tous ces hommes, qui l'épiaient anxieusement, en voyant sur leur visage terni et creusé les stigmates des souffrances supportées, Foucquembourg ressentit une brusque pitié. Il comprit qu'ils touchaient aux limites de leur résignation si durement, si longuement éprouvée par les caprices de son ami.

Sans plus hésiter, il acquiesça :

— Préparez votre supplique, et désignez celui d'entre vous qui la portera au chevalier; de mon côté, j'enverrai Cauche à Manhale, avec un message...

Il s'était tourné vers le Rouennais, debout à ses côtés et lui avait adressé un signe imperceptible que l'autre comprit.

— J'accepte, — dit-il, — vous pouvez compter sur moi, monsieur. Tout ce qu'il faudra dire, je le dirai et je ne doute point que monsieur de Pronis saisisse la sagesse de cette requête.

D'un mince hochement de tête, Foucquembourg le remercia.

Et tandis que les hommes, satisfaits, se dispersaient, il se pencha vers le Rouennais.

— Cauche, — dit-il en lui étreignant le bras, — il faut que vous soyez là-bas ce soir même et que, demain, à tout prix, vous rameniez Jacques ici...

— Je ferai de mon mieux. Dès que votre lettre sera prête, je partirai...

— Oh! — dit Foucquembourg, — la lettre sera vite écrite, elle comportera trois mots : « Pour Dieu, reviens! »

Cauche considéra un instant le jeune homme puis, simplement :

— Je vois que nous sommes d'accord maintenant...

— Oui, — répondit Foucquembourg, — cette fois sa vie est en danger...

Il suspendit sa phrase; son regard courut à travers l'habitation.

— Sa vie... et l'œuvre tout entière... — dit-il ensuite.

Grave et triste, la voix du Père de Bellebarbe s'éleva, disant :

— Et ceci devait arriver... « Car la racine de tous les maux est la convoitise. »

Foucquembourg chercha une réponse qu'il ne trouva point. Il regarda le prêtre un instant, puis malgré soi, il courba le front, lourdement.

III

Le crépuscule s'appesantissait doucement sur Manhale lorsque Cauche en atteignit les abords. Par-dessus les cases blotties dans l'ombre des tamarins et des manguiers, le ciel mauve, strié de bandes pourpres, arrondissait son dôme fragile. Un dernier rayon de soleil filtrait obliquement à travers les arbres, badigeonnant de taches d'or les murs des huttes.

Devant la demeure de Pronis, Andian-Ravel, entourée d'un groupe de femmes, bavardait, et contait des histoires. Son caquetage et ses rires éclaboussaient le silence. L'apparition de Cauche les fit taire subitement, et de nouveau s'étala l'immense et amicale douceur du soir tombant.

Soulevée sur son coude, Andian-Ravel examina le Rouennais tandis qu'il la saluait. Elle remarqua l'expression sévère de son visage et le sourire qu'elle commençait disparut de ses lèvres; elle inclina légèrement la tête.

— Que veux-tu? — demanda-t-elle.

Cauche, sans répondre, considéra un instant la scène. Vêtue d'un lamba rouge, les cheveux piqués de fleurs de tamarin, la jeune femme était allongée sur une natte; des corbeilles de

fruits, des brocs de sic étaient posés devant elle, sur le sol; à l'écart, devant le seuil de la hutte, une longue table était dressée pour le souper.

Sur les planches rugueuses, les victuailles, — quartiers de bœufs, cuissots de venaison, volailles, — voisinaient avec des fruits entassés sur des feuilles tenant lieu de plat. Çà et là, les bouteilles ventrues érigeaient leur col mince et filtraient, à travers la fluidité blonde ou rougeâtre de leur vin, le reflet des clartés crépusculaires.

Cauche reporta son regard vers la jeune femme et son masque desséché se contracta encore.

— Je voudrais parler à monsieur de Pronis, — dit-il.

Andian-Revel détourna ses yeux.

— A Razi? Il est parti à la chasse ce matin!

Le Rouennais eut un geste de contrariété.

— Rentrera-t-il bientôt? — demanda-t-il.

Elle haussa les épaules légèrement.

— Qui peut savoir? — dit-elle. — D'habitude, il regagne le village avant la nuit...

— C'est bien, j'attendrai...

Marchant vers un des escabeaux rangés devant la table, il s'en empara. Comme il allait s'asseoir, la voix de la jeune femme retentit, sèche :

— Pas ici, — cria-t-elle.

Il tourna vivement la tête dans sa direction. Elle s'était à demi dressée. Assise, le buste tendu vers lui, elle le dévisageait. Elle n'avait plus cette grâce amollie et cet air nonchalant et doux et avec lesquels elle l'avait accueilli. Toute son attitude à présent dénotait au contraire une étrange fermeté. Autoritaire et brusque, elle répéta :

— Pas ici.

Il tenait encore l'escabeau qu'il avait saisi. Surpris par l'intonation inattendue de l'ordre, il demeurait incertain. Elle dit avec plus de douceur :

— Pas ici... Je vais te faire conduire à la case des visiteurs et dès que Razi reviendra, je l'avertirai de ton arrivée...

Il hésita une seconde encore.

— C'est son ordre, — dit-elle. — Nul ne doit être reçu parmi nous en son absence...

Tout en l'écoutant, Cauche la scrutait attentivement...

Elle avait repris sa pose abandonnée; de nouveau elle lui souriait.

— C'est son ordre, — redit-elle.

Et elle écarta doucement les mains comme pour s'en excuser et signifier son impuissance à enfreindre la volonté du maître.

Il lâcha brusquement l'escabeau qui roula sur le sol.

— Soit, — dit-il.

Et, sans plus insister, les lèvres pincées, il suivit la femme qui, sur un signe d'Andian-Ravel, s'était mise en marche vers l'intérieur du village. A sa suite, il parcourut les ruelles étroites que des bananiers et des ravenalas barraient de leurs ombres parallèles, longea un parc où une quinzaine de bœufs ruminaient lourdement parmi leur provende d'herbe étalée çà et là. Devant les huttes nombreuses, étroitement serrées les unes contre les autres, des femmes, des enfants, quelques vieillards, accroupis en cercle, le regardaient passer avec indifférence. Il croisa sur son chemin des bandes flâneuses de jeunes gens qui traînaient leur oisiveté de seuil en seuil, échangeant des lazzis avec les groupes assis devant les demeures. Toutes les cases ouvraient leur porte à la tiédeur de la nuit proche. Dans l'obscurité des chambres entr'aperçues au passage, Cauche distinguait le rougeoiement des foyers où cuisait le repas du soir. Des odeurs chaudes de riz, des relents de chair grillée flottaient devant les maisons en nappes invisibles. Assailli de proche en proche par tous ces effluves, le Rouennais poursuivait sa route; une colère grandissante levait au fond de son âme. Les poings crispés, il songeait aux compagnons qu'il avait quittés quelques heures plus tôt et qui, là-bas, à Fort-Dauphin, strictement rationnés, souperaient chichement d'un peu de riz et de quelques légumes bouillis.

En même temps, l'image lui revenait, irritante et tenace, de cette longue table abondamment servie, sur laquelle vivres de Madagascar et conserves de France attendaient Pronis et ses convives. Il grommela tout haut :

— C'est de la folie... de l'inconscience...

La femme qui le guidait, marchant à ses côtés, leva vers lui des yeux interrogateurs.

— Tu souhaites quelque chose, seigneur? — demanda-t-elle.

Refoulant sa rancœur, Cauche s'efforçait au calme.

— Oui, — dit-il en malgache, — voici longtemps que nous marchons... Arriverons-nous bientôt?

Elle avança plus vite, contourna un bouquet de bananiers et dit :

— Voici...

Sa main tendue désignait une longue hutte dont la façade, trouée de quatre portes, délimitait à elle seule le côté d'une placette carrée. D'autres cases la cernaient, plus petites. Cauche en compta six rangées, deux par deux et sur le même alignement. Au centre de la place, trois hommes jouaient du tam-tam, marquant du rythme de leur instrument, la ronde d'une bande de jeunes femmes. Le ciel, dont les ténèbres entamaient la conquête, devenait mauve, violet. Une imperceptible minute il fut d'un bleu opaque et comme tendu de velours, surbrodé çà et là de nuages argentés et soyeux; puis, d'un seul coup, tout s'effaça, sombra dans le noir, et la nuit s'approfondit, souveraine, traversée par le clignement d'or des premières étoiles.

Ce fut le lendemain seulement et tard dans la matinée que l'on vint chercher Cauche. Guidé par sa conductrice de la veille, il refit en sens inverse le chemin déjà parcouru. Le même spectacle d'oisiveté et d'abondance défila de nouveau devant ses yeux. Bien que le soleil, haut dans le ciel, peuplât le hameau d'ombres obliques, les hommes désœuvrés promenaient tout au long des ruelles leur paresse heureuse. Dans un coin du parc à bœufs, cinq bêtes étaient abattues qu'un groupe de jeunes gens dépeçaient. La chair sanglante, débitée en quartiers, s'entassaient dans des corbeilles préparées d'avance pour la distribution quotidienne. Sur le seuil des cases, des esclaves décortiquaient sans hâte le riz nécessaire aux menus de la journée. Toutes ces images éparses se superposaient, constituaient les détails d'un tableau d'ensemble : celui d'un bien-être tranquille et repu. Et Cauche sentait renaître et grandir en lui cette même révolte qui l'avait déjà secoué le soir précédent. Les éclats d'une discussion, comme il approchait de la demeure du chevalier, lui firent hâter le pas. Il songeait :

— L'autre est sans doute arrivé... et il l'aura reçu avant moi...

Il atteignit en courant l'esplanade de terre battue où Andian-Ravel l'avait accueilli la veille et s'immobilisa brusquement. Ce qu'il appréhendait, ce qu'ils avaient voulu éviter, Foucquembourg et lui, s'était réalisé. Dressés l'un en face de l'autre, Pronis et l'envoyé des colons se défiaient.

L'homme tournait le dos à Cauche, mais à sa silhouette massive et courte, à son balancement d'épaules, à son attitude ramassée, le Rouennais reconnut aussitôt Beaumont. Il s'avança vivement, prêt à intervenir. Mais Pronis l'apercevant tout à coup cria :

— Ah! vous voilà, Cauche!

Et comme le Rouennais s'apprêtait à parler, il jeta :

— Laissez-moi en finir avec celui-ci...

Il souligna le tour dédaigneux de sa phrase d'un mouvement méprisant du menton vers le colon.

L'homme y parut insensible; sans sourciller, le ton ferme et paisible, il demanda :

— Je vous ai transmis la requête de mes camarades, monsieur le chevalier. Puis-je savoir la réponse que je dois leur rapporter?

Le chevalier recula d'un pas. Froissant la supplique qu'il tenait à la main, il l'émietta, en jeta les bribes autour de lui, les piétina à coups de talons furieux. Puis il revint sur Beaumont.

— Répondre?... Répondre à ces impudents coquins! Êtes-vous ivre?

Son visage anguleux et terne s'enfiévrait. Il leva le poing.

— Je ne sais ce qui me retient de vous faire arrêter vous-même pour avoir osé...

Sa voix s'étrangla; une toux rauque lui secoua les épaules, lui congestionna la face. Impassible, l'homme le considérait. Il avait simplement blêmi. Entre ses paupières mi-closes un étroit regard filtrait, se rivant sur le chevalier.

Une fois encore Cauche tenta de parler; violemment Pronis l'arrêta.

— Attendez...

Il toisa Beaumont, après quoi, tendant la main dans la direction du fort, il cria, frénétique :

— Allez-vous-en... Allez-vous-en... Je vous fais grâce...

mais n'y revenez pas... Quant aux autres, là-bas, je leur conseille de se tenir cois... s'ils se mêlent encore de m'adresser des ordres ou des me... des menaces... ils en auront tout le long de l'aune!... Je... je...

L'exaspération lui étreignait la gorge... Il bégayait :

— J'irai... oui... morbleu! J'irai là-bas... mais avec cinq cents guerriers et je leur passerai sur le ventre... et je les réduirai tous... Allez-vous-en... Allez...

Le colon rompit lentement, son mince regard toujours fixé sur le chevalier; il parut vouloir dire quelque chose, mais, se ravisant, il tourna brusquement les talons et s'éloigna, les épaules roulantes; de son pas traînant, il disparut un instant derrière un bouquet de ravenals, reparut et fut définitivement masqué par des huttes.

IV

Pronis s'était assis sur un escabeau; encore remué par sa crise de fureur, il demeura une seconde silencieux, haletant. Cauche le regardait et il s'étonnait lui-même de la pitié qu'il éprouvait en face de cet homme jadis si fort, si maître de lui et aujourd'hui amoindri, délabré au physique et au moral; ce qui le frappait, en effet, c'était l'inattendu spectacle d'usure, de nervosité maladive que lui offrait Pronis. Un bizarre émoi germait en lui, à ressusciter le souvenir qu'il gardait du chevalier et à lui comparer l'image de ce même homme écroulé sur un tabouret, là, devant lui. Le corps amaigri, voûté, dénonçait la fatigue, la souffrance; dans le masque veule, dont la peau sèche et grisâtre accusait l'ossature, les rides s'allongeaient, se croisaient, se multipliaient; sur ce visage fripé, la fièvre et la luxure avaient creusé les marques de leurs griffes, et dans ces yeux aussi où les prunelles délavées flottaient, fluides et ternes.

Le Rouennais secoua la tête; la phrase qu'il avait prononcée deux fois déjà, lui revint aux lèvres.

— En vérité, — murmura-t-il, — ce pays est terrible à ceux qui viennent de France...

Il marcha sur le chevalier, se tint debout à ses côtés. Pronis, lourdement, leva son front vers lui. D'un effort

visible qui lui fronça les sourcils, il se ressaisit. Il tendit la main au Rouennais qui la sentit trembler dans la sienne.

— Bonjour, Cauche, — dit-il. — Vous vouliez me parler?

Un moment, le Rouennais hésita. Il lui parut que son intervention tardive demeurerait inefficace, mais il revit le visage anxieux et suppliant de Foucquembourg auquel il avait promis de ramener son ami, de tout essayer pour le sauver.

— Oui, monsieur... je désirais vous prévenir de cette... visite... et vous en éviter la surprise.

Il s'efforçait de neutraliser dans son intonation tout ce qui pouvait ressembler à un reproche.

Pronis pourtant comprit; il courba la tête.

— On ne m'a prévenu de votre arrivée que ce matin à mon réveil... Je vous ai aussitôt fait chercher...

Il eut un geste de lassitude dont Cauche saisit mal le sens.

— Vous êtes fatigué, — dit-il, — et je vous importune...

Le chevalier se dressa, prit le bras du Rouennais, s'y appuya un instant.

— Non, — dit-il, — mais il est trop tard maintenant... Je... je ne vous en sais pas moins gré...

Il ferma les yeux et chancela. A son bras, Cauche éprouva soudain la pesée du grand corps qui s'arc-boutait pour ne point tomber. Il l'empoigna aux épaules, le soutint jusqu'à l'escabeau, l'y assit. Un silence morne se traîna. Essuyant son front moite de sueur, le chevalier grimaça péniblement un sourire.

— Ce n'est rien... un peu de fatigue et de fièvre... — expliqua-t-il, — j'ai chassé trop longtemps hier, dans les marais...

Devant le spectacle de cette déchéance, Cauche oublia sa colère, sa rancœur; il n'y eut plus en lui qu'une amollissante coulée de commisération. Il hocha la tête, pitoyable.

— Ne voulez-vous pas rentrer chez vous? — dit-il avec douceur.

Tendant le dos à la brûlure du jour, le chevalier refusa :

— Non... le soleil me fait du bien...

Un frisson lui courba l'échine, lui serra les épaules.

— Vous... vous n'allez pas faire cause commune avec ces rebelles? — gronda-t-il...

— C'est précisément parce que je ne suis point des leurs que je vous répète : il faut aller là-bas...

— Inutile, — dit rudement le chevalier, — je n'irai point.

— Vous avez tort; votre présence à *Fort-Dauphin* arrêterait...

Pronis, dressé d'un jet, dévisagea le Rouennais.

— Encore des menaces?

Cauche eut un geste d'impatience; malgré lui sa voix monta d'un ton, vibra métalliquement.

— Vous vous trompez, — dit-il. — C'est une prière que nous vous adressons, Foucquembourg et moi; les hommes ignorent ma démarche. Et si je suis venu ce n'est point pour eux, mais pour vous... pour vous seul...

Et comme le chevalier faisait mine de l'interrompre, ce fut son tour de l'arrêter.

— Je vous en conjure, monsieur, — dit-il avec dureté, — faites-moi la grâce de m'écouter. Je suppose que vous ne voyez pas exactement la situation ou que vous la jugez mal. Permettez que je vous l'explique : il n'y a presque plus de vivres à *Fort-Dauphin*; autour de l'habitation tout un réseau d'insultes, de menaces se resserre; pas une nuit ne s'écoule sans que nous recevions des « auly »; les indigènes qui nous voient abandonnés de vous deviennent chaque jour plus audacieux, plus provocants... Foucquembourg vous supplée de son mieux, mais c'est vous, monsieur, qui êtes le chef, le commandant, et c'est vous que les hommes réclament. Ils ont faim, ils sentent l'hostilité grandissante des habitants de ce pays rôder autour d'eux et ils ont l'impression, parmi leurs souffrances et au milieu de ce péril, d'être abandonnés, livrés à eux-mêmes... Ils vous demandent de revenir parmi eux... pour quelque temps du moins...

Pronis agita violemment la main.

— Non, — dit-il, — ils exigent... ils ordonnent...

Cauche ne tint pas compte de l'interruption. La rudesse de sa voix, en s'accentuant encore, dénota seule qu'il l'avait perçue.

— Croyez-moi, ils sont tout près, dans leur inquiétude, de perdre la tête. Votre retour suffirait à tout arranger, à tout apaiser... Allez-y, monsieur, le plus tôt possible, aujourd'hui même...

Le chevalier fit quelques pas avec agitation, il tremblait de colère et des spasmes nerveux lui tordaient la bouche.

— Allons donc! — jeta-t-il, — céder à une bande de mauvaises têtes? Suis-je le maître, oui ou non?

Cauche se mordit les lèvres furieusement; devant l'entêtement aveugle de cet homme, son irritation renaissait; elle faillit l'emporter; de toute sa volonté crispée, il parvint à se dominer, à reconquérir son calme.

— Le maître? Pour combien de temps encore? — dit-il avec froideur.

Pronis se figea brusquement.

— Que voulez-vous?...

— Vous ne comprenez donc pas qu'ils sont à bout, qu'un rien peut les exalter dangereusement et les déchaîner? Vous ne comprenez donc pas que leur mécontentement, que leur exaspération est sur le point d'en faire des révoltés? Ne sentez-vous pas qu'ils sont mûrs pour les pires coups de tête et pour toutes les folies? Vous ne voyez rien? vous ne devinez rien?...

Surpris par la véhémence du Rouennais, Pronis demeura un instant incertain; il hocha la tête d'un air de doute.

— Vous exagérez, — dit-il, — ils n'en sont point capables...

— Admettons-le... Et Foucquembourg aussi, exagère sans doute... Tenez!

Sortant de sa poche la missive du jeune homme, il la tendit, dépliée au chevalier et comme celui-ci hésitait, il cria :

— Lisez... lisez, monsieur... Peut-être aurez-vous plus confiance en votre ami!

Pronis, d'un coup d'œil, parcourut les trois mots composant toute la lettre.

— Tout de bon! — dit-il, — en sommes-nous là?

Cauche le vit ébranlé, à moitié convaincu. Énergiquement, il confirma :

— Oui... Et c'est nous, nous qui, aux plus détestables moments de cette entreprise avons toujours été à vos côtés, c'est nous qui vous disons : Il faut revenir!

Le chevalier pencha son front creusé de rides. Son regard glissa, oblique, vers la case d'où, par bouffées, s'échappaient

des rires grêles de femmes. D'un mouvement saccadé, il épongea son visage humide de sueur.

— Soit! — décida-t-il, — j'irai donc...

Cauche respira profondément.

— Hâtons-nous... — dit-il. — Tâchons de rejoindre Beaumont avant...

Pronis, tranquillement, secoua la tête.

— Non... j'irai là-bas, mais dans deux jours...

Il riva ses yeux sur ceux de Cauche.

— Dans deux jours, telle est ma décision, — dit-il.

Devant la stupeur réprobative du Rouennais, il répéta plus fortement :

— Dans deux jours... Ma résolution est prise, et rien, rien ne m'en fera changer...

— Pourquoi si tard? Pourquoi?

— Je ne veux point avoir l'air de céder à l'injonction brutale de cette ligue... Mais vous, Cauche, partez et annoncez-leur mon retour. Allez... Allez...

Sa voix autoritaire et brève révéla une invincible obstination, une immuable volonté. Cauche le perçut. Il comprit qu'il serait vain d'insister. Renonçant à lutter contre l'irrémédiable, il s'en fut. Avant de disparaître, à l'angle du bouquet de ravenals, il se retourna pourtant une dernière fois pour crier :

— Puisse-t-il ne pas être trop tard!

Mais sur l'esplanade déserte, il ne vit plus Pronis, et seul, par la porte ouverte de la case, un rire joyeux et frais de femme lui répondit.

De la poterne à la place d'armes, les colons rangés en une double haie, attendaient l'arrivée de leur chef. Le cri de la sentinelle, dans sa tour de guet, tomba sur leur file qu'un frémissement fit onduler.

— Le voici!

L'avertissement, repris de proche en proche, se répercuta jusqu'au pied du mât central. Quelques armes cliquetèrent. Conservant leur alignement, les hommes tendirent le cou vers la porte grande ouverte. La silhouette de Pronis surgissant tout à coup s'y encadra. Il avançait rapidement; sur le

sol du chemin, son pas résonnait, rude. Au seuil de l'habitation, il s'arrêta une seconde, hautain, jetant son regard dédaigneux à la face des hommes. Il portait l'épée au côté, les pistolets à la ceinture. Dépassant de l'écharpe qui lui ceignait la taille, leur crosse, au pommeau sombre et poli, incrusté d'argent, luisait délicatement.

Le lourd silence qui régnait s'appesantit encore. Il dura une longue minute jusqu'à ce que le chevalier, enfin, le rompît.

Soulevant son feutre, il dit très haut :

— Je vous salue, messieurs!

Et il pénétra dans le fort. Mais, tandis qu'il se recouvrait, assujettissant des deux mains son feutre sur sa tête, le craquement d'une batterie de pistolet qu'on armait, retentit, sec. En même temps, cependant que des doigts prestes lui subtilisaient ses armes, une voix cria :

— Rendez-vous, monsieur!

La stupeur suffoqua une seconde le chevalier qui demeura bouche bée. En face de lui, le pistolet au point, Beaumont ricanait et les hommes, abandonnant leurs rangs, se ruaient; d'un saut, Pronis tenta de leur échapper, de gagner la porte. Mais, dans son dos, il entendit le grincement des énormes battants que l'on refermait et le claquement bref du pène qu'une main venait de pousser. Autour de lui d'ailleurs, le cercle des mutins se soudait, il buta contre un grouillement de corps pressés; des doigts nerveux et durs l'agrippèrent, l'immobilisèrent. Il appela :

— Foucquembourg! Cauche... A moi!

Un rire mauvais lui répondit, et la voix de Beaumont s'éleva :

— Criez... Criez... Ce n'est pas eux qui viendront à votre aide. Nous prenez-vous pour des sots?

Secouant la meute qui le coiffait, Pronis essaya de faire tête. Il se secoua désespérément. Mais la pesée qui l'accablait s'accentua, l'écrasa. Il s'écroula, tomba sur les genoux, et une grappe de furieux, s'effondrant avec lui, roula sur le sol. Il demeura immobile, éprouvant soudain l'inutilité, la disproportion d'une telle lutte.

Un autre silence s'étendit, puis Beaumont parla :

— Qu'on le relève, — ordonna-t-il.

Deux colons empoignèrent le chevalier, le redressèrent.

Le libérant, ils demeurèrent pourtant à ses côtés, l'épiant étroitement. Le reste de la troupe, s'écartant, élargit son cercle. Beaumont seul demeura sur place, devant Pronis. Dressés l'un en face de l'autre, les deux hommes s'affrontèrent. Au fond de leurs prunelles, la même flamme brûlait.

— Rebelle! — jeta Pronis.

L'autre haussa ironiquement ses rudes épaules.

— Si vous voulez! — dit-il, — si vous voulez! Nous aimons mieux cela que de crever de faim et de travailler comme des esclaves pour votre garce et ses parents!

Le chevalier blémit. Sur sa joue déchirée, le filet de sang qui glissait jusqu'à son col sembla tout à coup d'un rouge plus vif. D'un revers de main, il essuya sa bouche tuméfiée qu'un peu de bave rose souillait. Son regard délaissa Beaumont, courut parmi les hommes. Un sourire insultant fleurit sur ses lèvres.

— Lâches! — souffla-t-il.

Apaisant, d'un geste, les grondements de ses compagnons, Beaumont persifla :

— Eh! Eh! Pourquoi, diantre! n'êtes-vous pas venu avec vos cinq cents nègres nous passer par-dessus le ventre... On aurait bien vu!...

Il cessa brusquement de railler, la fureur crispa son masque, projeta son menton en avant. Il dévisagea farouchement le chevalier.

— En voilà assez, — cria-t-il, — nous vous tenons et nous tâcherons à ce que vous ne puissiez désormais nous nuire. Vous n'êtes plus notre chef, un autre vous remplacera que nous désignerons aujourd'hui même.

Secouant ses vêtements en lambeaux, Pronis coupa :

— Tuez-moi, — dit-il, — c'est plus simple...

Des cris couvrirent ses derniers mots.

— Oui... oui... à la hart! A la hart!

Dominant le tumulte, la voix de Beaumont éclata, cruelle :

— Non pas... Vous avez refusé de vivre parmi nous, vos compagnons. Vous y demeurerez de force; pour une femme, vous nous avez abandonnés, pillés sans vergogne; vous l'abandonnerez à son tour et avec nous, comme nous, vous connaîtrez les privations, les repas de riz sec; vous êtes notre

prisonnier et le resterez jusqu'à l'arrivée du prochain vaisseau à bord duquel nous vous renverrons en France, pour que vous y receviez votre châtiment... Votre mort ne nous offre point d'intérêt, — votre souffrance fera mieux notre affaire...

Il ricana, mauvais; puis, s'adressant aux deux hommes encadrant Pronis, il commanda :

— Liez-lui les poignets.

Offrant ses deux mains jointes, le chevalier gronda :

— Et les fers?

— C'est juste, — dit Beaumont. — L'idée me semble bonne. Conduisez-le à la prison et passez-lui les fers. Nous n'en serons que plus tranquilles.

Une acclamation déferla, mêlée de rires épais.

Alors Pronis, de lui-même, se mit en marche. Les aventuriers avaient rompu le cercle. Ils s'étaient reformés en une double haie et sur le passage du chevalier, ironiques et vengés, ils présentaient les armes; et chacun d'eux, lorsqu'il arrivait à sa hauteur, lui décochait un sarcasme ou lui crachait une injure.

Le front droit, la face marbrée d'ecchymoses et tachée de sang coagulé, Pronis avançait, titubant et raide, — et si orgueilleusement calme pourtant, qu'il avait l'air de passer une parade.

Il parvint de la sorte jusqu'à la hutte tenant lieu de prison. Comme la porte n'en était qu'entre-baillée, il s'arrêta une seconde pour achever de l'ouvrir, tout grande d'un coup de botte...

Après quoi, sans daigner tourner la tête, il entra.

V

L'étrange supplice durait depuis cinq mois — le supplice de l'ombre et de la solitude. La case, aux murs de pierre, dont Pronis avait tâtonné et appris chaque rugosité, semblait retranchée du monde, isolée de la vie. La nuit y stagnait, tout au long des semaines et des mois; l'humble clarté qui, à travers l'étroit guichet ménagé dans la fenêtre murée, se perdait dans le réduit, ne parvenait point à en dissiper les ténèbres : deux fois par jour seulement, à l'instant des repas,

tandis que les gardiens apportaient sa pâture au prisonnier, le soleil envahissait, pendant quelques minutes, ce recoin livré à l'obscurité; puis, la porte refermée, l'ombre, un moment chassée, reconquérait son domaine, s'y rétablissait plus dense, plus lourde. Implacable et tenace, elle s'abattait sur l'homme étalé dans sa litière; il la sentait l'envelopper, le pénétrer, se mêler à sa chair et à son cerveau; collé contre le mur, tour à tour brûlant et froid, il demeurait, durant de longues heures, grelottant et prostré, les yeux clos pour ne pas voir l'impitoyable nuit parmi quoi il était condamné à vivre. Puis, recru d'immobilité, il se dressait; ses prunelles décolorées, accoutumées aux ténèbres, erraient une fois de plus à travers la chambre, scrutaient désespérément les rudes murailles grises, en dénombraient machinalement les immuables détails : ici, près de la porte, une saillie noirâtre; plus loin, quelques fissures; ailleurs, près des poutres du toit, une crevasse au fond de laquelle crissait le grignottement d'un rat; là enfin, dans un angle, une toile d'araignée, à chaque heure élargie, sur laquelle la bête, tapie, faisait une grosse tache brune. Quand il avait revu tout cela, pour la millième fois peut-être, ses yeux atones remontaient jusqu'au guichet grillagé et s'y accrochaient instinctivement. La lueur de vieil ambre transparent qui en tombait était pour lui comme une étonnante merveille. Elle disait à son esprit un conte miraculeux où il était question de lumière, d'arbres, de champs, de montagnes, d'espace et d'air, de parfums et d'êtres. Et il se traînait vers elle; les chaînes scellées au mur et rivées aux fers qu'on lui avait passées aux chevilles lui permettaient tout juste d'atteindre à l'étroite meurtrière. Haussé jusqu'à elle, il y plaquait son masque blême et il regardait dehors — DEHORS. — Il ne pouvait apercevoir qu'une parcelle de l'Habitation : un minuscule segment de la place d'armes, l'angle d'une case, et très loin, par-dessus un carré de toit, un fragment de ciel. Mais, dans cet étroit rayon, un homme, un oiseau surgissaient parfois ou bien un peu de poussière tournoyait, soulevée par le vent; par moment encore, la tête de la sentinelle errant devant la prison apparaissait. — De la vie passait.

Ainsi, seconde après seconde, s'écoulèrent les premiers mois de sa captivité. La meurtrière monotonie de cette exis-

tence se déroulait, uniquement rompue par la visite bi-quotidienne de ses pourvoyeurs lui apportant sa nourriture.

Au début du second mois cependant, une surprise lui advint. A l'heure du souper, cette après-midi là, Foucquembourg pénétra dans la prison. Les deux gardes qui l'accompagnaient, laissant la porte ouverte, vinrent encadrer Pronis.

Soulevé sur son grabat, le chevalier, clignant à la lumière pourtant timide du crépuscule, considéra son ami.

Il leva vers lui sa face pâle, envahie de barbe inculte. Ses mains émaciées eurent un geste tremblant; une lueur neuve flotta dans ses yeux ternes, leur donna une subite expression de joie et d'espérance contenues.

Foucquembourg le devina; un rauque soupir lui râcla la gorge, il secoua doucement la tête.

— J'ai cru bon de te mettre au fait des événements qui se sont passés depuis... ton... arrestation... — dit-il avec lenteur. Et ces messieurs en sont tombés d'accord avec moi.

Le ton officiel, plein de réserve, dont il usait, contrastait curieusement avec l'expression pitoyable et douce de son visage.

Pronis laissa retomber son front; il ferma un instant les paupières.

— Ah! — dit-il simplement d'une voix gonflée de désespoir et de tristesse.

Foucquembourg chercha l'épaule de son ami et y posa la main.

— Ces messieurs m'ont chargé de les commander jusqu'à l'arrivée du prochain vaisseau. J'ai accepté; toutes les clefs m'ont été remises et j'ai reçu le serment d'obéissance et de fidélité de nos compagnons...

— Oui, — dit un des gardes rudement, — nous avons juré, mais à une condition, ne l'oubliez pas; c'est que vous ne tenteriez rien pour la délivrance de Monsieur, en échange de quoi nous vous avons promis qu'il serait remis au commandant du prochain vaisseau qui nous viendrait de France...

— Drôle d'idée, — grommela le second garde. — Le plus simple était de le brancher haut et court, ce ne sont pas les arbres qui manquent!... Il n'aurait pas fait tant de façons pour nous — s'il avait pu...

— Ce qui est décidé est décidé... — coupa Foucquembourg sèchement. — Il est inutile de revenir sur tout cela, La Fontaine... Les choses ne sont-elles pas revenues en état?

De la crosse de son mousquet, l'homme frappa le sol durement.

— C'est vrai, monsieur. En deux mois, vous avez réparé de votre mieux les déprédations commises pendant deux ans par celui-ci...

Il se tourna vers Pronis et cria inexorable :

— Nous avons six cents bœufs dans nos parcs et deux cents poinçons de riz dans les magasins... Et ceux-là dureront, car ils sont sagement ménagés et ne serviront plus à nourrir votre garce et les deux ou trois cents personnes de sa suite...

— Assez... — interrompit Foucquembourg.

Prostré et comme lointain, le chevalier n'avait fait aucun geste. Il semblait n'avoir rien entendu. Simplement, lorsque La Fontaine avait évoqué le souvenir de la jeune femme, il avait courbé la tête un peu plus bas. L'image qui hantait sa mémoire, et n'avait pas cessé de l'obséder, s'imposa plus nette, plus torturante encore. Il se mordit les lèvres pour ne pas crier à l'insulte qui lui était faite. L'espace d'une minute, il riva son regard sur les bracelets de fer encerclant ses chevilles. Lorsqu'il releva son masque, un peu de sang teintait ses dents. Il dévisagea Foucquembourg intensément.

— Elle... elle est toujours à Manhale? — demanda-t-il très bas.

— Toujours.

— Et... elle sait?

Avec douceur, Foucquembourg hocha la tête affirmativement.

— Que fait-elle? — questionna Pronis pour la troisième fois.

Ce fut encore La Fontaine qui répondit.

— Elle se console déjà auprès de notre ami Razau, — dit-il avec un rire épais, plein d'insultante ironie.

Le chevalier tressaillit, sa face s'empourpra; il eut un mouvement comme pour se dresser, mais se détournant soudain, il affecta de ne voir que son ami.

— Bonsoir, Foucquembourg, — dit-il.

Et s'allongeant sur sa litière, la face contre le mur, il ferma les yeux et demeura immobile jusqu'à ce que la porte se fût refermée sur les trois hommes.

La phrase du colon, néanmoins, était entrée en lui profondément. Elle restait accrochée aux replis de son cerveau, lui revenait sans cesse aux oreilles. A force de la répéter tout bas d'abord, puis tout haut, de scruter l'intonation avec laquelle La Fontaine l'avait dite; à force d'en peser chaque mot et les moindres accents, il en était arrivé à ne plus la comprendre, à la dépouiller de sens.

« Elle se console avec notre ami Razau... elle se console avec... Elle se console... »

C'était à travers la cellule noire, un bruissement de syllabes, un cliquettement de verbes qui s'ajoutait au rongement du rat, là-bas, dans son trou, un simple bruit de plus, — un simple bruit dépourvu de signification.

Tout d'un coup, sentant son esprit vaciller parmi l'hébétude de ses pensées, il connut la peur. Il lui sembla que la folie l'épiait, toute prête à fondre sur lui. Et cette crainte, détournant l'obsession, lui rendit un peu de calme; sa lucidité soudain retrouvée, il haussa les épaules et dit tout haut, pour entendre sa propre voix désormais ferme et paisible :

— La brute! Et dire que cette infamie me fut tourment!

Pendant les semaines qui suivirent, il y pensa encore; mais sa raison à présent dominait sa songerie et la conduisait, — sachant, au besoin, l'interrompre; il avait repris pied, mais, de cette crise qui l'avait secoué, il lui restait une angoisse confuse. Le tremblement de ses mains s'était accentué et sa tête, par instant, avait une sorte de tiraillement nerveux, un petit tressaillement bref qui la projetait de côté, subitement.

Il allait toujours vers le guichet contempler le mince espace en quoi se résumait, pour lui, tout le vaste monde lumineux et libre; des averses maintenant le rayaient fréquemment et il trouvait un nouvel intérêt à suivre, dans son morceau de ciel, l'apparition des nuages en dérive. La chute murmurante des ondées sur le toit de sa prison le berça aussi quelque temps de son bruit nouveau; il apprit à en distinguer les variations et les nuances diverses : clapotis des gouttes avant-

courrières sur les feuilles sèches de la toiture, tambourinage de l'eau contre les murs, chuchotement pareil au ressac de l'averse s'abattant avec une monotone régularité à travers la cour, glougloutement d'une gouttière se dégorgeant avec de sourds hoquets et chanson claire et fine d'un filet d'eau dans une flaque.

Il suivait, heure par heure, les transformations de l'habitation s'équipant pour la saison; il nota l'apparition des premiers manteaux; il vit les bottes remplacer les souliers pour mieux circuler dans la terre gluante et rouge du fort. Puis, il eut beau prolonger son séjour devant la meurtrière, il ne distingua plus rien. Il devina que les hommes avaient pris leurs quartiers et qu'ils vivaient cloîtrés.

La chaleur d'ailleurs, en augmentant, rendait plus pénible l'atmosphère de la cellule. Il y stagnait une lourdeur suffocante d'étuve qui annihilait Pronis, le plaquait sur son grabat. Haletant et moite, il vécut de la sorte plusieurs semaines, épiant le travail obstiné de l'araignée tissant sa toile. Se ramifiant chaque jour un peu plus, elle envahissait, à la fin du quatrième mois, l'angle de la cellule, enchevêtrant ses mailles argentées jusqu'aux poutres de la toiture et s'y perdant. Active et laborieuse, la bête brune, avec son corselet velu et lustré, grimpait, descendait le long du transparent réseau, puis, soudain, tapie dans un recoin plus obscur, elle se figeait, comme morte, guettant sa proie avec une patience dédaigneuse du temps.

Dans son trou ténébreux et chaud, le rat s'obstinait en son grignotement perpétuel. De temps à autre, il s'interrompait; son museau apparaissait, rentrait, sortait de nouveau.

L'immobilité de l'homme et son silence le rassuraient. Jailli hors de son nid, il gagnait les poutres; Pronis le voyait courir le long du bois, s'enfoncer dans la toiture où il suivait ses allées et venues au bruit léger de son trottinement parmi les feuilles.

Durant près de trois mois son existence ne connut point d'autres distractions. Il ne faisait même plus l'effort d'aller jusqu'au guichet de la fenêtre. A quoi bon? Il savait qu'il n'y verrait rien — rien, sinon la désespérante et nostalgique gri-

saille de la pluie, brouillant sans arrêt son étroit paysage et le voilant tout entier. Sa santé, pourtant, demeurait intacte ou presque. A peine éprouvait-il une faiblesse générale, une sorte de veulerie de ses muscles et de ses nerfs. Il ne se sentait atteint d'aucun mal, mais ses forces décroissantes lui rendaient les moindres gestes de jour en jour plus pénibles et plus pesants. Il ne souffrait point et il lui semblait, cependant, que sa vie l'abandonnait avec lenteur, se retirait, baissait en lui et se mourait doucement comme s'efface insensiblement la douceur du ciel nocturne assailli par la brutale clarté du jour.

Familier et plein d'audace, le rat errait maintenant à travers la pièce, dégringolait jusqu'au sol de terre battue, tournant autour du prisonnier, pour recueillir les miettes de ses repas.

Une après-midi, en s'éveillant de sa sieste, Pronis le trouva barbotant dans la jarre à demi pleine d'eau; transie, les pattes raidies de fatigue, presque noyée, la bête luttait éperdument pour sauver son humble vie. La saisissant, Pronis la sécha, la réchauffa entre ses paumes brûlantes. Contre sa peau il éprouvait les cognements saccadés du petit cœur et, lorsqu'il lui rendit sa liberté, il connut un bizarre sentiment d'allègement et de satisfaction. Parmi son désespoir et son abandon, il eut l'étrange impression d'être moins isolé. Il lui sembla, pour avoir senti battre entre ses mains cette petite vie animale et pour l'avoir sauvée, qu'il n'était plus seul désormais à porter le poids conjugué de l'ombre, du silence et de sa misère. Et pour la première fois depuis son emprisonnement, quand le rongeur, quelques jours plus tard, revint trotter près de lui, il sourit puérilement. Un rayon de soleil, cependant, proclama un matin l'agonie de la mauvaise saison.

Il se hissa péniblement vers la meurtrière, y appliqua son visage. Il avait plu au cours de la nuit, le sol rouge et boueux de l'habitation était émaillé de flaques miroitantes; des toits, l'eau s'égouttait, mais dans son lambeau de ciel délavé, Pronis vit une clarté nouvelle, une lueur vive, des rayures de pourpre et de safran. La bouche collée au guichet, il aspira longuement l'air frais et léger du précoce renouveau. Et il sut ainsi

que la belle saison était en marche et qu'elle annonçait déjà son approche.

Ses jours, dès lors, se partagèrent entre ces deux occupations : lorsque les derniers abats — prolongement tenace et attardé de la mauvaise saison — noyaient son paysage, il s'intéressait aux courses fureteuses de son compagnon de captivité à travers la cellule. Mais, sitôt que la pluie cessait, il se postait à la fenêtre.

Il assista ainsi au lent réveil du fort, après ses quatre mois de léthargie et de claustration; dans le champ étroit de sa meurtrière, il vit passer des silhouettes de colons et d'indigènes, la tête de ses gardiens. Dans son ciel minuscule, il distingua de nouveau, par instant, le glissement d'un nuage, la chute d'une feuille que le vent avait détachée d'une invisible branche, le vol des longs flamants roses se hâtant vers les grèves sonores; il devina sur la place d'armes les réunions, les réjouissances et, au soir du nouvel an de 1647, il fut le témoin torturé de l'allégresse des hommes. Le rayonnement des torches sur le rond-point central persista durant toute cette nuit, et jusqu'à l'aube l'écho des rires, des cris et des chansons vint battre les murs de la prison, souffletant sans répit de sa joie brutale le masque ravagé du captif accroché à son observatoire et engaîné de nuit et de silence.

Lorsqu'il s'écroula sur la litière, la dernière torche, là-bas, venait de s'éteindre et le crépuscule matinal commençait de teindre le ciel encastrant dans le guichet grillagé des améthystes translucides...

Combien de temps dura son sommeil, — ce sommeil sans rêve, et lourd comme la mort, qui l'avait fauché soudain, d'un seul coup? Il l'ignorait. Une détonation violente le ressuscita brusquement et, sans transition, il émergea du fond de son anéantissement.

Les yeux ouverts, il se retrouva dans la réalité. Un second éclatement le dressa, l'oreille tendue. Il songea tout de suite :

« Le fort est attaqué! on se bat... »

Mais d'autres détonations retentirent encore, lentes, régulières, également espacées et il comprit que ce n'était point là la canonnade d'une bataille. Subitement, une pensée lui

traversa le cerveau, le jeta vers la fenêtre. Les chaînes qui le rivaient à la muraille et auxquelles il ne songeait plus, l'arrêtèrent violemment.

Il culbuta, roula par terre; il était tombé la face en avant. Son front, écrasant la jarre pleine d'eau, l'avait fait éclater. Lorsqu'il parvint à se relever, son masque apparut barbouillé de rouge; de sa joue tailladée, de son front ouvert, le sang coulait lourdement, glissant jusqu'à sa barbe, s'y perdant et la souillant. Il ne paraissait point s'en soucier; à demi assommé, s'appuyant au mur, il concentrait et tendait toutes ses forces à se hausser jusqu'au guichet, à l'atteindre, à s'y maintenir. Et tout en se dressant, il balbutiait son espoir, monotonement.

— Un vaisseau... la délivrance... la liberté... un vaisseau de France... un vaisseau de là-bas.. de chez nous... de chez nous...

Enfin, ses yeux affleurèrent au guichet, il fit un dernier effort, se hissa d'un pouce et regarda. Une déception le secoua de ne rien découvrir de ce que souhaitait son espoir irraisonné. Le canon, cependant, jetait toujours de minute en minute son appel et il tenta de deviner l'emplacement de la pièce qui tirait ainsi. Il crut reconnaître la voix sourde de la plus grosse des huit caronades armant le fort et qu'il avait fait établir, lui-même, face à la baie.

L'espoir, de nouveau, s'engouffra en lui.

— C'est la *Galante*, — s'affirma-t-il tout haut. — La *Galante* qui tire vers le large... Un vaisseau en vue... un vaisseau...

Comme pour confirmer sa conjecture, entre deux crachements de la *Galante*, la réponse à peine perceptible d'une autre détonation lui parvint aux oreilles. Certain alors de ne s'être point trompé, il eut un grand rire nerveux, saccadé, — un rire impressionnant et comme bégayé au rythme du tremblement qui secouait sa carcasse tout entière.

Tout le reste de l'après-midi, il se tint à la même place, évoquant dans son imagination les manœuvres du navire. La voix de sa pièce se précisait de plus en plus. Ensuite, une longue heure durant, elle garda la même force.

— Il est devant la passe maintenant... — s'expliquait Pronis, — et il louvoie pour entrer...

A un éclatement soudain plus net, à un autre tout proche, amplifié, doublé par un écho, il murmura :

— Il est entré... il a jeté l'ancre devant la falaise... Il est arrivé... arrivé...

Et dans le silence, de nouveau étalé, son même rire inhumain monta pour la seconde fois...

Incapable de dormir, il avait passé une partie de la nuit, assis sur son grabat; toutes ces heures, il les avait occupées à revoir son passé, — ces cinq années qu'il avait vécues ballottées entre ses espoirs et ses déceptions. Il se remémorait son arrivée pleine d'orgueil et de foi, l'installation à *Saint-Pierre*, les premières luttes contre les habitants et le climat, la rencontre avec Andian-Ravel et leur mariage... A partir de ce moment, jusqu'à celui de son emprisonnement, tous ses souvenirs ne ressuscitèrent plus que l'image de la jeune femme. Son existence, en effet, n'avait plus été, durant toute cette période, qu'un miroir dans l'eau passive duquel s'étaient reflétés les pensées, les vouloirs, les caprices de sa compagne. Au rythme de sa vie à elle, s'était déroulée sa vie à lui. Lorsqu'il se rappelait un des événements, une des minutes de cette époque, c'était toujours un mot d'elle, un de ses gestes, une de ses attitudes qui lui revenait d'abord à la mémoire et qui lui servait de repère.

Il en fut tout-à-coup frappé. Loin d'elle, et libéré par six mois de séparation de son envoûtement passionné, il sentit, pour la première fois, naître en lui le trouble d'un sentiment qui n'était point encore du remords, mais une sorte de gêne confuse...

Ainsi donc, durant deux longues années, sa vie, son souci, son unique pensée, tout s'était résumé pour lui en cette femme?... Le germe d'une honte obscure pointa en lui... et il reconnut subitement qu'il n'avait point de haine contre tous ces hommes qui l'avaient emprisonné et si durement traité. Il avait beau y songer, ni rancune, ni colère, ni désir de vengeance ne s'éveillait en son âme... Ce qu'ils avaient fait, il l'aurait fait à leur place...

Il secoua doucement la tête et, se levant, il s'appuya contre la muraille. Pour échapper au trouble grandissant qu'il éprouvait, il essaya de penser à l'avenir. Mais ces lendemains qu'il tentait d'imaginer demeuraient impénétrables, pleins d'incer-

titude et d'inconnu. Que ferait-on de lui? Où irait-il? Il comprit qu'il ne pouvait même plus bâtir de projets, car son futur comme son présent lui échappait. Il n'en était plus le maître... Il n'était plus rien... rien... De tout ce qui crée l'être humain et le hausse au-dessus de l'animalité et de la matière, on lui avait enlevé l'essentiel : le droit de vouloir, le droit de rêver; il ne lui restait plus que des souvenirs, mais ceux qui lui revenaient sans cesse à l'esprit étaient les plus amers et ne servaient qu'à le torturer davantage, — et de toutes ses forces, il souhaita oublier... Oublier, ne plus penser... ne plus avoir dans la tête qu'un grand vide noir et sonore comme au moment de cette crise qui l'avait anéanti, quelques mois plus tôt.

Lorsque Foucquembourg entra dans sa cellule, vers la fin de la matinée, il le trouva debout, adossé au mur. Accompagné de trois colons et d'un étranger, le jeune homme marcha vivement sur son ami. Par la porte qu'il avait laissée grande ouverte, le soleil s'engouffrait dans la pièce, incendiait les murailles grises et accrochait des scintillements argentés aux fils de la toile que l'araignée avait abandonnée.

Foucquembourg considérait son ami et, devant son visage hagard, souillé de sang, envahi de barbe, il éprouva un instant de stupeur douloureuse. Très pâle, il détourna son regard.

— Un vaisseau vient d'arriver, — dit-il d'une voix incertaine, tremblante, — un vaisseau de France : le *Saint-Laurent*. Monsieur Angeleaume, que voici, — il désignait l'étranger debout à sa droite, — est le commis du capitaine Lebourg, commandant du navire. Au cours de l'entretien que nous avons eu ce matin avec lui, il a été décidé que tu serais remis entre ses mains ce jourd'hui même.

Il s'arrêta, guettant une réponse qui ne vint point. Collé contre le mur, les yeux clignant, Pronis demeurait insensible et muet; ses prunelles vagues fixées sur le flot éblouissant de clarté, étourdi par le tumulte qui régnait dehors et se répercutait à l'intérieur de sa cellule, il se sentait flotter dans une invincible hébétude... Après tant et tant d'heures et de jours et de mois vécus dans les ténèbres et le silence, toute cette lumière, toutes ces couleurs et tous ces bruits, qui l'assaillaient ainsi sans transition, tourbillonnaient autour de lui, peuplaient son cerveau d'un monde chaotique d'impressions et

de sensations trop brusquement ressuscitées pour qu'il pût les coordonner, les assimiler.

D'un geste de souffrance machinal, il porta la main à son front.

D'une voix douce, Angeleaume, à son tour, intervint.

— Voulez-vous me suivre, monsieur le chevalier? — demanda-t-il.

Sans parler, Pronis, lentement, timidement presque, remua la tête en marque d'acquiescement.

Foucquembourg fit signe aux colons debout derrière lui.

— Enlevez-lui ses fers, — ordonna-t-il avec rudesse.

Et, s'agenouillant, il les aida, décadenassant lui-même les bracelets, les rejetant violemment contre le mur.

Le cliquettement des chaînes arracha un sursaut à Pronis. Il s'adossa plus étroitement encore à la cloison et une expression de crainte crispa son visage; il présenta, l'espace d'une seconde, l'aspect lamentable d'un enfant bouleversé par la peur et prêt à sangloter. Plus que tout le reste, le spectacle de cette déchéance morale tortura Foucquembourg. Avec ces mouvements attentifs et précautionneux que l'on a pour les tout petits, il prit le bras de son ami, l'entraîna.

— Viens... — dit-il, — viens... tu es libre...

— Libre? — répéta Pronis. — Libre?...

Et il fit quelques pas en avant, très vite, — des pas lourds et mous de convalescent qui réapprend à marcher.

Foucquembourg et Angeleaume durent le soutenir.

Ainsi encadré, il franchit le seuil de cette prison où il était entré six mois plus tôt, ironique et orgueilleux. L'aveuglant et triomphal soleil qui éclaboussait le paysage le gifla de toute sa splendeur si longtemps oubliée. La tête tournoyante, les prunelles blessées, il trébucha. Les deux hommes sur lesquels il s'appuyait reserrèrent leur étreinte, le portèrent presque. Les colons massés devant la porte de la prison pour assister à sa sortie, et qui l'avaient accueilli d'une rumeur haineuse et dérisoire, se turent soudain. Au milieu de ce masque blafard, broussailleux, maculé de sang coagulé, les yeux seuls semblaient vivre encore, et quand leur étrange regard, décoloré, terni, effleurait l'un d'entre eux, celui-ci détournait la tête malgré soi; quelques-uns même reculèrent, s'éloignèrent.

Beaumont, pourtant, essaya de braver encore.

— Tu fais moins le fier, à cette heure, hein? — cria-t-il.

Mais sa voix resta sans écho et le silence retomba, lourd.

Jusqu'à la poterne du fort, rien ne le troubla. Mais là, en débouchant devant le large paysage borné d'un côté par les lointains massifs montagneux de l'intérieur, s'éployant librement de l'autre jusqu'au pâle horizon océanique, Pronis brusquement s'arrêta. Deux ou trois fois, très vite, il aspira de larges coups d'air. Un peu de rose lui teinta les pommettes, il dit :

— La vie... la vie revenue...

Et comme ses deux compagnons surpris le considéraient, ils virent sa bouche qui tremblait, sourire ineffablement aux senteurs, aux formes, aux bruits, à toute la douceur nombreuse de ce vaste monde enfin retrouvé.

VI

Il vécut durant deux semaines dans une sorte de songe hébété. Allongé sur sa couchette, il demeurait anéanti, incapable du moindre geste ou de la moindre pensée. Il somnolait pesamment, brûlé de fièvre, secoué de cauchemars. Des choses rôdaient autour de lui qu'il ne parvenait point à identifier avec des réalités, — des choses vagues, parfois sombres, parfois pâles, et qui étaient peut-être des humains. Ainsi que des ombres, elles se penchaient sur lui, sans contours et sans formes, pareilles à d'étranges petits nuages flous, qui seraient entrés dans sa cabine par le sabord ouvert sur la baie. Au-dessus de sa tête, des heurts sourds, tantôt réguliers et lents, tantôt précipités, martelaient le plafond, le traversaient, emplissaient la cabine tout entière et résonnaient de façon éclatante dans sa tête endolorie. Son cerveau irrité lui donnait par moment l'impression d'être à vif et il y portait sa main. Puis, le bruit, là-haut, cessait et il entendait alors l'autre bruit bienfaisant et doux — une sorte de monotone et triste complainte, toute pleine de fraîcheur et de limpidité, venue du lointain, du dehors.

Ce fut à l'aube du seizième jour, en s'éveillant d'un sommeil pour la première fois sans rêve, qu'il réussit à recon-

naître tous ces bruits. Il comprit que les battements au-dessus de lui venaient du pas de l'homme de quart, arpentant la passerelle et que la claire et douce chanson qui l'avait si souvent apaisé montait du clapotis des vagues contre le flanc du vaisseau. Il entrevit ainsi brusquement et du même coup qu'il avait été malade — et qu'il était guéri. Il regarda curieusement autour de lui. Il vit la cabine avec son cadre étroit sur lequel il était étendu, avec son sabord carré, ses deux escabeaux, sa table chargée de livres et de parchemins, sa porte aux cuivres luisants. Sur le mur, en face de sa couchette, une grande carte marine était épinglée à travers laquelle une raie rouge sinuait et zigzaguait, semblable à une mince et longue chenille; en-dessous, une boussole oscillait doucement et il remarqua seulement alors qu'un léger roulis le balançait dans sa couchette.

Avec une singulière précision, sa mémoire, aussitôt engrenée, le ramena en arrière. Il se rappela sa délivrance, son arrivée à bord du *Saint-Laurent*; il se remémora sa rencontre avec Lebourg, sur la passerelle, puis son entrée dans cette cabine. Un détail l'y avait frappé sans qu'il en sût la raison : c'était ce même balancement doux et rythmé de la boussole en-dessous de la grande carte marine... Il se souvint encore des derniers mots que lui avait jetés Lebourg tandis qu'il s'asseyait sur ce même cadre : « Reposez-vous... dormez... Ensuite, nous verrons ensemble de quelle façon je pourrai vous être utile ou agréable... » Oui, de cela, il se souvenait! Mais après... après?... Il chercha vainement. Après... il n'y avait plus rien... Un trou noir, une cassure interrompait en cet endroit, la trame de ses souvenirs. Lassé, il se remit à examiner sa chambre.

Un peu plus haut que ses pieds et sur la gauche, un rond de soleil montait et descendait contre le mur gris. Un grand silence régnait. Le petit lèchement répété des vagues contre la carène avait cessé son murmure. Il faisait tiède. Une âcre odeur de goudron et de peinture flottait dans la pièce. Soulevant son bras, Pronis l'examina machinalement, il y distingua les marques des saignées qu'on lui avait faites. Laissant retomber sa tête, il considéra un instant le plafond que trois blattes émaillaient de taches brunes. L'une d'elles

s'envola avec un crissement d'ailes; butant contre une des cloisons, elle tomba sur le plancher où il l'entendit battre des élytres, rageusement. Puis, ce cliquettement lui-même se tut, et le chevalier, subitement, retomba dans la nuit du sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla de nouveau, au bruit de sa porte qu'on ouvrait, il fut ébloui par la clarté qui gonflait la cabine. Autour de lui, le soleil s'engouffrant par le sabord, barbouillait d'or les murs, vernissait les boiseries, s'accrochait aux cuivres, s'y reflétait, rebondissait et s'éparpillait en gerbes enchevêtrées.

Et, parmi ce tourbillonnement lumineux, Andian-Ravel venait vers lui. Il se dressa brusquement et d'un geste suppliant et emporté, il tendit les bras.

— Andian... Andian... — appela-t-il.

Elle eut un instant de surprise qui l'immobilisa près de la grande table, puis elle courut à lui.

— O ami... ô doux ami... — dit-elle. — Te voici... te voici...

Il l'avait agrippée par les épaules et l'attirait contre lui. Elle bascula, perdit l'équilibre, tomba sur la couchette, et son front heurta la cloison; elle se plaignit doucement, ne chercha point à se relever. Ses cuisses, sa taille et son buste reposaient en travers du lit, pesant sur les jambes de l'homme. Son visage était près des oreillers et Pronis, la soulevant un peu et se courbant lui-même, atteignit les lèvres gémissantes qu'il baisa. Un long instant, ils gardèrent leurs bouches emmêlées. La femme, maintenant, ne geignait plus, elle avait baissé les yeux; de sa gorge, un lent râle de joie montait. Insensiblement elle se glissait plus près de lui. A travers l'étoffe légère du lamba, Pronis sentait peu à peu se tendre, s'énerver, s'exaspérer le désir de la jeune femme. Elle était tout contre lui; elle avait reculé son visage, relevé ses paupières et posé ses mains contre les épaules de l'homme.

Il sentit soudain qu'elle y enfonçait ses ongles, sauvagement. Il resserra encore son étreinte; collée contre lui, elle frissonna dans toute sa chair et l'âme de la luxure flotta au fond de ses prunelles, les voila, leur donna tout à coup quelque chose de fluide et d'aveugle. La volupté déchaînée

en elle, la jeta cette fois sur lui, et, comme là-bas, dans la hutte obscure de Fanjaire, elle écrasa son corps contre celui de Pronis, lui violenta les lèvres d'un baiser brutal semblable à une morsure. Mais, brusquement, comme il fermait à son tour les yeux, elle se dégagea et sauta sur le plancher.

Il la considéra, étonné, ne comprenant point.

— Andian... Andian... — supplia-t-il.

Elle secoua sa chevelure flottante, et caressant les plis de son lamba, elle dit d'une voix qui tremblait de volupté :

— Non... non... Il faut que tu guérisses d'abord...

Il tendit encore ses bras amaigris sur lesquels les veines gonflées inscrivaient nettement leur ligne bleuâtre.

— Je suis rétabli, — dit-il; — tout à fait...

Elle eut le même hochement de tête.

— Peut-être... mais tu es faible comme un enfant! Vois! tu n'as pas su me retenir...

Elle s'approcha de lui et comme il se redressait, elle l'obligea à s'étendre, arrangeant les oreillers sous sa nuque, ramenant les draps sur son buste, le bordant...

— Ne t'agite point ainsi, — dit-elle, — repose-toi...

Il sourit légèrement et retrouvant soudain toute sa faiblesse, il demeura immobile, savourant l'immense bien-être que lui dispensait sa couche tiède et molle. Les membres détendus, il ferma les yeux, s'abandonna.

— Il y a si longtemps... tant d'heures et tant de mois que je ne t'ai vue... Qu'es-tu devenue? Raconte...

Il l'entendit marcher à travers la cabine, traîner un escabeau. Il voulut soulever ses paupières, mais n'en trouva point la force. Comme il allait renouveler sa question, inquiet de son silence, il sentit la main fraîche de la jeune femme contre sa joue et il devina qu'elle s'était assise tout près de lui, à son chevet.

Un soupir heureux souleva sa poitrine, il répéta tout bas :

— Raconte...

Il perçut qu'elle soupirait à son tour. Un court silence s'étala entre eux, durant lequel le pas de l'homme de quart, sur le pont, retentit sourdement.

— Oui, — dit-elle à la fin, — tant de mois et de mois!... J'ai cru que tout était fini... que je ne te retrouverais jamais...

Après ton départ de Manhale, je suis restée huit jours sans nouvelles... Ensuite des esclaves sont accourus au village et ils m'ont fait toutes sortes de récits contradictoires; les uns disaient qu'il y avait eu la guerre dans votre habitation et que tu avais été tué... d'autres, qu'on t'avait pris et envoyé au nord, du côté de Ghalemboule, d'autres encore, que tu t'étais enfui et que tu te cachais dans les forêts près des Matatanes. Je ne savais lequel croire... Une seule chose restait certaine pour moi, c'est qu'un malheur était survenu... et mon cœur était triste et lourd. Encore une semaine passa, puis, un soir, je vis entrer dans ma case le seigneur Cauche qui m'apprit la vérité...

Elle se tut, fouillant parmi ses souvenirs. Elle avait parlé d'une voix trouble, chargée d'émotion toute nouvelle pour lui.

— Alors? — demanda-t-il.

— J'offris à ton ami d'aller à Fanjaire demander à mon père des guerriers pour te délivrer, mais le Seigneur Cauche me répondit que cela serait le pire et que tes hommes te massacreraient plutôt que de te laisser échapper. « Le mieux, dit-il, est de rejoindre Andian-Ramak, et d'attendre là-bas, auprès de lui. » Il me promit de m'avertir et de me tenir au courant des événements. Ainsi ai-je fait. Je suis retournée à Fanjaire et j'y ai vécu jusqu'à la semaine dernière comme vivent les veuves de chez nous.

Pronis remua sur son lit. Une question le hantait qu'il hésitait à poser. A la fin pourtant, il souleva ses paupières et demanda :

— Et personne ne t'a... tourmentée durant ce temps que tu étais seule?...

Il la vit détourner soudain son visage et considérer fixement la boussole suspendue au mur... Elle ne répondit point. D'une voix plus forte et déjà dure, il insista :

— Aucun homme ne t'a poursuivie... recherchée?...

Elle ramena son regard sur lui, mais évita de rencontrer ses prunelles.

— Mais non... — dit-elle mollement, — je ne vois pas...

Il l'interrompit.

— Pourquoi mens-tu? — interrogea-t-il rudement.

A ses oreilles tintait la phrase qu'un de ses gardiens lui

avait jetée dans sa prison : « Elle se console déjà auprès de notre ami Razau. » Et de nouveau, il sentait monter en lui et l'envahir tout entier, aussi exclusif et aussi violent qu'aux premiers jours, cet amour dont il avait sondé la malfaisante et dangereuse puissance et dont il s'était cru délivré par six mois de souffrance et de séparation.

— Mentir? — dit-elle de son même ton plein d'incertitude, — je ne saisis pas...

Il ne vit point le coup d'œil oblique dont elle le scrutait et ne comprit pas qu'elle devinait sa jalousie, ni qu'elle s'en réjouissait, heureuse de retrouver intacts, et neufs tout autant, les sentiments de l'homme dont elle avait été si longtemps séparée!... Il jugea qu'elle rusait pour éviter un aveu et se l'imagina coupable. Toute autre pensée s'abolit en lui; il redevint la proie inerte et disloquée de sa passion... Le nom de son rival lui monta aux lèvres, malgré lui.

— Et Razau?... — cria-t-il avec emportement.

Une flamme brève traversa les prunelles de la jeune femme; le front soudain baissé, elle garda une seconde un silence gêné.

— Razau? — dit-elle ensuite, — oui... je l'ai vu, là-bas, à Fanjaire... Il... il est venu au village... plusieurs fois... au village...

Elle s'exprimait lentement avec de courts arrêts, des reprises, traînant ses mots, se reprenant. Puis, subitement, elle changea d'accent. Relevant son visage, elle dévisagea Pronis et, très vite, comme si elle se décidait, elle dit :

— Oui, c'est vrai... mieux vaut que je te le raconte moi-même... Il est venu me voir, à plusieurs reprises et m'a demandé de devenir sa femme... Il prétendait que jamais plus je ne te reverrais... Un soir, même...

Elle suspendit sa phrase, épia le masque de Pronis qu'une brusque contraction venait de crisper. Une lueur dansa fugitivement au fond de ses yeux.

— Un soir? — dit-il d'un ton rauque.

— Un soir, il a tenté de me violenter, de me baiser la bouche...

Dressé sur sa couchette, une rougeur aux pommettes, il serra les poings avec fureur. Elle étendit le bras, posa la main sur sa poitrine.

— Mais j'ai crié, appelé... Mes gens sont accourus et il s'est enfui... Depuis, il n'est plus revenu...

Il se laissa retomber sur son oreiller, lourdement. Penchée sur lui, elle lui sourit.

— Et cela, rien que cela, est vrai, ô ami... je le jure...

Il souleva sa main et caressa la chevelure noire dont les mèches frôlaient son front. Encore une fois, il l'attira et baisa ses lèvres humides et tièdes.

— Je te crois, — dit-il.

Cependant il pensait : « Elle ne m'a dit qu'une partie de la vérité... il y a eu plus... beaucoup plus que cela entre eux. Mais je le saurai... je le saurai... »

Elle fit doucement glisser sa tête; contre sa joue, il éprouva le contact frais et comme vernissé d'une autre joue et de nouveau, il se sentit apaisé, envahi de faiblesse, de bien-être et de béatitude.

Il resta ainsi longuement, sans force et sans pensées, puis il distingua la voix d'Andian.

— Il faut que j'aille prévenir tes amis, — disait-elle.

Elle se dégagea, marcha vers la porte; sur le seuil, elle s'arrêta pour lui sourire.

— Et rien n'est changé, — dit-elle avec une intonation dont il ne saisit point le sens.

— Rien, — répondit-il presque gaiement... — Envoie-moi Foucquembourg et Cauche; pendant ce temps je vais faire un peu de toilette...

Elle s'esquiva, laissant la porte ouverte. Un instant encore, il demeura immobile regardant vibrer sur le mur, devant lui, les ronds d'or que le miroitement des vagues, sous le grand ciel embrasé réverbérait à travers le sabord; puis, il se leva.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la cabine une heure plus tard, ils le trouvèrent assis sur un escabeau, devant la table, et considérant la carte fixée au mur. Au bruit de leurs pas, il se retourna. La fanfare de chasse qu'il sifflait cessa subitement. Une seconde, l'émotion les immobilisa tous trois, puis Foucquembourg murmura très bas et d'une voix un peu rauque :

— Jacques!

Son mot tomba ainsi qu'une incantation. L'émoi qui les

paralysait en fut brusquement rompu. Pronis se levant, fit un pas, les bras ouverts; Foucquembourg courut à lui et, durant quelques secondes, les deux amis s'étreignirent d'une rude et silencieuse accolade. Dégagé, Pronis appela Cauche d'un signe.

— Vous aussi, Cauche, — dit-il avec douceur, — embrassez-moi... Je sais ce que vous avez fait pour moi pendant... ma captivité...

Le Rouennais masqua son émoi sous un grand rire sonore.

— Bah! — interrompit-il d'un ton qu'il contraignait à la légèreté, — vous ne me devez aucune reconnaissance, c'est mon destin d'être en même temps dur et fidèle à ceux quej'aime...

Pronis hocha la tête.

— Oui, — dit-il, — et c'est pour cela que je vous aime...

— Et tu as raison, — approuva Foucquembourg, — ce qu'il va te dire te le prouvera mieux encore. Comment te sens-tu?

— Très bien! Ai-je donc été si malade?

Les deux hommes détournèrent leur regard et ce fut Cauche qui répondit :

— Mais non... une simple détente nerveuse, un peu de prostration. Nous n'avons jamais été inquiets...

Le chevalier avait repris sa place devant sa table; il nota l'accent trouble du Rouennais et il devina qu'il avait dû, au contraire, être gravement souffrant. Il leva sa main en un geste qui balayait le passé.

— Qu'importe? — songea-t-il tout haut, — me voici guéri... complètement guéri...

Foucquembourg et Cauche échangèrent un regard oblique.

— Ainsi, — dit le Rouennais, — cela ne vous fatiguera pas trop que nous vous apprenions toutes choses bonnes à connaître pour vous...

L'air de mollesse et d'indifférence qui flottait sur le visage de Pronis tomba soudain ainsi qu'un masque; attentif et tendu, il considéra les deux hommes debout devant lui.

— Non... — dit-il fortement, — non... allez, Cauche, je dois savoir... et le plus tôt sera le mieux...

Le Rouennais eut un geste de satisfaction.

— Bien, — dit-il, — parlons-en donc tout de suite.

Repoussant quelques livres, il s'assit sur le coin de la table, les jambes ballantes. Il dévisagea le chevalier durant un long moment, puis, avec brusquerie, il demanda :

— Que comptez-vous faire?

Pronis le considéra étonné.

— Sais-je... — dit-il. — Suis-je pas le prisonnier du capitaine Le Bourg et ne s'est-il pas engagé à me ramener en France, avec lui?

Foucquembourg eut un mince sourire, il s'apprêtait à parler, mais Cauche ne lui en laissa point le temps.

— Le désirez-vous? — interrogea-t-il.

Le corps penché en avant, ses deux mains à plat sur le rebord de la table, il scrutait la face du chevalier. L'autre demeura muet. Une minute s'étira.

— Écoutez, — dit-il enfin, — j'ai beaucoup réfléchi, durant mon emprisonnement... et l'aveu que je vais vous faire, nul autre que vous ne l'entendra. A vous, à vous seuls qui ne m'avez jamais abandonné, qui n'avez jamais cessé d'être mes amis en dépit de nos désaccords passagers, je confesserai toutes mes pensées, jusqu'aux plus secrètes.

Il fit une pause, sa voix lente et basse s'affermit, se haussa.

— Tout ce qui est survenu est bien, — dit-il. — La rébellion des hommes, mon arrestation, ces six mois de geôle et toutes les duretés que j'ai subies, tout cela, je le méritais...

Il lut sur le visage de ses compagnons la surprise que provoquait en eux cette confession imprévue.

— Oui, — reprit-il. — Un soir, là-bas, dans la nuit et dans le silence, cette vérité m'est apparue : j'ai su que, pour une femme, j'avais abdiqué mon âme de chef, mon cœur d'ami; j'ai su que j'avais sacrifié à ma passion tous ceux qui avaient eu foi en moi, qui m'avaient suivi et que je devais guider, diriger, défendre, — tous les compagnons qui avaient lutté, souffert, peiné avec moi!... J'ai su que, pendant deux tristes années, j'avais été une pauvre chose et j'ai compris qu'ils avaient eu raison de me renier comme je les avais reniés et je me suis dit ce soir-là : « En vérité, à leur place j'aurais agi comme eux... »

Il releva brusquement son front; un étrange orgueil éclaira sa face.

— Aux Gentilshommes d'Aventure, — dit-il, — la vérité, non plus que la mort et le danger, ne doit faire peur. J'ai été coupable et je le confesse! Il en est un autre à qui j'avouerai ces choses, lorsque l'occasion s'en offrira : c'est le père de Bellebarbe. Celui-là m'a dit de rudes paroles, un jour. Il en avait le droit et si je ne les ai point entendues, la faute en est à moi seul...

Il s'interrompit, essuyant sa figure où la sueur perlait.

— Voilà! — fit-il. — Maintenant, Cauche, qu'avez-vous à me dire?...

Le Rouennais, se courbant, posa sa main sur l'épaule du chevalier...

— Ceci, monsieur, — répondit-il nettement, — il ne faut pas vous en aller; il faut reprendre votre commandement.

Pronis tressaillit durement, un peu de sang lui rosit la face. Il resta l'espace d'une seconde avant de parler, puis, lentement, secouant sa chevelure, il dit :

— Non, Cauche, ce n'est plus possible...

— Pourquoi? — demanda doucement l'autre.

— Parce que tous ces hommes doivent me haïr maintenant et qu'il me faudrait sans doute entrer en lutte contre eux pour qu'ils m'acceptent de nouveau.

— Tu te trompes, — dit Foucquembourg. — Quelques-uns d'entre eux, peut-être... oui... mais pas tous... pas tous... Ceux qu'il te faudrait combattre et briser sont les pires : Beaumont, La Fontaine, des Roquettes, La Forge, quatre ou cinq autres encore... Une dizaine au total... Derrière eux, il y a les autres, tous les autres... qui ont déjà... oublié... mais qui suivent cette poignée de mauvais gars parce qu'ils en ont peur...

— Oui, — dit à son tour Cauche, — vous aurez à dompter, à punir ceux-là... Mais, en ma loyauté, je vous l'affirme, ce sera un bienfait pour tous. Songez à ceci : vous parti, vous vaincu, chassé, qui donc pourra prétendre à contenir ce groupe dont une telle victoire affermira, proclamera la toute puissance. Désormais, quel que soit celui qui aura le titre de commandant, ce sera Beaumont, ce sera des Roquettes ou La Forge qui demeureront les maîtres; c'est eux — et eux seuls — qui mèneront tout... Et Dieu sait, monsieur, à quoi

ils aboutiront! Car je vous le répète, moi aussi, ces quelques hommes se soucient fort peu de l'entreprise; ce qu'ils recherchent c'est, sitôt reparti ce vaisseau qui les gêne, de pouvoir assouvir librement tous leurs instincts et toutes leurs convoitises...

Le chevalier s'était tu, les reins appuyés au rebord de la table, il écoutait les voix alternées de ses deux amis.

Le Rouennais s'approcha de lui.

— Lorsque vous m'avez mandé à Manhale, voici près de cinq ans, vous m'avez sommé d'abandonner entre vos mains tout le profit de quatre années de misère, de labeur, de souffrance; et comme je me révoltais, vous avez déclaré : « Vous accepterez, compagnon, parce que cette terre, j'ai ordre de la conquérir, d'y établir colonie pour le roi... » Et j'ai accepté. Mais à présent, je vous le demande : était-ce donc pour cela que vous nous avez tout arraché, tout enlevé, à moi et à mes compagnons? Était-ce donc pour qu'une dizaine de mauvais bougres gâchent notre œuvre, que vous avez exigé de nous ce sacrifice? Vous m'avez parlé d'une grande tâche à remplir. J'y ai cru, parce que vous y croyiez vous-même. Je continue encore à y croire, malgré tout... Et vous, monsieur, n'y croyez-vous donc plus? ou bien, jugez-vous, par hasard, que vous l'avez accomplie?

Sa voix sonore et âpre ricochait aux murs de la cabine, l'emplissait tout entière. Lorsqu'elle se tut, Pronis releva son visage qu'il tenait baissé.

— Si, — dit-il presque violemment, — j'ai toujours la même foi; ce pays sera français! Tous ceux qui ont succombé, tous ceux dont la chair, le sang et les os déjà se mêlent à cette terre, ne seront pas morts inutilement...

Il laissa retomber son menton, son visage se crispa.

— Mais je ne peux pas... — dit-il plus bas — non... pas moi...

— Pourquoi? — questionna Cauche pour la seconde fois avec douceur.

La réponse de Pronis tarda un peu, puis brusquement, très pâle, il avoua :

Parce que je l'aime encore.

En même temps, son regard à la fois honteux et plein d'orgueil cherchait celui des deux hommes.

Foucquembourg fit glisser le sien de côté avec gêne; mais Cauche ne détourna point les yeux.

— Je le savais, — dit-il simplement.

Il fit quelques pas à travers la cabine, revint vers la boussole suspendue au-dessus de la table; ses doigts machinalement jouèrent avec l'instrument, le firent osciller le long de la cloison. Un silence se prolongea. Par le sabord ouvert, le bruit cadencé de rames battant l'eau pénétra dans la pièce.

— C'est Le Bourg qui rentre, — murmura Cauche.

Et voltant soudain vers le chevalier, il interrogea d'une voix appuyée :

— Pour lors, rien ne saurait vous y faire renoncer?

Pronis désespérément secoua la tête.

— Soit, — dit Cauche, — après tout vous n'êtes comptable de votre cœur envers personne... et les hommes ne vous ont jamais reproché de l'aimer. Après ce que vous nous avez confié, Monsieur, je suis certain, toutefois, que cet amour n'est plus tout à fait le même; vous n'en serez plus l'esclave, — et cela seul importe.

Pronis, une flamme dans les prunelles, demanda très vite :

— Que voulez-vous dire, Cauche?

— Simplement, monsieur, que vous avez le droit d'aimer, que nul ne trouvera à y reprendre, à condition de ne sacrifier rien et personne à cette passion... Je suppose que vous me comprenez...

— Oui, — dit Pronis brusquement redressé, — je vous comprends...

Il réfléchit quelques instants, la figure serrée.

— Or donc, — dit-il ensuite, — je pourrais reprendre mon commandement?

Sa voix trembla imperceptiblement.

— De cela, êtes-vous certain? Le capitaine Le Bourg?...

Cauche l'interrompit :

— Venez, — dit-il.

Il marcha vers la porte, l'ouvrit et comme le chevalier ne semblait point l'entendre, gardant son attitude pensive, Foucquembourg le poussa doucement vers le seuil. Tout en l'aidant à gravir les barreaux de la roide échelle conduisant sur le pont, le jeune homme expliquait rapidement :

— Depuis notre arrivée à bord du *Saint-Laurent*, nous avons eu plusieurs conférences avec Le Bourg. Les raisons que Cauche t'a développées, il les a fait valoir auprès du capitaine... Nous sommes d'accord : comme nous, il pense que ton départ pour la France serait la consécration, la reconnaissance accordée à Beaumont et à ses complices; comme nous encore, il juge que ce serait la perte de l'entreprise...

Ils prenaient pied sur le pont. Un élan irraisonné jeta Pronis vers le bastingage. Appuyé à la lisse, le corps penché, il parcourut d'un regard avide le paysage qui s'éployait autour du vaisseau. La baie ondulait à peine, couleur de saphir velouté; çà et là, des plaques verdâtres la lépraient, tandis que, depuis l'entrée de la passe jusqu'à la plage blonde, un invisible courant la traversait d'une écharpe moirée; au pied des falaises des trous profonds assombrissaient par place l'eau dormante. Sous le ciel lumineux et vaste, où un nuage cotonneux dérivait avec lenteur, le décor surgissait, multicolore, bariolé d'ombre et de flaques ensoleillées. Les falaises pourpres reflétaient dans l'eau leur image renversée; à leur sommet on distinguait, les couronnant, quelques toits de l'habitation et un morceau de sa muraille grise; tout au fond, vers l'ouest, par delà le sable ambré de la plage, la monotonie verdâtre des champs se déroulait; à leur droite, lointaines et d'un bleu presque noir, des montagnes haussaient sur l'horizon d'argent vif leur écran aux lignes arrondies. Le soleil déversait sur la terre son immense et magique embrasement que l'océan réverbérait et l'étincellement de ce double brasier peuplait l'espace de vibrations innombrables.

Autour du vaisseau, se balançant sur son ancre, le parfum de la terre flottait. Pronis le respirait goulûment et une griserie inconnue pénétrait son âme. La tête tournoyante, il demeurait là, les doigts crispés sur le bois brûlant de la lisse, ne songeant à rien, savourant intensément l'allégresse qui lui gonflait le cœur et lui mettait des battements dans la gorge.

Le contact d'une main sur son épaule le fit tressauter. Il sortit de sa contemplation comme on s'arrache à un envoûtement. Quelques secondes encore, il garda dans les yeux ce regard terne et flottant de ceux qui viennent de rêver. La voix de Foucquembourg acheva de l'éveiller.

— Le Bourg t'attend...

Il répéta vaguement :

— Le Bourg... Le Bourg...

Puis, comprenant enfin, il acquiesça.

— Ah oui... Allons...

Ils se mirent en marche vers le château arrière. Sur leur passage, des matelots, interrompant leur besogne, levaient la tête pour examiner le chevalier. Contournant des paquets de cordages lovés et une cage de bois dans laquelle trois biches et un cerf tournaient en rond, enjambant des chaînes et des câbles, ils atteignirent la cabine de Le Bourg. La porte en était grande ouverte et Pronis, sans hésitation, la franchit le premier. Derrière lui, Foucquembourg tira le battant. Une pénombre rougeâtre, se glissant par les trois sabords voilés d'andrinople pourpre, emplissait la pièce, en adoucissait la barbare et frustre décoration : des pistolets, des sabres d'abordage, des grapins, deux hures de sangliers, des massacres de cerfs accrochés aux cloisons. Cette chambre, meublée de quelques escabeaux, d'un bahut et d'une table grossière aux planches maculées et poisseuses, sentait la mangeaille, le goudron, le tabac refroidi, le mauvais alcool et la crasse.

Un salut rauque et familier accueillit Pronis :

— Ah! Ah! Vous voilà!

Le chevalier tourna la tête dans la direction de la voix; allongé sur une couchette, dans un recoin de la cabine, un étrange personnage lui apparut. Au-dessus d'un poitrail bombé, dont la chemise sale et déboutonnée laissait à découvert un triangle de peau velue, une tête énorme s'emmanchait à un cou tant épais, et si bref qu'elle paraissait collée à même les épaules carrées, larges et formidables. Embroussaillée de barbe rougeâtre, balafrée de la bouche au front par une cicatrice blême, éclairée de prunelles grises, la figure, avec son menton proéminent, ses pommettes saillantes, ses lèvres épaisses et perpétuellement retroussées d'un rictus, ressemblait singulièrement à un mufle de bête.

L'homme se leva et Pronis vit qu'il était de petite taille : et pourtant, de cette silhouette ramassée, se dégageait une impression de violence et de brutalité monstrueuse. Il fit quelques pas vers le chevalier; soutenant d'une main ses

chausses qui tombaient, il tendit à Pronis une dextre rugueuse et massive, pareille à une patte.

— Soyez le bienvenu chez moi, monsieur, — grogna-t-il lourdement.

Il conserva entre les siens les doigts de Pronis et l'attira devant la table, faisant signe à Foucquembourg et à Cauche de les rejoindre; puis, tandis que les trois hommes s'asseyaient, il balaya d'un bras les livres et les registres qui encombraient les planches. Allant au bahut, il y puisa quatre gobelets et une bouteille qu'il posa devant ses hôtes, après quoi, avec un rire rocailleux, il prit place entre Pronis et Cauche.

Son regard caressa le flacon, puis revint sur le chevalier.

— Alors? — dit-il. — Guéri?... Hum! vous n'avez pas l'air très solide?...

Pronis s'efforça de sourire courtoisement.

— Les forces me reviendront promptement, — dit-il. — Ces messieurs m'ont dit que vous souhaitiez me voir?...

— Oui-da. C'est-à-dire que nous avons arrangé un petit plan ensemble. Attendez...

Il agrippa la bouteille, la déboucha, emplit les quatre verres. Une odeur douce et forte de rack domina un instant la puanteur de la pièce. Levant son gobelet, il cria :

— Dieu garde, chevalier!

Après quoi, la tête renversée, d'une haleine, il but et fit rubis sur l'ongle! S'essuyant la bouche d'un revers de main, il clapa de la langue et déclara :

— Voilà. Ces mauvais garçons qui vous ont traité comme rat en paille, voudraient garder mon commis Angeleaume pour les commander, mais ils ne l'auront pas...

Son poing s'abattit sur la table où les gobelets dansèrent. Il jura :

— Par la mort diable, non! j'ai besoin de lui à bord... D'autre part, le nommé Beaumont mérite... Quand je pense que le coquin a eu l'audace de me venir menacer, ici, à mon bord, pour que je vous ramène en France...

Il se versa une seconde rasade qu'il lampa d'une traite.

— Des menaces, à moi, Le Bourg! Corbleu, monsieur, quand vous le brancherez, c'est moi qui halerai sur la corde!

Pronis l'écoutait et une invincible répugnance lui venait

à s'entendre avec cette brute dont tous les gestes et tous les mots soulevaient en lui un dégoût.

— Mais chaque chose à son heure! Pour l'instant, j'ai ceci à vous proposer : voulez-vous reconquérir votre commandement? Je suis prêt à vous aider... La chose, d'ailleurs, ne sera point trop difficile... Nous en avons discuté avec Foucquembourg et Cauche et savons les moyens à employer. Acceptez-vous?

De sa main large ouverte, il claqua la cuisse de Pronis, familièrement.

Le chevalier ne répondit point aussitôt. Des pensées contradictoires se heurtaient en lui. Il sentait grandir en son cœur sa répulsion pour cet homme et l'idée de lui redevoir, même en partie, son commandement, lui était étrangement pénible. Mais, en même temps, à ses oreilles bruissaient encore les paroles de ses deux amis, les rudes mots de Cauche lui rappelant l'œuvre qu'il n'avait point accomplie, l'œuvre à laquelle il n'avait pas le droit de renoncer; par-dessus tout cela et sans qu'il voulut se l'avouer, l'image tentatrice d'Andian s'imposait. Rester, c'était la garder, la conserver, c'était retrouver et poursuivre les joies d'amour et de volupté.

— Pour lors? — demanda la voix rugueuse de Le Bourg, — c'est oui ou non? Décidez-vous, cornes du diable!

Machinalement, poursuivant de ces yeux hallucinés la vision du beau corps nu et abandonné, Pronis répondit :

— J'accepte!

Mais il lui parut qu'un autre que lui avait prononcé ce mot et il ne reconnut pas sa propre voix.

— Tope donc! — cria Le Bourg en offrant ses doigts épais.

Et Pronis, en les serrant, sentit son âme se gonfler tout ensemble de honte et de joie.

JEAN D'ESME

(*A suivre.*)

LA JOIE ET LES PLAISIRS AUX ÉTATS-UNIS

Je voudrais dire ici le bien que je pense des États-Unis. C'est une tâche agréable et malaisée. Il est impossible de louer un peuple que l'on aime beaucoup sans paraître flatteur, et l'on ne peut guère parler de gens pour qui l'on a de très hautes ambitions sans leur sembler un censeur exigeant. De toutes les nations, les États-Unis sont au demeurant la plus difficile à connaître et à définir, à cause de leur complexité, de leur plasticité, et de cette disposition qu'ils ont de ne se point connaître eux-mêmes. L'unité nationale ne repose pas, comme chez nous, sur un certain nombre de formules élaborées par les siècles, acceptées par tous les citoyens et bien analysées par l'élite; c'est plutôt outre-mer un phénomène naturel et spontané. Les États-Unis, c'est tout ce que l'on trouve entre l'Atlantique et le Pacifique, pourrait-on dire. C'est un monde, plutôt qu'une nation; et c'est un monde récemment peuplé, adapté à l'homme depuis peu, où l'homme très pris par l'action n'a pas encore eu le temps de beaucoup réfléchir sur lui-même. Son énergie tendue vers des buts pratiques tolère mal des critiques même modérées. Bien plus, peu habitué à se considérer en un miroir, il s'étonne des compliments insolites; intimidé, il a recours à l'ironie ou au burlesque, car notre façon appuyée, soigneuse, scrupuleuse de caractériser objets et hommes lui semble aisément ridicule et parfois indécente. Quand on parle des États-Unis, il est donc prudent de

suivre la voie tracée par Tocqueville et Lord Bryce; à force de s'entendre dire depuis cent cinquante ans qu'il a le génie de la vie politique et sociale, l'Américain s'est habitué à le croire et accepte de bonne grâce ces éloges connus. Par contre toutes les autres définitions que l'on donne de lui, et surtout celles qui ont trait à la vie intellectuelle, sentimentale et morale, sont sujettes à le troubler; dans ces domaines, en effet, il n'est point sûr de lui. Voulant éviter qu'on se joue de lui, il préfère que l'on ne dise rien. Je vais pourtant risquer une excursion dans ces régions, à mon avis les plus intéressantes pour l'étude du Nouveau-Monde.

De nos jours l'Amérique jouit en Europe d'un prestige bizarre. Sa masse étonne, sa richesse fascine, sa jeunesse (ou ce que nous appelons ainsi) attire tous ceux qui ont de l'ambition et de l'ardeur. Depuis la guerre elle est un des grands mirages qui ont exalté l'imagination des peuples européens. En même temps, il faut l'avouer, une tradition venue de loin continue à représenter les États-Unis comme une nation absorbée par les soucis matériels, incapable de jouir de la vie et de connaître les plaisirs raffinés qui seuls donnent à l'homme toute sa dignité et tout son épanouissement. Cette opinion contradictoire sur les États-Unis n'est pas propre à la France, elle règne dans l'Europe continentale presque entière, et surtout dans les hautes classes. Elle me semble particulièrement erronée et c'est à elle que je veux m'en prendre.

Je n'ignore pas que son antiquité la rend presque vénérable. On la trouve déjà au XVIIIe siècle. Alors que toutes les classes de notre société bouillonnaient d'enthousiasme pour les États-Unis naissants, quelques observateurs plus sévères parlaient déjà de leur esprit mercantile. Fersen fut le plus en vue de ces critiques, mais d'illustres philosophes comme l'abbé Bonnot de Mably l'imitèrent et prononcèrent de terribles dénonciations. Le bon abbé de Mably avait tant de zèle et voulait un si grand bien aux États-Unis, qu'il leur conseillait de combler sans tarder tous leurs ports, de renoncer à tout commerce et de ne plus pratiquer que l'agriculture, le patriotisme et la vertu lacédémonienne[1]. Il est curieux de noter que ces griefs furent

1. Mably, *Observations sur le Gouvernement des États-Unis*, p. 135 à 148.

repris et enrichis par les révolutionnaires français, surpris, désolés et indignés de ne point voir les États-Unis accourir se joindre à eux pour la lutte de la liberté [1]. Au début du XIXe siècle, il ne restait plus guère pour prôner les États-Unis et leur rendre justice que ce groupe des libéraux doctrinaires et républicains, tels que La Fayette et Destutt de Tracy, qui voyaient toujours dans les États-Unis le pays de la liberté naturelle et ordonnée. « La liberté, fille des lumières », comme disait M. de Chateaubriand [2]. Mais, même parmi ces bons esprits soucieux d'être justes vis-à-vis du Nouveau-Monde et suffisamment bien renseignés, une antipathie croissante à l'égard de l'Amérique se faisait sentir.

On éprouvait une profonde désillusion dans notre vieux monde à examiner les travaux de ces Européens transplantés en un si grand et si beau jardin, où ils trouvaient tout à foison et où ils auraient pu si bien faire; entendez, où ils auraient si bien pu imiter les mœurs, les institutions et les civilisations d'Europe. L'Europe voyait dans l'Amérique un élève, elle souhaitait que ce fût un bon élève, qu'il sût bien réciter sa leçon, et copier son devoir. Beaucoup d'Américains de leur côté gardaient un ineffaçable souvenir de leur première patrie, ne rêvaient que de la transporter sur le sol neuf et de l'y faire revivre. C'était donc une vive déception pour tous que de constater la différence entre les résultats et le modèle. Chacun y avait mis la meilleure volonté, pourtant on n'y reconnaissait plus rien. Au lieu de continuer nos arts, notre théâtre, notre littérature, l'Amérique s'égarait on ne savait dans quel domaine étrange. Il semblait que tout ce qui fait l'honneur des nations européennes lui manquait, et les arts, et les traditions historiques. On ne rencontrait outre-mer ni ces grands et violents plaisirs de l'esprit qui soulèvent l'homme au-dessus de lui-même, tableau, symphonie, système philosophique, etc.; ni ces épreuves triomphales qui, heureuses ou malheureuses, jettent des lueurs d'épopée sur l'existence des peuples : croisades, conquêtes, triomphes et revers héroïques. Au lieu de cela on voyait une histoire tout unie, toute nue; on ne trouvait nul mouvement impérissable qui attestât l'activité

1. Talleyrand, *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis, an VII.*
2. Chateaubriand, *Œuvres complètes*, 1833. vol. VII, p. 290.

intellectuelle de cette race et son aptitude aux jouissances supérieures. L'Europe s'étonnait de ne discerner dans cette nation en pleine croissance aucun titre de noblesse, et de ne pas découvrir en elle ses joies et ses douleurs. Elle ne comprenait pas que ce peuple en train de se former développait une conception originale, neuve, féconde, de l'existence et du bonheur.

On ignorait sa grandeur. Quoi qu'on en pensât, en effet, l'Amérique, elle aussi, avait ses titres de noblesse et, pour être différents des nôtres, ils n'en étaient pas moins précieux et glorieux. C'est d'eux que je voudrais parler d'abord.

***

Au moment où l'Europe entière s'occupait de littérature et de guerres religieuses, les premiers émigrants sont partis pour le Nouveau-Monde. Ils quittaient des pays riches, étincelants des merveilles de la Renaissance et qu'enivraient l'antiquité ressuscitée, la liberté découverte, les arts en pleine floraison. Ils laissaient derrière eux des patries en effervescence où parmi des luttes sanglantes se formait un idéal nouveau. Les premiers émigrants, pour la plupart des hommes forts et hardis et cultivés (il y avait une très large proportion de gens riches parmi les fondateurs de Boston [1]), s'arrachaient à un monde où ils auraient trouvé leur place, renonçaient à ces beautés tragiques, et, refusant d'écouter les appels de la Renaissance, s'enfonçaient dans la solitude. L'Amérique du Nord en effet n'était point l'Eldorado des Espagnols et de W. Raleigh, mais une terre pauvre, où la forêt venait jusqu'à la mer, coupée seulement çà et là de marais où se glissaient les bêtes sauvages et, plus sauvages qu'elles, les Indiens. Sans doute le Sud paraissait plus fertile et les premiers maîtres de la Virginie purent avoir quelques illusions, mais le climat très malsain, le sol qui s'épuisait trop vite, le caractère belliqueux des Indiens de ces régions, leur présentèrent des obstacles aussi graves que ceux que l'on en rencontrait dans le Nord. A ces nouveaux arrivants l'Amérique

1. Les ouvrages de J. T. Adams viennent de jeter un jour très intéressant sur les origines de la Nouvelle-Angleterre.

montrait un visage sévère; au lieu de leur offrir d'abord les immenses et fertiles plaines du Mississipi, les trésors de la Californie, les pierres précieuses du Mexique, les seules richesses qu'elles eussent en réserve étaient : la solitude, l'effort physique et la pauvreté. S'ils n'avaient trouvé quelques maigres champs de maïs plantés par les Indiens, les fondateurs de la Nouvelle-Angleterre eussent tous succombé. Beaucoup d'entre eux périrent, mais les autres ne se découragèrent pas. Pourtant ils étaient bien seuls, abandonnés à leur chance, sur cette terre lointaine. Les gouvernements anglais qui n'avaient pas encouragé cette entreprise ne soutenaient guère leurs efforts, les différentes compagnies qui s'étaient formées pour exploiter le Nouveau-Monde étaient chancelantes et mettaient peu de zèle à expédier des provisions ou des secours. Cent jours de mer séparaient les deux mondes. L'hiver on n'osait point se risquer et parfois des mois se passaient sans qu'en Amérique on eût des nouvelles d'Europe. La traversée sur ces petits navires du XVIIe siècle où l'on entassait humains, bétail et provisions était si pénible et malsaine que bien des émigrants moururent en mer sans réussir même à voir ce sol mystérieux pour lequel ils avaient tout quitté.

Cependant cet absurde pari les émigrés le gagnèrent. Les côtes pauvres et dures où ils s'étaient fixés devinrent un continent immense, prospère, pourvu de tous les biens de ce monde; le contraste entre le dénuement des Américains du XVIIe siècle et l'opulence de ceux du XXe siècle est un des spectacles les plus saisissants de l'histoire. Il fait comprendre pourquoi dans les familles américaines on est si fier de remonter aux premiers colons; car ceux-là en vérité furent de hardis conquérants, qui, sans subir l'attrait de l'or ou des merveilles du Sud, quittèrent l'Europe de la Renaissance pour un monde inconnu, hostile, dont ils apercevaient quelques aspects repoussants. Un terrible dégoût des querelles européennes, uni à un optimisme surhumain, a dû les guider. Ils furent de beaux joueurs, le destin les récompensa, donnant à leurs espérances, à leur audace, une consécration éclatante. Tel est le premier titre de noblesse que les États-Unis peuvent produire. Il confère une dignité réelle à tous leurs citoyens, mais surtout à ceux dont les ancêtres vinrent se fixer en Amérique

durant le XVIIe siècle ou le XVIIIe, car, depuis ce temps, la découverte de l'Amérique est devenue singulièrement plus facile, moins dangereuse et moins glorieuse. Le Grec, qui de nos jours passe l'Océan pour aller établir à New-York un salon où l'on cire les chaussures, ne saurait être comparé à Winthrop qui perdit dans la traversée tant de ses compagnons. Il est donc juste que par compensation le Gouvernement américain lui fasse subir l'examen d'Ellis Island qui le renverra dans son pays si on lui découvre trop de fausses dents, des opinions bolchéviques ou des tendances à la bigamie. Derniers vestiges des dures épreuves que le Nouveau-Monde faisait subir à ses fils adoptifs avant de les accepter.

Pour reprendre un ton plus grave et plus digne de notre sujet, examinons maintenant l'époque critique où les Américains cessant d'être des colons devinrent des citoyens et eurent à fonder une nation. Ils auraient pu, une fois libérés de l'Angleterre, s'appliquer à constituer une nation selon la formule européenne. Ils avaient pour cela tous les éléments nécessaires, et les meilleurs juges, leurs vrais amis, souhaitaient les voir travailler en ce sens, craignant une catastrophe, s'ils ne le faisaient. M. de Vergennes écrivait (14-12-1784) : « Il paraît que l'on a une grande tendance vers la dissolution de la Confédération américaine. Si cette révolution a lieu, nous verrons bientôt les Américains livrés à des dissensions intestines et probablement à des troubles dont il serait difficile de prévoir les conséquences. » Chacun pensait que les Américains, répandus sur un espace trop grand pour pouvoir le bien exploiter, devaient fortifier leur gouvernement, resserrer leurs liens sociaux, organiser leur pays de façon à pouvoir se défendre en cas d'attaque. En un mot on s'attendait à les voir procéder comme dans le Vieux-Monde où les grands États se sont formés grâce au lent travail de siècles, où les patries résultent de l'action constante et prolongée des traditions, du temps. C'est au temps en effet que les politiciens et les hommes d'État européens ont demandé le secret de constituer les peuples vraiment forts. France, Angleterre, Italie, Espagne, Allemagne, sont l'œuvre de générations accumulées. Leur grandeur, leur solidité ne viennent pas de la place qu'elles occupent dans l'espace,

mais de celle qu'elles tiennent dans le temps. A l'espace elles n'ont touché qu'avec une extrême prudence et une grande lenteur. Elles se sont toujours défiées de lui. Quand un de leurs chefs s'est laissé griser par lui, il a mal fini. Tel l'exemple d'un Napoléon, qui bouleversa la carte d'Europe, qui asservit l'espace et eut le temps contre lui. On ne peut rien faire sans le temps en Europe, et ceux qui ont voulu le braver, s'en passer, ou simplement le presser l'ont payé d'un prix terrible. Que sont devenus les Romanoffs dont l'empire immense et hâtif étonnait le monde? Le destin a terriblement châtié la Russie d'avoir été trop vite.

Ce que les Bonapartes et les Romanoffs n'ont pas pu, les États-Unis l'ont réussi. De 1780 à 1810, ils eurent le choix : établir un empire fondé, comme ceux d'Europe, sur le temps, ou tourner le dos au temps pour s'élancer dans l'espace. Or ces marchands, ces paysans, à qui l'on attribuait un caractère mercantile, sans hésiter firent le choix qui eût convenu aux grands empereurs, et réalisèrent ce que les plus illustres conquérants avec tout leur génie n'avaient su faire. Dès le début des négociations pour la paix de Versailles, on voit les Américains soucieux de briser les limites où l'on voulait les enfermer vers l'Ouest. Au lieu de souhaiter des frontières bien nettes et bien fortes comme toutes les nations d'Europe, ils réclament de garder le libre contact avec l'espace. La diplomatie française, la plus intelligente et la plus éclairée du monde, n'y comprend rien et s'effraye. On taxe de folie les Américains. Que dire de Jefferson qui sans hésiter achète de Napoléon pour 60 millions un territoire grand comme un empire, alors que son pays divisé en deux fractions irréductiblement hostiles voyait son unité nationale menacée à l'intérieur, sa prospérité commerciale ruinée à l'extérieur par les luttes de la France et de l'Amérique, alors qu'un grand nombre de citoyens étaient opposés à cet achat, et que lui, président démocrate-radical, n'avait pas au point de vue constitutionnel le droit de prendre une telle décision? Malgré tout, Jefferson et son pays après lui choisirent l'espace, et, tournant le dos à l'Europe, s'y jetèrent à corps perdu.

C'est la seconde initiative où se marque le génie propre des États-Unis, où se manifeste son destin de grande nation. C'est

là aussi un titre de noblesse et la source de biens innombrables.

Depuis une vingtaine d'années les historiens américains et surtout F. J. Turner, cet esprit à la fois si judicieux, si puissant et si modéré, ont mis en relief l'extraordinaire importance et le rôle capital pour la formation de la nation américaine de ce perpétuel mouvement vers l'Ouest, de cette migration ininterrompue à travers des terres vierges, de cette griserie de l'espace. Les Américains, par ce choix, se séparaient vraiment de l'Europe. Alors que dans nos vieux pays l'économie est un dogme et la vie sociale une nécessité, les États-Unis créaient de nouvelles relations pour les hommes entre eux et avec les objets. En Europe presque toutes les choses qui nous entourent, que nous manions, avec lesquelles nous vivons, ont été façonnées par les siècles. La matière dont elles sont faites a subi vingt transformations de la main de l'homme et nul ne sait quel fut le premier de nos ancêtres qui l'arracha du sol vierge encore.

Quelle différence avec la nature franche, naïve et brutale, telle que la connurent les colons américains durant trois siècles (XVIIe, XVIIIe, XIXe)! Ces forêts que l'homme civilisé n'avait pas encore parcourues, ces fleuves que nul n'avait traversé, ces savanes que nul n'avait défrichées, ces pierres, ces arbres, qui pour la première fois devenaient des maisons, cet or, conquis sur la rivière, ou la montagne! En leur marche vers l'Ouest les Américains ne connurent pas l'état de nature qui sans doute n'exista jamais, mais l'état de lutte avec la nature, que nous avons laissé derrière nous en Europe depuis tant de siècles. Dans ce combat avec les choses encore vivantes et pleines de sève, l'homme trouvait à la fois une excitation extraordinaire, qui le vivifiait et le fortifiait, et des ressources presque illimitées. Le souci d'épargner, de ménager, de transmettre à des successeurs appauvris, qui nous obsède en Europe, lui était inconnu. Il pouvait aller hardiment, s'abandonner à la joie de prendre, d'user, de gaspiller. La nature vaincue ne lui donnait pas seulement le pain quotidien, ce qui est indispensable à la vie, elle le comblait et lui offrait le surcroît avec le nécessaire. On imagine combien cet élément a pu modifier et enrichir la personnalité de l'Américain, comme individu et comme nation.

Ainsi cette conquête de l'espace, entreprise si dangereuse, aboutit à une sorte d'apothéose et inspira à l'Américain un orgueil et une joie profonds, stables. Dès la fin du XVIIIe siècle les voyageurs européens l'ont senti et le plus grand d'entre eux a décrit cette impression en un style magique. Voici comment le vicomte de Chateaubriand représente les rives du Mississipi vers 1790 :

Une multitude d'animaux, placés dans ces retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des caribous se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant en haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes... Quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature...

Ces belles images de M. de Chateaubriand montrent avec éclat, non pas ce qu'il vit (qui oserait prétendre que M. de Chateaubriand vit en Amérique des ours enivrés de raisin?) mais ce qu'il sentit. Elles auront fait percevoir ce que je chercherais en vain à exprimer par moi-même : cette exaltation née du contact avec la nature.

***

Que l'on ne me reproche point d'avoir imaginé cette théorie, et d'avoir tiré des divagations brillantes d'un voyageur toute une conception de l'optimisme américain. Ce que Chateaubriand célébrait, bien des Américains l'ont senti, l'ont chanté, mais nul sans doute avec plus de magnificence que le grand Walt Whitman. Dans son *Chant de joies*, il disait :

O faire le chant le plus gonflé d'allégresse! [femme, à l'enfant!
Rempli de musique, rempli de tout ce qui touche à l'homme, à la

Rempli des occupations communes, rempli de graines et d'arbres.
O le cri des animaux! O la promptitude et l'équilibre des poissons!
O mettre dans mon chant les gouttes de pluie qui tombent,
Et l'éclat du soleil et le mouvement des vagues!

O la joie de mon esprit! Il a brisé sa cage. Il s'élance comme l'éclair;
Ce n'est pas assez d'avoir à moi et ce globe et une portion du temps.
Je veux posséder des milliers de globes et le temps tout entier...

Whitman me semble l'un des esprits, l'une des sensibilités les plus représentatives d'outre-mer, bien que ce ne soit pas là l'opinion d'un grand nombre d'Américains. Toute l'œuvre de Whitman est un long cri d'allégresse, une litanie au bonheur. Cet accent n'avait jamais été entendu en Europe. Il révèle une sensibilité dont l'essence même est différente de la nôtre. Nos vieilles races ont trop combattu contre le hasard, la matière et le monde extérieur, pour ne point désirer avant tout des joies, que nous appelons durables, stables, c'est-à-dire appuyées sur la philosophie, la religion et la science. Presque toutes elles sont des conquêtes faites sur la vie, et des moyens d'oublier l'existence. Nos joies, ce sont nos raisons de vivre, car nous cherchons hors de la vie même ce qui nous donnera la patience de la supporter, et le moyen de l'oublier. Il y a dans cet effort de tout l'être pour échapper à l'étreinte cruelle de la nécessité et à l'écoulement du temps beaucoup de grandeur; mais aussi un aveu de pessimisme. Nous en retrouverons des traces en Amérique, car ces dispositions et ces doctrines sont la base de nos civilisations européennes dont se sont détachés tous les éléments qui formèrent les États-Unis. Mais ce qu'il y a de plus caractéristique, de plus général, de plus profond et de plus spontané à la fois dans les populations de l'Amérique anglo-saxonne, ce ne sont point ces joies victorieuses de la vie, c'est la joie même de vivre. Il n'y en a qu'une, mais elle est partout, elle domine tout et elle règne sur les États-Unis.

Elle pénètre le corps, l'esprit et l'âme. Elle naît de chacune de leurs démarches. L'étranger qui réside en Amérique est surpris d'abord de voir l'importance attachée partout au bien-être physique. Alors qu'en Europe les hommes ont des façons de se nourrir, de se vêtir, de se laver, qui varient beaucoup selon les classes sociales, on peut dire, sans trop

exagérer, qu'en Amérique tous les citoyens ont la même hygiène, le même confort. Pauvres et riches ont des salles de bain, des glaces à la crème et des automobiles [1]. Le sport dans le Nouveau-Monde est une joie universelle en même temps qu'une discipline. Aussi l'Américain n'a-t-il pas honte de son corps comme il arrive si souvent aux Européens. Il n'y voit pas un simple instrument de travail, mais un objet précieux doué d'une valeur en soi. En France un homme est quitte vis-à-vis de lui, quand il l'a suffisamment nourri, vêtu et caché. Il est entendu que les femmes peuvent être jolies, mais que pour les hommes il convient plutôt d'être laid, pourvu que l'on ait « du caractère ». En Amérique toutes les créatures, sans distinction de sexe, aspirent à la beauté physique. Dans beaucoup de magasins, de bureaux et d'administrations, on donne la préférence à un employé qui s'habille bien et a une tournure agréable. La beauté joue un rôle bien plus grand, plus officiel, dirais-je, que chez nous. Quand Harding fut élu, tous disaient de lui : « Il a un si bon air (He is so good-looking). » Et en 1920 quand on discutait les titres du général Pershing pour la présidence des États-Unis, j'entendis bien souvent citer sa prestance. Ces détails, qui ne frappent pas un Américain, surprennent un étranger.

Mais de tous les symptômes qui manifestent cet épanouissement physique aux États-Unis, le plus intéressant m'a toujours paru la façon dont la jeunesse y est traitée. Chez nous cette période de quinze à vingt-cinq ans est fort remplie, un peu âpre, c'est la transition entre l'enfance et la virilité. On s'empresse d'acquérir alors tout ce qu'il faudra savoir et posséder plus tard. Toutes les minutes sont consacrées à un travail hâtif. Il n'y a guère de bonheur, mais des crises aiguës d'émotion : examens, concours, succès scolaires et mondains. Toute notre jeunesse est tendue vers l'avenir, et l'on jugerait fou un adolecent ou un jeune homme qui perdrait une année, qui laisserait un mois couler sans en tirer tout le bénéfice, tout l'enseignement qu'il peut. Notre jeunesse est tension morale, vertige. Au moment où le corps se forme, où il pourrait connaître les joies les plus douces et

1. Depuis quelques années il y a en France une profonde modification qui nous rapproche des États-Unis et leur est due en partie.

les plus simples, tous les soins et toutes les forces sont consacrées à la formation de l'intelligence, à l'apprentissage du métier, ou de la profession. On juge nos collèges, nos universités, selon l'art qu'elles mettent à préparer l'étudiant à la vie, à l'ouvrage.

Certes il serait possible de retrouver dans les institutions américaines des traces de ces préoccupations, mais, dans l'ensemble, écoles, collèges, universités du Nouveau-Monde, doivent leur popularité au bonheur qu'ils donnent à l'étudiant. La jeunesse n'est plus prise comme un moyen de parvenir, un instrument dont il faut tirer tout le parti possible, elle apparaît comme l'époque de la vie où l'homme doit être le plus propre, le plus sain, le plus heureux et où il faut lui donner le plus de satisfaction possible. Nos procédés pour stimuler et contraindre l'enfant au travail seraient honnis outre-mer. Point de compositions, de concours général, de classement par ordre de mérite. Les parents là-bas sont fiers de la force, du bonheur, de la beauté de leur fils, comme ils se vantent ici de leurs prix et de leurs diplômes. Bien souvent j'ai entendu des pères et des mères dire en Amérique : « Je mettrai ma fille, mon fils au collège, car il y sera plus heureux qu'il ne pourrait l'être chez nous. » Les soins que l'on donne à la plante humaine dans ces grandes écoles et ces beaux collèges ne se peuvent comparer avec la discipline de nos internats. Un parallèle serait désobligeant. Il suffit d'avoir indiqué comment la joie du corps, la plus honnête et la plus féconde, régnait en Amérique.

Elle ne nuit point au développement des sentiments. Bien au contraire, celui-ci trouve au Nouveau-Monde l'occasion de s'épandre, de s'étaler, et de jouir de son activité, plus librement que nous ne faisons en Europe. Chez nous, en effet, plus nous sommes portés à être sentimentaux, plus nous sommes fiers de réprimer cet instinct. La plupart des Français n'oseraient se montrer émus en public, ou faire trop ouvertement un acte de bonté, de tendresse, de pitié. Ils craindraient le ridicule. Quelque secrète pudeur (qui du reste a une grande valeur) les retient. Ils obéissent à une discipline très ancienne, ou à une tendance secrète de notre race, qui ne veut point être dupe, qui prétend tout comprendre, qui cherche à mettre

ordre et clarté jusque dans les troubles du cœur. Le Romantisme lui-même, qui nous a rendus plus emphatiques, ne nous a pas faits moins clairvoyants. Le respect humain est une qualité fort répandue chez nous, elle empêche de faire bien des sottises, mais elle tue cette joie spontanée du sentiment. Elle gêne aussi les instincts religieux; tant de Français n'osent montrer leur foi, viennent prier en cachette, et parlent aux enterrements de peur de se laisser aller à pleurer. Toute notre vie affective est canalisée, organisée, disciplinée, et nous l'aimons dans la mesure où elle sert au jeu de notre esprit.

Rien de semblable en Amérique. Le sentiment est une force reconnue, respectée. Il ne tremble pas devant le ridicule. L'armée du salut organise ses cérémonies sur les carrefours de New-York, entre la plus riche bibliothèque, la plus grande gare et le plus haut bâtiment du monde. Des processions de toutes sortes : catholiques, protestantes, juives, irlandaises, franc-maçonnes, allemandes, irlandaises, bolchéviques, parcourent les rues en chantant, et paradant, entourées de la sympathie publique. Toute affirmation de sentiment reçoit d'emblée aux États-Unis un bon accueil. Malheur à celui qui à propos des massacres en Arménie voudrait ricaner de l'émotion universelle. En pareil cas la vague d'émotion soulève tout le pays et nul ne résiste. Il n'y aurait ni gloire, ni bénéfice à lutter. Bien souvent plutôt que de discuter avec l'Américain il vaut mieux faire appel à son bon cœur. Quand il se refusait à intervenir en faveur des Alliés, il se laissait aller avec joie et une grande générosité à sa pitié pour nos populations affamées du Nord. Après la guerre, quand l'Allemagne était encore blâmée et méprisée par tous, on donnait des millions pour nourrir les petits Allemands « affamés ». L'Américain aime à sentir, à s'émouvoir, à exercer son cœur, d'où l'intérêt qu'il prête aux appels venus de très loin. La même raison a sauvegardé le prestige et l'influence des religions dans le Nouveau-Monde longtemps après que la plupart d'entre elles avaient perdu tout dogme et tout contenu intellectuel. Leur valeur affective les maintient. Elles sont d'admirables moyens de s'émouvoir, et grâce à cela elles conservent leur situation sociale. Grâce à cela toute la nation américaine depuis le Président jusqu'au dernier balayeur des rues est pénétrée d'une religiosité vague,

diffuse et profonde, dont chacun jouit beaucoup, à laquelle tous tiennent et dont tout le pays est fier. Même les esprits les plus hardis et les plus radicaux, comme le sénateur Borah, y participent. La joie du sentiment est bien grande en Amérique, elle domine entièrement certains domaines, que nous avons abandonnés à la passion, à l'intérêt ou au devoir. Le mariage en est un bon exemple. Chez nous le cœur y joue un rôle, mais quel Français rougirait de dire que le sentiment ne fut pas son seul guide, quand il prit femme? En Amérique, au contraire, un homme serait peu estimé qui, pour choisir son épouse, écouterait une autre voix que celle de son cœur. Le mariage y est avant tout une affaire de sentiment, m'a-t-on dit. Je l'ai cru, voyant tous mes amis mariés si heureux. Et voyant aussi tant de divorces.

Comme il est plus libre, plus spontané, moins surveillé par l'intelligence, comme il est une joie, en un mot, le sentiment en Amérique est à la fois plus vrai et moins régulier; il comporte des dangers, mais il donne beaucoup à l'homme.

Il en va de même pour l'esprit. Nous pensons trop facilement que le bonheur physique et l'épanouissement sentimental répandus en Amérique nuisent à la précision et à l'activité de l'intelligence. « Ils négligent leur esprit pour leur corps », dit-on souvent en Europe, quand on parle des Yankees. On leur suppose je ne sais quelle ignorance, ou plutôt une apathie. Rien ne saurait être plus loin de la réalité. Les Américains adorent les idées, ils en jouissent autant que nous et peut-être davantage. Ils se jettent sur elles, insatiables, les manient avec avidité. Leurs journaux, leurs revues battent tous les buissons du monde pour en trouver à offrir à leur peuple. Einstein, Freud, Dada, le réalisme scandinave, l'expressionnisme allemand, le fascisme, la théosophie, toutes ces idées et bien d'autres, je les ai vues jetées sur le marché en Amérique et tout le monde se précipiter pour les connaître, pour les toucher. Les grands quotidiens, dans leurs éditions du dimanche, consacraient des articles à la doctrine de M. Freud pour la mettre à la portée des gens du monde, des garçons épiciers, et des brocanteurs juifs. Ces systèmes d'idées recevaient dans tous les coins de l'Amérique un accueil enthousiaste bien avant que le reste du monde eût commencé à leur

prêter attention. A vrai dire on les oubliait aussi vite. Ils ne se fixaient pas. On les avait pris comme des exemples, un bon entraînement pour l'esprit, un « sport », dirais-je presque; et une fois que l'on en avait tiré tout l'imprévu, toute la nouveauté dont on les croyait capables, on les laissait de côté. Telle est, ce me semble, la principale différence entre les habitudes mentales des masses en France et dans le Nouveau-Monde. Toute idée nouvelle chez nous suscite une curiosité mêlée de défiance. Dans notre système intellectuel bien organisé, la nouvelle venue risque de jeter le trouble. Nous ne voulons l'accepter que si elle cadre avec ce que nous savons déjà, si elle peut se ramener à l'ensemble des idées qui est nôtre, ou réciproquement. En face de chaque doctrine qui se présente, nous éprouvons le sentiment de la responsabilité : nous en voyons les résultats, les conclusions morales et sociales et si nous la prenons sérieusement, elle se grave en nous. L'Américain est plus insouciant en face des idées. Il les considère en elles-mêmes, il y voit une forme d'activité particulière. Son hospitalité généreuse ne l'engage à rien. Très peu de ces théories qui passent comme un torrent sur le Nouveau-Monde s'y fixent ou y laissent des traces durables. Plus ces modes se succèdent avec rapidité, plus elles restent confinées au domaine de la pensée. Un coup de vent favorable les pousse de l'Atlantique au Pacifique, un autre les balaye. Elles servent à entretenir la réceptivité et la souplesse de l'esprit.

Cette activité hardie et spontanée de l'intelligence en Amérique déconcerte bien des Européens, même parmi ceux qui ont une connaissance approfondie du Nouveau-Monde. Elle choque souvent. On la traite d'enfantillage. Pourtant, avec ses incontestables inconvénients, que je ne chercherai pas à dissimuler, n'a-t-elle pas le mérite de conserver aux Américains un esprit libre, ouvert et joyeux?

Ces traits et ces exemples auront suffi, je l'espère, pour donner une notion assez nette de la joie aux États-Unis. On le voit, sa caractéristique essentielle est de reposer sur un essor non limité, à peine surveillé, des différentes facultés, dont est doué l'être humain. Elle réside dans cette satisfaction que procure une énergie qui s'exerce sans rencontrer de résistance ni subir de contrôle. Je la comparerais à cette buée que la

chaleur de l'été répand sur les prairies où l'herbe pousse humide et brillante. Ainsi la joie de l'Américain est avant tout perception de la vie, griserie qui résulte de son écoulement rapide et aisé. Nous nous en étonnons, nous pour qui ce sentiment et cette perception du passager sont depuis si longtemps un tel supplice[1], nous qui concentrons tant d'effort pour nous créer des bonheurs immobiles, auxquels nous voulons attribuer la durée, l'éternité. Ainsi pour un Français, un homme vraiment digne de ce nom, à la fois grand, fort et heureux est celui qui, ayant bien connu les divers aspects de la vie, a réussi, à travers beaucoup d'épreuves, à se développer, et surtout à se définir. Plus notre personnalité est nettement tranchée par rapport au reste du monde, plus elle a une forme aiguë, plus nous nous croyons admirables. Le Français se vante des épreuves auxquelles il a résisté, dont il a triomphé avec peine; plus il a été proche du désastre, plus il s'enorgueillit, montrant sa poitrine comme un roc et clamant : « Je n'ai ni fléchi, ni changé. » L'Américain étalera son orgueil en disant : « Enfant je fus garçon d'étable, puis bouvier, puis employé chez un dentiste, je gagnai mes premiers cent dollars à vendre du chewing gum au coin des rues, j'ai roulé partout et pratiqué toutes les professions, mais j'ai toujours eu la chance, j'ai réussi. Et maintenant encore je pourrais faire tous les métiers. » Plus la personnalité est définie, classée, organisée, chez nous, plus on l'estime; en Amérique plus elle est variée, riche de possibles, et illimitée, plus on l'admire. La joie chez nous résulte d'un bon agencement des diverses facultés, de leur pénétration réciproque et des limites apportées à leur développement. En Amérique elle naît de leur activité même, indépendante, libre. Nul contraste ne saurait être plus net.

***

L'opposition n'est pas moins flagrante entre nos plaisirs et ceux d'outre-mer. Les uns ont presque toujours pour origine notre pessimisme et exploitent le travail de nos nerfs. Depuis tant de siècles nous souffrons de la vie, elle nous inflige

1. Que l'on se rappelle la ballade de Villon, les sonnets de Ronsard et l'ode à Dupérier, de Malherbe.

des tortures si variées, que nous avons dû nous assurer contre elle. Les muscles ne suffisent pas et dans le monde moderne ils sont même souvent inefficaces, l'intelligence est nécessaire, mais elle se laisserait prendre au dépourvu. Les Français par bonheur peuvent s'enorgueillir de leur système nerveux à la fois riche, puissant et délicat, qui leur a tant servi. Nous sommes peut-être moins émotifs, moins complexes que nous ne le disons, mais nous sommes plus nerveux. Comment aurions-nous pu sans cela résister à cinq années de guerre? Aussi les nerfs sont-ils à la base de presque tous nos plaisirs. C'est leur tension que nous cherchons. Cabarets de nuit, danses, théâtres dramatiques et pièces modernes, tous ces instruments de nos plaisirs contemporains ne sont que des armes pour heurter nos nerfs. Nous jouissons pleinement de cette excitation grâce à la conscience précise que la religion et la littérature ont cultivée en nous depuis l'époque grecque et la naissance du catholicisme, que la société a renforcée en nous mettant à chaque instant en contact avec des hommes semblables à nous, que nous pouvions observer. L'Américain ne saurait connaître ces plaisirs ou du moins les éprouver au même degré que nous. La solitude et le contact avec la nature ont détendu ses nerfs, l'ont habitué à agir et à méditer davantage, tout en s'observant et en s'analysant avec moins d'exactitude. La vie sociale d'outre-mer, moins complexe et difficile que la nôtre, ne l'a pas exercé comme il nous est arrivé. Puis le sport en développant ses muscles l'a amené à se spécialiser d'une façon tout à fait différente. D'où cet aspect paisible et placide que nous trouvons à chaque Américain. Les ayant vus beaucoup pendant la guerre et depuis, je croirais en effet que, dans l'ensemble, la force nerveuse est moins répandue chez eux que parmi nous. Durant mes premiers séjours en Amérique, j'ai été surpris d'entendre fréquemment déclarer qu'une dame, un jeune homme ou même un homme d'affaires dans la force de l'âge, avaient dû quitter soudain la ville à cause d'un *nervous breakdown* (épuisement nerveux). Cela arrive outre-mer aux gens les plus sains, les plus normaux, et cela se produit communément. Il faut avouer que c'est bien commode. Mais j'y veux aussi voir un indice caractéristique. J'alléguerai encore cet autre exemple qui me frappa. Quand j'enseignais en France,

les parents éplorés d'un cancre venaient me trouver et me dire : « Notre fils est très intelligent, mais ça ne va pas, il est paresseux. » En Amérique le père qui s'adresse au professeur de son fils dit avec sérieux et tristesse : *Well, he is a nice boy, but he cannot concentrate.* (C'est un bon enfant mais il ne peut pas se concentrer.) Il semble que la force nerveuse nécessaire pour le travail intellectuel intense manque à bon nombre de collégiens en Amérique. Ils sont aussi moins maîtres de leurs nerfs que nos jeunes compatriotes. J'ai vu en mes voyages des écoliers de divers pays boire trop. Mais je n'ai jamais rencontré d'étudiants qui s'enivrassent aussi facilement et aussi complètement que ceux de la Nouvelle-Angleterre ou du Middle West. Une demi-bouteille de vin suffisait à les jeter hors de leur sens. Je vis un jour dans une grande Université toute une classe (400 jeunes gens) que quelques flacons de whisky avaient mis dans un état déplorable et je compris alors la loi de prohibition américaine. Aussi les produits de chez nous, boissons, arts, littérature, sont-ils d'un attrait particulier et parfois dangereux pour ces jeunes gens. Il faut prendre bien soin de les leur donner à des doses qui ne soient point massives, car ils peuvent leur faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, et jamais ils ne sont indifférents. L'usage immodéré de Paris, de Montmartre, ou de la poésie moderne, a gâché plus d'un jeune Américain, qui, procédant avec méthode et prudence, aurait pu en tirer un bénéfice considérable. Aucune civilisation ne complète mieux celle d'Amérique que la nôtre, car elle en est très différente. Elles peuvent servir d'antidote l'une à l'autre. Il faut savoir en user sagement.

La France et l'Amérique en effet vont chercher leurs plaisirs dans des directions opposées, guidées, l'une par son goût pour la souffrance, l'autre par son culte du bonheur. La glorification de la souffrance peut être d'origine chrétienne, mais elle est si bien entrée dans nos mœurs que, sans même le percevoir, nous en faisons la base de beaucoup de nos jugements. N'estimons-nous pas les hommes d'après ce qu'ils ont souffert? Toute notre poésie romantique et même celle de l'âge classique n'est-elle pas un long éloge de l'infortune? Les romans ne sont, pour beaucoup d'écrivains, qu'un moyen de se vanter des peines qu'ils ont endurées ou cru endurer. Il est naturel

au reste, avec notre système nerveux si développé, que la souffrance nous apparaisse comme l'un des plus précieux et des plus raffinés parmi les plaisirs. La tension des nerfs atteignant un certain degré devient douloureuse et reste enivrante. A partir de cette intensité la peine et le plaisir sont indiscernables. Mais, sans vouloir attacher trop d'importance à ces remarques physiologiques, on comprendra que dans un pays comme la France dont l'unité nationale, la civilisation se sont formées grâce à des siècles de luttes et de sacrifices, on ait reconnu à la souffrance une valeur sociale, une force positive et créatrice. Il n'y a rien là dont nous ne puissions être fiers, nous autres Français. C'est un des traits essentiels de notre race. Jeunes nous aspirons à la douleur, comme nous aspirons à la littérature et à la grandeur. Quiconque n'a pas connu des moments cruels a honte de l'avouer, et entre jeunes gens le terme d'heureux ou de chanceux est presque une injure. Le Titan foudroyé, le mal du siècle, remontent chez nous plus haut que le Romantisme et lui ont survécu. Malheur et noblesse sont souvent synonymes dans notre littérature et dans notre esprit. L'Américain au contraire, bien qu'il soit doué d'une âme pitoyable, n'admire guère la souffrance. Il la fuit, il la dissimule. Bien rares les esprits d'outre-mer qui se sont ralliés à notre conception ou même la comprennent. C'est tout un monde de plaisirs qui leur est inconnu. Ils affichent partout un parti pris de bonheur. Presque tous leurs plaisirs naissent de cet optimisme instinctif, que nous avons signalé, et qui, cultivé, exalté, peut engender des inventions merveilleuses et faciliter toutes les relations entre les hommes. Le lien social qui parfois chez nous est pénible et contraignant devient, grâce à lui, l'un des plaisirs les plus vifs et les plus généraux de l'Amérique. L'Américain installé en un pays aussi grand que toute l'Europe de l'Ouest et où de nombreux territoires déserts subsistent encore, lui offrant un abri pour le jour où il serait las de ses semblables, l'Américain, ainsi pourvu à son choix de solitude ou de société, les prend l'une et l'autre non point comme de simples nécessités, mais comme des plaisirs. Il aime à se jeter en ces cités immenses, les plus grandes du monde, où l'individu se perd corps et âme, s'assimile à ces foules denses et plastiques, les plus variées, les plus heureuses

et les plus proches sur terre. Quiconque a vu Times Square à midi un samedi de printemps ne saurait oublier l'impression vraiment grisante de ce fleuve humain, propre, sain et fort, qui se pousse, se déroule et joue de sa propre masse, heureux de se sentir aussi solide, aussi souple, aussi vif. Chacun peut parler à son voisin, riche ou pauvre, pour lui demander l'heure ou lui faire un sermon. Une extraordinaire proximité physique et morale unit ces êtres venus de tous les coins du monde, mais associés par la terre et le génie américain. Ce que l'on appelle l'esprit du Middle-West et de l'Ouest n'est en somme que la même tendance, plus franchement affirmée. Les masses humaines que l'on voit à Chicago, à Detroit, à Cleveland, et en Californie, surtout, ont une plasticité, une bonhomie, une allégresse que je ne puis chercher à décrire. Mais pour citer quelques cas précis, je parlerai ici de la vie dans les grands collèges. En dehors de la joie de la jeunesse qu'ils éprouvent en leur corps, leur âme et leur esprit, les étudiants là-bas comme chez nous poursuivent le plaisir. Un petit nombre d'entre eux recherchent les mêmes distractions que nous, la plupart préfèrent le plaisir de la société. Ce qui est le centre de la vie dans un collège américain, ce n'est ni la salle de cours, ni la bibliothèque, ni le terrain de sport, ni la chambre de l'étudiant, mais son club. Selon le club ou les clubs dont il aura su se faire accepter comme membre, l'étudiant s'estimera, sera estimé ou méprisé. L'éloge suprême, est d'être dit un « good mixer » (celui qui sait se mêler aux hommes). Point de plus grand plaisir que de pouvoir être aimé de tous, de s'associer à la vie de tous les groupes et passer de l'un à l'autre toujours docile et toujours libre.

Le patriotisme particulier à l'Amérique ne comporte pas une autre explication que celle à laquelle nous avons déjà eu recours pour expliquer la vie de collège. Chaque citoyen américain éprouve une volupté directe et intense à se sentir une part vivante de l'être collectif le plus grand, le plus puissant, le plus formidable du monde. Il y a de l'orgueil dans ce sentiment, mais il y a plus : une impression d'épanouissement physiologique, et psychologique. Cela confère à la nation américaine cette solidité, extraordinaire pour un peuple formé d'éléments si divers, dispersé sur un territoire aussi vaste et aussi peu centralisé. Ce plaisir est un lien suffisant, je crois, pour

maintenir désormais ensemble tous les morceaux de l'immense empire américain, malgré la discordance des besoins et de certains désirs. Au surplus la République du Nouveau-Monde recélera toujours en son sein beaucoup moins d'ennemis de l'idée démocratique que toute autre nation. Les États-Unis en effet sont assez vastes pour que le règne de la majorité n'y soit jamais oppressif. Et la formule nationale y étant moins nettement définie en face d'individus aux personnalités moins aiguës, plus plastiques et malléables que chez nous, les heurts entre l'état et les particuliers y sont plus rares, moins durables et moins graves. L'homme peut aisément goûter le plaisir de se fondre dans le grand être collectif, et celui non moins délicieux de se reprendre, de se dérober.

Cette attitude ne manque pas de nous étonner, nous autres Européens que les siècles ont emprisonnés dans des cadres glorieux et rigides. Nous envions cette facilité qui semble appartenir en propre aux États-Unis, cette audace dans l'optimisme et dans l'affirmation du bien. Les plus surprenants des plaisirs américains, ce sont encore les formes artistiques et religieuses où ce peuple jeune a su faire régner son instinct. Arriver dans notre vieux Christianisme européen, basé sur l'idée du péché originel, de la faute à racheter et à réparer, à faire entrer la proclamation du bonheur universel, immédiat et inévitable, cela semblerait une gageure, si l'on ne savait que la secte dite de la « Science Chrétienne » a réussi ce tour de force incroyable. Cette église en effet pousse ses fidèles à négliger l'existence du mal physique ici-bas, à ne vouloir voir, admettre et pratiquer que le bien. Elle bannit de ce monde la maladie et les médecins. Joie, tout est joie et bonheur pour l'homme qui croit dans le Christ et qui sait vivre conformément à sa foi. Ici le Christianisme optimiste va si loin qu'il rejoint une sorte de paganisme héroïque et qu'il s'achève par un glorieux défi à la réalité matérielle. A des degrés divers presque toutes les organisations religieuses d'Amérique portent la trace de ces tendances, bien que la Christian Science et le New Thought soient les plus remarquables applications de cette doctrine.

Les arts eux-mêmes, malgré l'influence et la contagion du pessimisme européen, s'associent à l'hymne au bonheur qui

s'élève de toute la terre américaine. Le cri de Whitman n'est pas resté sans écho. Ce plaisir d'affirmer, d'oser, n'est-il pas sensible dans l'architecture américaine, dressée vers le ciel? Ces énormes bâtiments qui semblent braver les lois de la pesanteur, qui se détachent du sol pour aller égratigner les nuages, répondent-ils à des besoins économiques, ou n'expriment-ils pas plutôt l'ivresse d'une race qui se plaît à pétrir la matière et à la façonner en vue d'affirmations ambitieuses? Le marbre et les faïences brillent sur ces gratte-ciels, les entourant d'un rayonnement semblable à une auréole. Ils attestent la puissance et la félicité de l'homme comme les flèches de nos cathédrales signifient l'appel éperdu de l'âme vers l'idéal et l'absolu.

La poésie est moins ambiguë encore. On y trouverait des lamentations et des gémissements comme chez nous. Cela se doit, mais toujours des accents originaux viennent nous révéler la véritable inspiration de l'âme américaine.

Des poètes comme E. E. Cummings, des prosateurs comme Sh. Anderson et Glenway Wescott, tous trois doués de talent et de génie, en sont les témoins.

***

Il serait possible d'en dire encore bien plus et de louer plus abondamment la beauté des États-Unis. Je m'arrête, pour ne point me laisser aller à un zèle indiscret. A les évoquer ainsi, les odeurs de ce pays étranger et cher me grisent.

Je suis reconnaissant aux États-Unis, qui m'accueillirent en 1919 au moment où j'avais goûté jusqu'à la satiété, jusqu'à l'épuisement et au désespoir tous les plaisirs aigus et douloureux de notre Europe, ces épreuves incomparables de la guerre. J'avais vu l'héroïsme, les qualités spirituelles, intellectuelles et mystiques de notre race, cette révélation m'avait ébloui, mais j'avais compris aussi tout ce qu'elles comportaient de renoncement. Le brusque passage dans le Nouveau-Monde me laissa d'abord étonné. Puis je perçus les éléments communs aux deux civilisations, enfin lentement, mais d'une façon profonde, la joie de l'Amérique me gagna, et j'appris à goûter ses plaisirs. Ma surprise dès lors se trans-

forma. J'admirai surtout qu'un pays dont tous les éléments ont été tirés de nos vieux continents, qui nous ressemble tant par certains de ses aspects, ait pu créer et nourrir en soi des désirs si différents des nôtres. Ces hommes que je coudoyais dans les rues de New-York et de San Francisco, étaient bien des Indo-Européens comme moi et je les reconnaissais; pourtant ils avaient dépouillé leur être de tout un ensemble de pensées et d'habitudes que jamais je ne quitterai, ils avaient été chercher dans les profondeurs de leur moi des instincts et des tendances, qui chez nous sommeilleront toujours obscurément. Ce peuple qui a pu oublier toutes les notions du pittoresque, universellement admises dans notre Europe, pour bâtir un continent où règne le bonheur, ce peuple à la fois si dédaigneux du joli et si bien doué au point de vue de la beauté, cette nation dont l'on pourrait dire sans absurdité que le médiocre y règne, et que tout y est grandiose, n'est-ce point là l'un des plus étranges phénomènes auxquels il nous soit jamais donné d'être spectateurs? Nous pouvons l'admirer en étrangers et aussi en tirer quelque gloire : ceux qui ont si bien réussi sur ce sol neuf ne sont-ils pas les rejetons de ces vieilles tiges : nos nations? Ces anciens peuples chargés de gloire, d'expérience et de souffrances recéleraient en eux ces forces inconnues que le Nouveau-Monde a libérées et exaltées.

Aussi n'aurai-je point honte si j'ai semblé parfois m'abandonner à un enthousiasme naïf. J'aimerais mieux être dupe d'une illusion flatteuse, que de ne pouvoir rendre justice à l'une des plus surprenantes créations des temps modernes. A l'heure présente on ne risque guère de trop insister sur les qualités et la force de ce peuple. Elles seront demain l'un des facteurs les plus importants dans la politique et l'économie de la race humaine. Un peuple ainsi dominé par la vision de la joie, la volonté du bonheur, possédant en même temps une telle abondance de matière, une si grande masse, une si puissante fécondité, et animé d'un tel élan, un peuple ainsi doué peut-il manquer d'accomplir de grandes destinées? Sa vocation est évidente. Et la situation de l'Europe appauvrie, divisée, déprimée par une guerre qui en a disjoint tous les éléments et qui ne permet pas une prompte réorganisation

autour d'un centre stable, ce triste état de paix, sans apaisement, donne le champ libre aux Indo-Européens du Nouveau-Monde, qui rajeunis, rafraîchis se présentent en face des problèmes avec une force accrue. Ils auraient tort du reste de mépriser le continent dont ils sont issus, car ils ont encore beaucoup à apprendre de lui et il est susceptible de bien des renaissances étonnantes; mais ils ont le droit de compter sur un rôle éclatant dans ces années qui viennent et nous serions niais de l'ignorer. Nous serions aveugles de ne pas reconnaître dans les Américains certaines tendances que nous portons en nous, et estimons, mais nous commettrions une erreur plus grave en ignorant les originalités essentielles qui les séparent de nous. Le temps n'est plus où l'on pouvait accuser les États-Unis d'être matérialistes ou d'être ennuyeux. Ils ont leur joie, ils ont leurs plaisirs, ils ont leurs excitations qui ne sont point les nôtres, mais qui leur apportent satisfaction et stimulant. J'ai cru qu'il n'était point inutile de le dire.

Quoi qu'il en soit, voici un grand peuple.

On n'avait jamais rien vu de plus curieux depuis la tour de Babel.

BERNARD FAÿ

STELLA MATTUTINA

La petite fille, qui médite tout cela et le pèse dans son cœur, aime infiniment sa mère. Sa mère est l'unique créature qui puisse entrer dans sa vie réelle sans la troubler. Si différente d'elle, elle lui est nécessaire comme sa raison d'être au monde; et elles forment ensemble un de ces chœurs à deux voix, monotones mais harmonieux, tierce supérieure et tierce inférieure, qui, chantés par des gens du peuple, remplissent les campagnes d'une paisible félicité.

Par les crépuscules d'été, qui semblent ne vouloir jamais atteindre la nuit, après avoir mangé leur soupe et un morceau de pain avec un fruit, toutes les deux, bras-dessus bras-dessous, s'en vont au salut, à l'église voisine de Sainte Marie des Carmes.

Douces lumières, douces senteurs d'encens, fleurs de papier et soupirs d'orgue : petite gent anonyme toute bonne tandis qu'elle prie. Délices de la torpeur mystique, graves litanies modulées en chœur, certitude de Dieu le père, sénérité!...

Puis, toujours bras-dessus, bras-dessous, elle se dirigent vers les bastions pour manger deux sous de pastèque. Immense est le ciel sur les marronniers d'Inde. L'air est encore si fortement imprégné par les derniers reflets solaires que chaque visage resplendit d'une couleur sanglante. Mais déjà voici que quelque étoile tremble dans l'azur. Les petites voitures des marchands de pastèques offrent sous les arbres, parmi le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

dodelinement de joyeuses lanternes japonaises, de fantastiques lunes rouges : « Tranches de lune pour un sou, oh!... Qui veut la lune, un sou!... »

Le petit peuple s'empresse aux étalages, jette de la monnaie, jette des lazzi, enfonce son visage dans la pulpe glacée, le baigne dans l'abondant suc aqueux, avec des rires et des plaisanteries, des mots joyeux et des proverbes. Mère et fille semblent deux sœurs, dans leur joie de planter leurs solides et blanches canines à même le fruit qui, si frais, prend la couleur du feu.

— Tu sais, cela n'est rien. Si tu avais vu!... Quand j'étais à Robecco sur l'Oglio, dans la maison Barni...

Ils sont beaux, forts et pleins de tiédeurs printanières, les souvenirs de sa mère. Plaines vastes comme des mers, chambres énormes comme des places, vergers immenses comme des parcs. A vingt ans, elle était une petite créature endiablée, pas belle du tout, mais lumineuse, qui ne se cassait jamais les chevilles en grimpant comme un singe sur les arbres; et ne s'empoisonnait jamais en mangeant des pommes aigres et des mirabelles vertes. Et cent aventures, et cent merveilles!

— Quand j'étais à Robecco sur l'Oglio... Maintenant elle est une pauvre ouvrière aux cheveux gris et porte le châle noir. Pourtant arrive-t-il que sa fille s'en vienne à l'usine et entre dans la salle des métiers où elle travaille, dès que la petite la voit surgir devant elle, les cheveux en désordre, couverte de poussière, le tablier sale, parmi le fracas de la transmission, les mouvements géométriques des machines et la violence des sangles rotatives, si petite, si misérable soit-elle, elle lui apparaît grande et austère, vêtue de noblesse et de dignité.

Et elle éprouve — oh, certes! — un secret orgueil d'être la fille d'une telle mère. C'est uniquement d'elle, non par des mots, mais par les faits, que lui vient l'enseignement de la vie.

Plain-chant sur un accompagnement d'orgue, dans une église nue, remplie de pauvres qui écoutent la messe : telles sont leurs existences. Mais une discordance y éclate de temps à

autre. Et l'on ne sait si elle ironise ou si elle pleure, tandis qu'elle brise la grave harmonie du chœur : c'est Nani.

La fabrique se trouve au delà des barrières. Une ruelle pierreuse en pente descendante, y conduit, appelée par les ouvriers *la montada* (c'est-à-dire, dans leur dialecte, la montée): car c'est certainement au retour du soir, chargés par leur fatigue, qu'ils y songent, bien plus qu'à l'aller, le matin, alors que leurs membres sont reposés et leurs forces fraîches.

Grandes lettres noires sur la façade, deux noms signifiant argent, commandement, puissance : les seuls de l'industrie lainière, dans la petite ville.

Un groupe de bâtiments bas, blancs, avec des toits aux verrières opaques, à l'américaine, cheminée très haute, qui coupe le ciel en deux, et « fait les nuages avec sa fumée », pense Dinine.

Nuages, nuages de fumée, en spirales, en troupeaux, d'un gris noirâtre, sale, pesant, sur la fabrique qui porte au sommet de sa façade des noms si imposants. Des fenêtres, le rythmique et rauque « tin-tan-tan, tin-tan-tan » de la machinerie en mouvement. A l'intérieur, l'inflexible régularité des organismes de travail solidement construits et solidement dirigés, tout un admirable mécanisme en activité, depuis le premier des directeurs jusqu'au dernier des attacheurs de fils, depuis la force motrice, en cage comme une bête féroce, jusqu'au plus humble des engrenages. La discipline y est de fer : les absences, suivant leur gravité, y sont punies d'amendes ou de renvois. Les ouvriers, au nombre de plus de cinq cents, la supportent mal, et pourtant le doivent, contraints qu'ils sont d'y gagner leurs salaires dérisoires. Les temps ne sont pas encore mûrs pour les ligues de résistance et pour les grèves. On commence à en parler, mais à voix basse, comme d'un cataclysme qui doit bouleverser le monde.

La fille de Victoire observe, écoute. Elle accepte et accueille chaque chose en elle avec l'apparente indifférence de la terre qui reçoit les semailles. Sa mère ne se plaint jamais. Devenue surveillante dans une division de la filature, plus âprement elle sent son devoir, plus joyeuse est en elle la volonté de l'accomplir. Première arrivée le matin, dernière à s'en aller

le soir, rien ne lui échappe de ce qui est de sa compétence. Elle ne laisse pas un bavardage impuni, une navette égarée, un nœud mal fait.

Elle accomplit le travail qui la concerne, et prétend que celui de ses subordonnés soit exécuté à l'égal d'une œuvre d'art, comme si la rétribution s'en montrait magnifique. Elle a l'air d'un soldat en guerre, qui obéit à la consigne, coûte que coûte, sachant qu'il s'agit de vie ou de mort. Et le directeur général de dire :

— Ah! si tous ici étaient comme Victoire!

Est-ce bien? Est-ce mal?... Elle donne d'elle-même, pour un peu plus que rien, ce que donnerait une collaboratrice.

Une collaboratrice? Ne l'est-elle pas par hasard? Et alors pourquoi se voit-elle si peu rémunérée?... Sa fille le lui demande. Elle lui répond : — Eh! ma petite, le monde est ainsi!...

A travers les confidences maternelles, la jeune fille pénètre dans un labyrinthe d'hommes, d'intérêts, de passions. Elle connaît tous les employés. C'est la face bilieuse et la suffisance de Mompalao, qui ne fait pas grâce d'une amende. C'est aussi la grosse bonhomie de Consonni, qui le dimanche va boire au cabaret avec les contremaîtres, ce qui lui vaut d'être surveillé par les patrons, et l'empêchera, hélas! de prendre racine dans la fabrique. C'est enfin la dureté et la face sinistre de policier de Ranalli, chargé de visiter les poches, à l'heure de la sortie. Et, certes, personne ne pourrait acomplir un si répugnant office mieux que lui, qui a fait chasser la Rosalinde, mère de quatre petits enfants, pour un écheveau de laine retorte qu'il découvrit sous son tablier.

— La visite!... Oh! maman, tu ne te sens pas mourir de honte, quand tu dois retourner tes poches?...

— Ma fille!... Il faut tout supporter. Il suffit de n'y pas penser. Allons, pas d'idées noires!

On parle de certaines fées qui autrefois, par le toucher de leurs doigts enchantés ou par le son de leurs paroles magiques, transformaient les pierres en arbres fleuris, les larmes en perles et en diamants, les sanglots en une mélodieuse douceur de chansons. Dans la personne de sa mère toujours souriante, revit peut-être une de ces fées, dispensatrices de naïves merveilles?

Les dimanches de beau temps, alleluia!... On s'en va en barque. Ce sont toujours les mêmes camarades : Ursule, la tisseuse qui louche et sait autant d'insipides commérages qu'elle a de fils sur son métier; le grand François et Serpentin, mécaniciens, les deux sœurs Vestri, Emma la blonde et Mathilde la brune, habitant tous au Revellino, de l'autre côté du pont. Badinages, grosses plaisanteries : qui en veut?... Mais la plus jeune pour la gaieté, la plus prompte à la plaisanterie et à l'amusement est Victoire, toujours riante.

Le grand François et Sergentin tiennent les rames. Yoles et canots sillonnent les eaux avec une allègre rapidité, jetant, comme autant d'éclairs à leur passage, sourires et regards. Les nageurs avancent à brassées vigoureuses, mais leurs têtes ruisselantes à fleur d'eau, presque comme détachées du corps, ont une expression fixe et spasmodique, que la fille de Victoire est peut-être la seule à observer. Et son cœur se serre, et elle ne peut se maîtriser.

Elle se tient pelotonnée, en silence, dans le fond de la barque. Tout ce vert pâle laminé de soleil lui donne des éblouissements. Ses compagnons croient qu'elle est orgueilleuse, et se tient sur la réserve parce qu'elle étudie à l'école normale; ils pensent qu'elle ne se salira jamais les mains avec les laines à carder et l'huile noire des engrenages. Aussi la regardent-ils à la dérobée avec un peu de défiance. Loin qu'il en soit ainsi, elle a tout simplement peur : peur de l'eau. Et elle ne veut pas le dire, par orgueil.

Cet élément sans forme, sans consistance, qu'elle ne peut étreindre dans sa main ou fouler à son pied, incertain, changeant, traître, qui s'arrête et fuit, qui est mais aussi qui n'est pas, qui effleure et entraîne, cet élément lui déplaît et ne permet à son esprit ni liberté, ni sérénité. Toujours il lui semble être aux aguets. Elle n'arrive pas à comprendre la loi physique par laquelle une barque flotte sur l'eau. Fermant les yeux, elle imagine le moment où quelqu'un se noie, et la sensation qu'elle en reçoit s'accuse avec une terrifiante intensité. Est-ce que vraiment elle n'est pas en train de se noyer?... Non : la barque file très doucement, le grand François et Sergentin rament en cadence, les autres chantent :

Violette s'en va, va et va
ell'va ell'va, a-a-a
ell'va dans un champ, là elle rêvait
que son ami la contemplait...

Et des nuages, des nuages, des nuages blancs se mirent, en fuyant, dans le courant, et tout cela va, va, les nuages dans le ciel, les nuages dans l'eau, les barques, les fusées de rire et les chansons. Qui les arrêtera?...

Bénie soit la terre, avec les fondations des maisons, avec les racines des arbres, avec la solidité des pierres, avec la sécurité des belles grand'routes droites entre le vert et l'azur, semblables à des rubans de soleil.

Vers la fin d'avril aux pluies diluviennes, voilà que l'Adda déborde, prend d'assaut les rives, les maisons, les champs. L'Adda est terrible, quand elle monte. Un jour que la crue est plus haute, de la fabrique en péril on renvoie les ouvriers dans leurs foyers. Quelle surprise, quelle joie pour Dinine de trouver, en revenant de l'école, sa maman sur le seuil, qui lui sourit!... Elles ont toutes deux l'impression d'être deux petites écolières en vacances. Laquelle des deux est la plus petite? Et, en dépit de la bruine, elles vont jusqu'au pont pour voir le spectacle, comme les riches au théâtre.

Grande foule. — Une procession, lente, noire, interminable, de gens qui parlent à voix basse, avec des gestes de tristesse et de terreur, et dont pourtant les yeux révèlent l'inconsciente, sadique satisfaction que donne toujours, que donne à tout le monde le frisson du malheur.

Le fleuve n'est plus qu'à quelques mètres des parapets. Il submerge les piliers de granit presque jusqu'à la hauteur des arches. Le pont est long, d'une solidité séculaire, avec cette apparence d'éternité qui ne vient pas tant des monuments érigés par l'homme que des dispositions fondamentales dues à la nature.

Mais il semble maintenant onduler comme la barque du grand François. Il n'est aucunement sûr sous les pas, suspendu ainsi par miracle dans l'air brumeux, entre la tristesse du ciel et la colère du fleuve.

Le fleuve?

Il n'y en a plus. Il a mangé les rives, inondé les routes, les prés, les bois, les étables, les fermes, à perte de vue. De l'eau et seulement de l'eau. La masse débordante, d'une bourbeuse couleur de terre, jaillit de l'infini pour se replonger dans l'infini, emportant parmi les blocs d'écume jaunâtre et solide des débris de meubles, des berceaux vides (où est le petiot?...) des tuiles, des torchons, des charognes.

Et ce grondement!... Ce grondement sourd, proche et lointain, qui n'est pas uniquement celui de l'eau!... mais plutôt de la terre étouffée par l'ennemie qui l'oppresse et la submerge.

D'obscures paroles du Vieux Testament, entendues à l'école, remontent à la mémoire de la fillette : « Et au commencement était le chaos. Puis, le Seigneur sépara les eaux... »

Va-t-on revenir au chaos?...

Sa terreur naturelle de l'élément liquide commence à l'angoisser. La sensation de se noyer la saisit au cœur, lui trouble la vue, la fait presque chanceler. Toujours, dans les plus graves moments de sa vie, cette sensation la ressaisira, en même temps que la vision de l'Adda en crue.

Elle voudrait dire à sa mère : « Allons, maman, retournons à la maison », quand celle-ci, paraissant sortir d'un songe, murmure, pensive, en regardant le vide :

— Sais-tu?... Je dois te dire une chose. Une chose... Mais à la fin des fins, tu n'es plus une petite fille! Et puis je t'ai toujours parlé comme à une femme. L'autre jour j'ai dit « non » à Juste Ferragni, le chef teinturier, qui voulait m'épouser. Il me tourmentait depuis si longtemps!... Figure-toi!... Il voulait m'épouser.

La fillette considère avec une stupeur profonde la petite femme qui se tient à côté d'elle, et qui ne lui semble plus être sa mère, mais simplement une femme. Elle la voit telle qu'elle est, non plus jeune, mais pas encore vieille. Cet âge, peut-être bien qu'elle l'a toujours eu. Le châle cache son corps, l'écharpe ses cheveux. On ne voit pas les mèches grises. Le front nu est un bloc d'énergie, les yeux regardent droit devant eux, sous les vastes arcades sourcilières; il y a un puissant caractère de vie dans ce visage aux ombres dures, aux traits nettement dessinés. Et en chaque muscle, c'est le frémissement de la

vigueur intérieure. Et ce rire, ce rire des yeux et des dents!

C'est une femme qui peut encore aimer et être aimée.

Pour la première fois elle lui apparaît sous cet aspect. Et elle sent qu'elle l'aime davantage. Un respect ému, une tendre inquiétude l'incline vers elle.

Ferragni : oui. Le nouveau chef teinturier venu de Torre Pellice. Presque vieux lui aussi, gros, rude, court, mais solide sur ses jambes : un mâtin de bonne race. Maintenant la petite se rappelle certaines récentes insomnies de sa mère, chargées d'inquiétude, dans le lit commun. Depuis quelque temps elle dépérit, elle devient nerveuse, un rien la fait se plaindre. Symptôme grave dans une nature comme la sienne. La petite se rappelle aussi l'avoir vue, tandis qu'elle allait à sa rencontre un soir, gravir la *montada* à côté de lui. Ils parlaient entre eux, et ils lui paraissaient, Dieu sait pourquoi, bien loin de tous ceux qui les environnaient.

L'amour n'est donc pas uniquement affaire de jeunes gens?... Et comment naît l'amour?... Et comment finit-il?... Et qu'est-ce que l'amour?... L'amour de Nani pour Daria, l'amour de sa mère pour Juste Ferragni. Certaines de ses compagnes, à l'école, lui font des confidences d'amour, qui lui déplaisent parce qu'elles la troublent. Tandis que dans un livre c'est tout autre chose : il y a la musique séduisante des pages imprimées, qui lui transporte l'âme.

— Maman, pourquoi lui as-tu dit « non »?

— Parce que je ne peux pas te donner un beau-père, ma petite. Il est bien vrai qu'on ne serait plus dans la misère. Ferragni est convenablement pourvu, et je crois qu'il possède quelque terre au soleil, là-bas dans son pays. Mais il a un caractère si violent!... Lui-même le confesse. Et alors, tu comprendras : comment cela aurait-il marché, avec toi?... Chagrins sur chagrins, peut-être... Sous aucun prétexte au monde une vraie maman ne doit donner un beau-père à ses enfants.

— Mais toi?... Tu pourrais te reposer, avoir une vie meilleure...

Silence. Il bruine. Est-ce le fleuve qui monte ou le ciel qui descend?... On dirait qu'ils se touchent.

— Qu'importe! — reprend Victoire en se serrant, fri-

leuse, dans son châle : — qu'importe! Du reste Ferragni a déjà demandé et arrêté une autre place dans son pays. Il partira bientôt, dans quelques semaines. Oh, tu sais, petite, les hommes... Ils ont vite fait de se consoler. Là-haut il en trouvera une autre, s'il a vraiment la fièvre du mariage. Restons ensemble, moi et toi, Dinine. Moi et toi, toujours, toujours...

Silence. Dinine voudrait, devrait lui dire que, peut-être, elle n'a pas bien fait; que l'amour est une richesse trop grande pour qu'on la puisse repousser. Mais elle! Qu'en sait-elle, de l'amour?... et de la maternité?... Si sa mère en a décidé ainsi, c'est parce que son caractère se trouve mieux de cette résolution. Une parole l'a frappée dans sa bouche : « les enfants ».

Les enfants?... Non, maman : moi!... Tu penses moins à l'autre, peut-être parce que tu ne dois pas te donner de peine pour lui. Mais tu ne t'aperçois pas de cela, et tu crois l'aimer autant que moi, pauvre maman!... C'est pour moi, pour moi seule que tu as dit « non » à Ferragni. Tous les sacrifices, toutes les caresses, toute la fierté, pour moi. Mais moi, te rendrai-je autant que tu me donnes?... Et si, demain, moi aussi je trouve sur ma route un amour qui m'emporte au loin comme il le fait de tant d'autres, où te laisserai-je, maman?... Et toi, que feras-tu?... Ne m'as -tu pas par hasard trop donné de toi, maman?... Elle pense; mais ne parle pas.

Voix qui grondent dans le cœur, imprécises, troubles, d'un grondement pareil à celui de l'Adda en crue. Et le cœur lui fait mal, sous le poids d'une responsabilité que, jusqu'alors, elle n'avait pas ressentie aussi durement. Elles sont là, mère et fille, encore et pour la vie, enchaînées par ce lien de chair qui retient à la substance maternelle le nouveau-né à peine mis au jour. Si fragiles, si éphémères!... Et si seules!... Ciel bas, couleur de boue, qui semble vouloir les écraser. Sous leurs pieds, on dirait que le pont va être englouti d'un instant à l'autre. La mère s'appuie à l'épaule de sa fille, qui déjà est plus grande qu'elle. Et le fleuve qui monte, qui monte pour ensevelir la terre!... Et dans l'esprit de la fillette, dominant toute autre pensée, les paroles du Vieux Testament : « Au commencement était le chaos. Puis, le Seigneur sépara les eaux... »

La rue des Orphelines prie dans la solitude. Elle est vieille et pauvre, toute en cailloux, avec un mince trottoir d'un seul côté. De l'autre il n'y a qu'une muraille basse, protégeant de vastes jardins. La rue des Orphelines est pleine de couvents et de silencieuses maisons privées, semblables à des couvents. Quand le soleil y donne, le passant aperçoit trop nettement son ombre dans ce silence vide, et il en reste troublé. Chants et gazouillements d'oiseaux viennent des jardins cachés. Des sons de cloches claustrales, tremblants d'humilité et clairs comme l'innocence, montent des cours et des chapelles intérieures.

Pour Dinine, la rue des Orphelines se transfigure souvent en une rue-cimetière, flanquée de chapelles mortuaires, gardées sur le seuil par un ange invisible.

Elle l'appelle en secret « la rue des morts ». Mais elle n'en a pas peur. Depuis qu'elle a vu sa grand'mère sur son lit de sérénité, les morts sont pour elle plus calmes et plus bienveillants que les vivants.

Au fond, la rue forme un angle avec une ruelle. Sale, obscure. Elle l'a surnommée « le voleur » parce qu'elle lui semble un voleur aux aguets. Juste sur cet angle se trouve la maison de son oncle, le maître d'école.

Dinine n'a jamais pu supporter l'odeur spéciale de cette maison. Odeur mêlée d'encre et de moisi, d'ossements pourris, de vieux chiffons et de graillon, un peu entre la pension à bon marché et la petite école de charité.

Pourtant, son oncle est un personnage instruit et montre un certain air d'autorité dans sa manière sèche de parler, dans son petit corps droit, dans son long nez tranchant. Et la tante a l'aspect d'une abbesse phtisique, toujours étriquée dans un habit noir que le temps a lustré et verdi. De plus, lui pendant aux oreilles, des boucles en mosaïque représentant deux colonnes tronquées et une épingle de la même matière figurant le Panthéon.

Sous le poids des colonnes tronquées et du Panthéon, on dirait qu'elle croule avec sa face et ses mains cireuses, son dos courbé, la bouche amère mais résignée de ceux qui dans la vie n'ont reçu qu'injustice en partage et n'ont jamais espéré qu'en vain.

Comment les choses ont-elles pu aller aussi mal?... L'odeur caractéristique de la maison, que la petite aristocrate ne sait respirer sans nausée, est une odeur de désordre moral et de ruine.

Les deux étroits dortoirs des élèves pensionnaires, avec les fenêtres ouvertes sur le jardin où ne végètent que haricots, paresseuses citrouilles, prunes malades et mauvaises herbes, sont vides désormais. Les lits montrent leurs paillasses baillant par les larges trous décousus. Une couche noirâtre et graisseuse est restée dans le fond des cuvettes. La salle à manger est fermée. On mange à la cuisine certains ragoûts d'une saveur douteuse, qui rappellent la graisse avec laquelle la tante, restée miraculeusement d'un noir de corbeau, malgré ses cinquante-cinq ans accomplis, enduit les bandeaux lisses de ses cheveux.

Et quelles mornes conversations, tandis qu'on absorbe les mets ambigus!

Il avait pourtant réussi, l'oncle, à mettre sur pied une bonne phalange de dix-huit ou vingt enfants, fils de petits propriétaires de la banlieue, afin de les pousser aux cours publics. Mais la boisson lui a gâté le caractère, irrité les nerfs, ramolli le cerveau. On parle aussi, tout bas, d'une maladie inguérissable de la moelle épinière. Mais au fond on ne dit pas les choses très clairement, et l'on ne sait rien.

Un à un, les pensionnaires se voient retirés par leur famille. Aussi noie-t-il dans sa bouteille et dans son petit verre de liqueur l'humiliation et le dernier argent, battant de temps en temps (on a bien besoin de se soulager!...) sa femme toujours plus résignée, même aux coups, et hurlant contre Nani qui, au lieu d'étudier, fait le politicastre dans le *Fouet*, gribouillant de petits articles subversifs dans la *Voix de l'Adda* et, par un détestable instinct d'imitation, se met à boire lui aussi.

— Bouche inutile et traîtresse!... Que ne t'ai-je laissé où tu étais!

Nani répond avec sa pâleur la plus terreuse et un haussement d'épaules; puis il s'en va en sifflant. Attaché aux jupes de la tante, il ne reste que Pierrot, un garçonnet de onze ans, avec un pauvre visage dont ne ne voit que les larges oreilles

en anses et les humbles yeux de chien. Il n'a pas de mère, son père s'est remarié, et, pourvu qu'il le sache loin de lui, il se contente de payer la pension mensuelle sans s'inquiéter d'autre chose.

La tante ne peut vivre sans Pierrot. Elle l'a même mis dans sa chambre pour dormir, afin de ne pas le laisser seul.

Mais un jour on rapporte le maître sur un brancard à la maison d'angle de la rue des Orphelines. On l'a ramassé sur la route provinciale, avec une épaule et une mâchoire fracassées par le tram à vapeur. On ne sait pas s'il est tombé, ou s'il s'est jeté dessous parce qu'il voulait mourir. Le tram ne l'a pas tué sur le coup; mais il l'a blessé mortellement.

Il n'y a pas à pleurer. Certaines morts montrent la fatalité sans rémission de l'heure qui sonne. L'homme était déjà fini. Il est bien qu'il meure.

Sur l'oreiller, sa tête enveloppée de gazes sanguinolentes apparaît on ne peut plus tranquille, avec son nez long et étroit comme une lame au milieu du visage, tendu en avant comme pour lancer un commandement ou proférer une réprimande, même sur le point de mourir. Pleurer?... Pourquoi?... Ce qui arrive est logique. Pourtant sa femme pleure, parce qu'elle reste seule au monde, sans plus avoir désormais personne qui la batte et la fasse souffrir.

Après les obsèques, Pierrot lui-même s'en va.

Dans la maison qui peu à peu est dépouillée des meubles, vendus l'un après l'autre, qui sent le moisi et l'évier, les ordures et l'arrière-boutique, la vieille se traîne, flasque, inutile, sans espérance, sans bonté. Sa seule occupation se borne à certains travaux en cheveux, travaux compliqués, sur satin, sur carton, sur fil de fer, qui puent le cadavre.

A la fin, elle disparaît.

Qui l'a vue mourir?...

Peut-être n'est-elle pas morte, elle s'est évaporée.

Il y a des êtres qui disparaissent ainsi, comme certains arbres dans la brume, quand tombe le crépuscule de novembre.

Nani à Dinine, un matin, trente minutes avant l'heure de l'école. La maman est déjà partie, depuis longtemps, pour la fabrique.

— Rien qu'un moment. Puis je me sauve. Tu sais, à partir d'aujourd'hui je me mets avec Daria, dans la maison d'Ignazia. Nous nous marierons au plus tôt. Ignazia y consent : par force. Dis-sept et quinze ans!... C'est à mourir de rire... Deux grands enfants. Mais Daria est enceinte. Avertis ce soir maman, quand elle reviendra de la fabrique. Elle ne peut me refuser son autorisation. Je sais qu'elle songe à me mettre un lit pliant ici dans la cuisine, maintenant que les nouveaux locataires vont entrer dans la maison des oncles. Mais ici... c'est inutile. Je n'ai pas vécu ici enfant, je n'y vivrai pas, homme. Et je plante là l'école. Qui pourrait payer les livres, maintenant?...

Dinine sent la tête lui tourner. Les meubles et les murs dansent autour d'elle.

— Mais il ne te manque qu'un an de cours. Quoi? veux-tu te faire entretenir par Ignazia?... Il faut pourtant gagner son pain!

— *Vir sum.* J'ai déjà cherché, et trouvé. L'ingénieur Giraldi me prend comme clerc à partir du mois prochain. Deux francs par jour... Pas de danger qu'on jette l'argent par les fenêtres... Daria travaille comme couturière. Après viendra le bébé, et qui vivra verra....

Le bébé!... Enfant de deux enfants... Un bébé vraiment vivant, en chair et en os, qui pousse des cris et veut du lait, qui grandit et qu'il faut élever, comme s'il avait un père et une mère pour de bon...

— Qu'as-tu fait, Nani?... Tu n'as pas songé...

— A quoi?... Tu es gentille, toi. C'est à mourir de rire. Tu n'y comprends rien. Tu es Dinine, qui apprend toute sa leçon et croit que la vie se passe à faire tous les comptes jusqu'au dernier centime. Tu es un portrait encadré... Mais tu as tort à tout point de vue. La vie est bien autre chose, bien autre chose, Dinine.

Une grande secousse aux épaules, un baiser avec les dents plus qu'avec les lèvres, une pirouette, un ricanement entre le « je t'ai joué le tour » et le « je m'en fiche »; et dehors au triple galop.

Elle reste, la tête étourdie et lourde, à rassembler ses livres pour les leçons. Quelle différence entre les livres et la vie!

A son âge, l'âge de Daria, elle pourrait donc avoir un amant, avoir un enfant?... Son maigre et svelte corps n'a pas un frisson devant une telle pensée. Pas une ombre dans son esprit. Seule une froide perplexité, un désir de se reprendre, de se rendre libre. C'est Nani qui a tort. Son existence est celle des faibles et des aveugles, emportés dans la danse folle, dévorés vifs par les passions.

Elle n'en veut pas une semblable. Cela lui fait peur. Elle préfère l'eau pure bue après la soupe au riz et au lait, le bon sommeil réparateur après l'étude et le travail serein, les pauvres comptes de la maison, réglés sans qu'il reste une dette d'un sou, l'ordre qui est paix, la solitude qui est indépendance. Un homme dans sa vie?... Mais jusqu'à présent aucun jeune homme ne s'est retourné sur elle pour la regarder dans la rue. Oh, c'est mieux, c'est mieux ainsi!... Elle comprend bien, maintenant, pour quelle raison sa mère la préfère à son premier-né, et met en elle tout son espoir.

Pourtant, la nuit, après avoir longuement veillé avec la pauvre femme, dans la cuisine froide et dans le lit inquiet, soupirant et réfléchissant à la triste nouvelle, elle s'endort d'un sommeil qui ne lui est pas habituel, d'un sommeil tourmenté, coupé de sursauts.

Et, vers l'aube, elle fait un songe.

Elle a un petit à côté d'elle, dans un berceau, tout nu et vagissant. Elle sait qu'il est à elle. Comment l'a-t-elle eu?... de qui?... et quand?... Elle ne se rappelle rien. Dans sa chair elle se sent intacte et scellée : un fruit vert. Pourtant le bébé est là, qui se lamente, en serrant ses petits poings. Et le maître, c'est lui. Elle ne pourra plus, ne devra plus faire autre chose que le bercer, le nourrir, le servir, l'élever. Une imploration pleine de douleur tremble dans ce vagissement qui fend l'ombre et traverse les murs.

— Je ne voulais pas venir au monde — semble-t-il gémir — regardez comme je suis misérable. C'est vous qui m'avez appelé : et maintenant, maintenant, comment faire?...

Pour le calmer elle le prend dans ses bras. Mais elle ne sait pas tenir un nouveau-né dans ses bras. Ces membres lui semblent de verre, ils lui font presque horreur : elle craint de le laisser tomber, et qu'il se brise à terre. Rien de cet être ne

répond à son sang. Et lui pleure, pleure; mais le gémissement inconsolé se transforme en un ricanement saccadé, sardonique, de Nani :

— Ah! c'est à mourir de rire!... C'est la vie, c'est la vie, Dinine!

Elle se lève tard et souffrante : le temps à peine de courir à l'école, les os broyés par le songe cruel. La place de sa mère, dans le lit, est vide. Debout à cinq heures, très doucement, pour ne pas l'éveiller, elle est partie pour l'usine. Elle a pleuré toute la nuit et n'a pu s'assoupir même une minute. Elle n'avait pas la force de se lever si tôt; et pourtant elle le devait. Mais il n'est pas de tourment qui puisse nous dispenser de travailler.

Journées austères sans changement, croissant par degré du printemps à l'été. La mère va à ses fatigues habituelles, la fille à ses études coutumières.

Aux chants de l'ouvrière Victoria, rythmés d'après la respiration des métiers en bas dans la fabrique, répondent, des petites chambres donnant sur le jardin du palais de la rue de Rome, les chants d'Homère. L'enfant est finalement pénétrée, sang et âme, par la Poésie.

Elle a dévoré beaucoup de papier imprimé, depuis l'enfance; mais ce n'était pas de la Poésie. Elle a étudié de nombreuses pages de vers à l'école; mais elle ne les sentait pas encore comme de la Poésie.

Maintenant elle voit, maintenant elle comprend : tout est transfiguré.

Les vents bleus de l'Odyssée apportant du large les échos de chœurs héroïques, la beauté d'Hélène, seule femme au monde entre les hommes et la mort, l'impétueuse chevauchée nocturne des hendécasyllabes des « Sepolcri », et, par-dessus tout, certaines sérénités immobiles et prodigieuses de Léopardi la maintiennent dans cet état de grâce, de douceur joyeuse qui d'abord lui fut révélé en écoutant, à travers l'invisible et l'insaisissable, le temps couler.

Oh, qu'elle est riche!... Bien plus que la propriétaire qui lui a dit un jour : « Tu as volé. » Bien plus que ses filles, qui

maintenant étudient le piano et les langues étrangères, fréquentent les « bals blancs », se font envoyer leurs toilettes de chez les premières couturières de Turin, lui disent bonjour d'un peu loin, d'un peu haut, encore qu'elles soient bonnes. C'est elle qui n'est pas bonne. Orgueilleuse comme Lucifer, au contraire, puisqu'elle est tellement riche. Elle possède le nombre et l'harmonie, la mesure et le rythme, et une foule de visions. Elle sait qu'elle en aura, pour toujours. Maintenant qu'elle a découvert le secret de la joie, elle en abuse. Au crépuscule, quand elle va attendre sa mère devant l'usine, le fracas cadencé de la transmission, qui fait presque trembler l'air alentour, se traduit pour elle en vers de onze et de sept syllabes, bien sonores.

Le seul que dans l'école normale elle considère à l'égal d'un « maître », c'est le professeur d'italien. Et il lui apparaît vraiment semblable à un prêtre, en cette heure spéciale de la semaine que les élèves appellent « l'heure de Dante ».

C'est un sexagénaire d'une âpre verdeur. Il a émigré, en Lombardie, très jeune, de Trieste où il est né, par haine de l'Autriche et par passion de la liberté. Son nom est Paul Tedeschi.

Autrefois dans les Ordres, il a jeté la robe afin de prendre femme. Rude parfois, d'une probité batailleuse : injuste, jamais. Un visage d'ancien *condottiere*, ébauché dans la pierre à coups de hache, tout émaillé de boutons; des épaules de lutteur; de très belles mains d'évêque. Il enseigne avec ferveur, avec une lenteur passionnée, et, tandis qu'il enseigne, il a toujours l'air d'étudier et d'apprendre pour lui-même. Mais pendant « l'heure de Dante », il ne fait que lire. Et il lit comme on prie.

Jamais, tant qu'elle vivra, la fille de Victoire n'oubliera cette voix et ces lectures. Voix riche de tonalités profondes, qui ne mange pas une syllabe, ne trahit pas un accent, monte, descend, pénètre, révèle par un silence ou par une vibration des trésors cachés, arrive enfin à paraître un élément charnel du vers. La voix de l'homme possède donc tant de pouvoir?... Les cantiques sont présentés à l'enfant d'une façon telle qu'ils ne pourraient l'être mieux. Sans commentaires, nues, selon l'interprétation la plus vivante et la plus chaste. Ce que

son esprit ne comprend pas, la musique le lui clarifie. Elle en reste souvent atterrée, parmi la douceur de l'extase mystique. La poésie, ainsi chantée à plein orchestre, agit sur elle comme dans un temps les visions célestes sur les saints qui en tombaient dans le ravissement. Le maître s'en aperçoit, s'en étonne, l'observe; et, sans le montrer, la préfère aux autres.

Un jour qu'ils sont en tête à tête dans la salle d'étude restée déserte (l'espace encore illuminé par le chant de la « divine forêt épaisse et vivante »), il lui dit, en caressant paternellement ses cheveux châtains et son épaule gracile :

— Comme tu es pâle!... Elle te fait donc tant de mal, la poésie?... Si elle te fait si mal, cela veut dire que tu l'aimes trop. Il y a tant d'inquiétude, même dans tes compositions... Tu souffriras, tu souffriras, ma petite fille.

Le maître plaisante, sans doute. Souffrir?... A cette souffrance qui est amour et excès de vie, jamais elle ne voudra renoncer. Du reste, elle se demande si, à un certain point de plénitude, souffrance et joie ne sont pas la même chose.

Impressions de couleurs et de formes!... Elle ne fréquente pas volontiers les maisons de ses compagnes. Avec une seule de celles-ci il lui est possible d'aller, sans effort, d'étudier de compagnie, et elle n'en ignore pas la raison. Non pour l'amie, une grosse fille bonne comme le bon pain, qui a grandi très vite, compte seize ans tout en en paraissant dix-neuf, et pour cœur en a dix : très belle : une vraie fleur; mais privée de tout ardent parfum.

Elle va chez elle, parce que sa maison lui plaît. Un antique petit palais qui dans le passé était un couvent. Chambres à voûtes, fraîches, blanchies à la chaux, avec des meubles noirs sculptés et des tableaux de sujets sacrés, presque tous noirs eux aussi. Quelle paix! Il y en a une qui porte sur les parois des fresques représentant des épisodes de l'Ancien Testament, et ne contient qu'un Christ en bois, énorme, deux coffres et un prie-Dieu.

Dans la petite cour où elles se tiennent pour étudier, les jours qu'il ne pleut pas, elle passerait toute sa vie. Petite, elle paraît grande. A la hauteur du premier étage, une loggia de brique la couronne. Au centre un puits vert de mousse. De l'herbe au pied du puits. Quatre lauriers luisants aux

angles. Alentour, un petit portique d'une légèreté aérienne.

Blanches et noires, autrefois les religieuses passaient en file, en priant, derrière les colonnes.

Le soleil y prend une autre couleur, plus riche, peut-être à cause de la brique qui possède un si beau rouge, et dans le crépuscule s'allume, pareille à la braise.

Entre ces arceaux, cette cimaise d'une ardeur sanglante, ces quatre lauriers et la jeune fille se déroulent des colloques dont les paroles sont lignes, lumières, ombres, reflets.

Il est une heure du jour durant laquelle, si le ciel est serein, le soleil atteint de biais la corniche d'une fenêtre encadrée par un jasmin grimpant. Cette heure du jour est pour elle l'état de perfection.

Elle voudrait l'immobiliser, l'arrêter en elle-même.

Et seulement quand sa vie sera mûre, elle se rendra compte d'un fait qui l'a laissée longtemps incertaine et troublée : la retraite de sa resplendissante compagne, cédant à une vocation invincible, dans un couvent cloîtré.

Les causes du doux mal mystique ont leurs racines dans cette maison quasi monacale, dans ces chambres peuplées de saints en oraison, dans cette cour d'une extatique beauté claustrale. Les choses, peu à peu, ont gravé dans l'âme de la jeune fille la certitude qui ne s'efface plus.

Où es-tu, sœur Innocence?

Tu as fixé cette heure du jour.

ADA NEGRI

(Traduction ÉDOUARD SCHNEIDER.)

(*A suivre*).

TABLEAUX DE PARIS

Aquarelle. — Comme à l'approche d'un danger, d'un cataclysme, dans une orageuse atmosphère d'été, avec pour toile de fond l'Exposition des Arts Décoratifs, ses cubes, ses minarets qui s'illuminent le soir venu, ses ors et ses plâtres, ses couleurs vives et son aluminium, Paris offre l'image d'un encombrement plus que jamais inextricable, d'un luxe plus que jamais insolite et d'une richesse étalée devant les convoitises avec outrecuidance. L'élément étranger ne s'est trouvé, à aucune époque, si mêlé à la population, — ce qui fut la population *parisienne*. Dans les autocars, pareils à des trains, comme dans les plus scintillantes des Rolls, les plus rapides Hispanos, les Voisins ou les Peugeots derniers cylindres, un peuple hétéroclite, mais dont la disparité finit par prendre un aspect de cohésion surprenant, se devine, perce. On ne voit que gens heureux de vivre, resplendissants de la supériorité de leur or sur le nôtre, puisque l'espèce de féodalité financière dans laquelle on nous fait vivre, leur permet de payer quatre sous, à Paris, ce qui coûterait un franc à Madrid, à Berne, Londres ou New-York.

Entre les maisons, le long des couloirs d'avenues et des quais, l'air que nous respirons, l'air de juin, qui semble exhalé par les arbres, un air bleu transparent, mais un peu lourd, l'air seul n'a pas changé, la buée qui enveloppe marronniers et platanes, comme la tarlatane gommée autour des lustres de province dans des étés de Francis Jammes, l'air seul est encore de chez nous, à nous.

Quand on voit revenir dans leur stabilité l'atmosphère

des saisons, qu'on aspire, en une fois, tant de jours passés, que dans sa mobile perfection la nature est la même, que la jeunesse garde fraîcheur et robustesse, que l'allure d'une femme révèle des grâces qui n'ont point changé depuis l'infini des âges et que, pour enchanter les sens, il suffit d'une tempe couleur de l'Inde ou de la Scandinavie, près d'un œil à la sclérotique luisante comme la nacre au fond des coquillages, on se demande pourquoi ce que l'homme invente exige tant de changements, puisque l'œuvre de Dieu ne varie point.

Sans doute, le renouvellement est-il le principe de la vie même. La nature hait ce que l'homme édifie. Ses buts ne tendent qu'à l'anéantir. Tout doit disparaître et l'homme avec patience renouvelle et recrée sans cesse, dans l'espoir d'établir une éternité qu'on lui refuse. C'est une lutte, à laquelle tout son génie ne saurait suffire. Pourtant, non satisfait d'avoir pour adversaires la Nature et le Temps, il ne veut de pire ennemi que lui-même. Les peuples se détruisent plus sûrement que ne les détruit le temps.

Une vaste *exposition* donne le change sur cette fin à laquelle nous sommes condamnés, vers laquelle tout marche. Elle précède des âges qu'on qualifie de *nouveaux!* Franchissons donc cette porte qui ouvre sur un « demain », dont toute idée de paix semble écartée!

Cinq heures du soir, un samedi de juin, au pied du pavillon de la Grande-Bretagne. Après une journée de soleil et de chaleur orageuse.

Nous avons souri devant certaines toiles exécutées par des artistes outranciers — des aquarelles de Dufy, par exemple, — sur lesquelles formes et couleur sont volontairement simplifiées, transposées, mais demeurent dans la lumière et le vent. Du point où je suis placé, au pied de l'escalier du pont Alexandre III, sur la rive droite, à la terrasse du Pavillon Anglais, les aquarelles de Dufy deviennent, non seulement vraisemblables, mais exactes. Au premier plan, de grandes ombrelles de couleur, vertes, jaunes ou rouges, bordées de dents ourlées d'une ganse d'un ton vif. Derrière, la Seine charrie des périssoires dans lesquelles rament des canotiers qu'on dirait échappés de Joinville, puis de lourds chalands noirs, aux flancs courbes, tirés par des remorqueurs cein-

turés d'une ligne de flottaison écarlate et qui crachent des volutes à la sépia, en descendant à vide le cours du fleuve, vers Rouen. Quelque *launch* blanc dont le pavillon triangulaire ondule, promène des badauds, aux *tacs tacs* de son moteur. Puis, sur la rive gauche, les trois péniches, la bleue, la blanche, et la rouge, aux lourdes carènes enluminées de fleurs monstres... Leur pont est couvert d'autres parasols couleur de géranium et de citron. Au delà, des toits de palais provisoires, transitoires, ostentatoires. Puis, l'un des pylones du pont de 1900, avec son cheval ailé, sa Victoire, qui souffle dans une trompette, — le tout doré et que le temps n'a pas encore terni... Et le pont lui-même, le pont de fer, trop orné, surmonté de galeries temporaires, d'une architecture concave, badigeonnée de ce que nos grands'mères appelaient sans ambages « mer-d'oie ». Des curieux, les promeneurs confiants, extasiés et exténués du samedi, bénéficiaires de la semaine anglaise... Foule. Partout. Houle... Et ces chalands noirs sur l'eau grise, primitifs, qui ont l'air d'amener encore des Normands pour assaillir Lutèce, et qui ne sont chargés que de tonneaux.

Dans les arbres de la rive parallèle, trois cloches, cloches d'églises, qui ont leur nom de baptême gravé dans le bronze et se nomment *Félicité* ou *Marie-Louise*, selon la marraine, trois cloches commencent à se balancer, à disperser de belles sonorités ailées, comme à la sortie des mariages ou des enterrements. Et l'on croit entendre, par-dessus le ruban glauque et moiré de l'eau, à travers la rumeur du peuple cosmopolite l' « Or-lé-ans, Beau-gen-cy, No-tre-Da-me du Quer-cy, Ven-dô-me!... Ven-dô-me!... » de la vieille ballade française... Mais, du premier étage du restaurant britannique, un *jazz* laisse choir par la baie ouverte des accords de fox-trott célèbres, tandis qu'un nouveau remorqueur, histoire de s'amuser, soufflant sa fumée opaque, se met à déchirer l'air d'un sifflement suraigu de sirène...

***

Roumanie. — La terrasse de l'Orangerie, au soleil de trois heures de l'après-midi, en juin, par une journée claire et lourde... La Place de la Concorde dans son ordre et son ordon-

nance que traversent et dérangent des trombes d'autos, devant ces deux façades de Gabriel, qui sont comme un écho de la Grèce à travers un air de Rameau...

Nous pénétrons dans l'ancienne salle du Jeu de Paume, car on a joué à la paume là, jeu bien français, qui ne doit plus être pratiqué nulle part, remplacé, surpassé par les jeux anglais... et qui devait bien avoir sa grâce, moins brutale. Mais ce sont jeux d'antan, pour hommes à culotte de soie et jabot.

Dans cet ancien jeu de paume, le musée du Luxembourg a transporté ses toiles d'auteurs étrangers. Elles y sont réunies, pendant des périodes intérimaires, coupées par des expositions qui offrent au public des groupements d'art belge, ou, comme aujourd'hui, d'art roumain, qui réunissent un ensemble où se trouvent représentés les différents éléments qui constituent l'art d'un pays.

C'est pour la France, — qui offre parallèlement l'image de tant de richesses et d'un état si précaire, d'une gêne si cruelle, — une grande pauvreté de posséder un musée de peinture moderne, aussi exigu et incomplet que celui du Luxembourg, installé dans une ancienne orangerie, tout aussi humide et brûlante, que l'est cette salle du Jeu de Paume, annexe lointaine et dépaysée... Le temps, qui permet de tout arranger ou de tout anéantir, permettra peut-être, selon ce que deviendra la France, de créer, un jour, quelque musée digne de nous. En l'attendant, voyons l'art roumain.

La Roumanie est une cousine germaine. Les familles possèdent ainsi des branches qui se sont éloignées par un mariage. L'union de cette demoiselle latine fut orientale ou quasi. Elle vit dans le voisinage des minarets, avec à l'horizon les dômes du Kremlin et de Sainte-Sophie. On trouve dans ses monastères, au XVIIIe siècle, et jusqu'à ce jour, l'influence byzantine, mais, en peinture, par exemple, c'est l'autorité de Courbet ou de Gauguin, et de nos grandes écoles de plein air qui règne sans partage. On respire un air de Méditerranée à travers ce pays dont les flancs reçoivent les vagues de la mer Noire où les Turcs retinrent si longtemps les pieds des Russes attachés.

Grigoresco, mort en 1907, Luchian, mort en 1916, étaient

des peintres qui avaient voyagé en France, Grigoresco nous montre des types normands et des vues de Vitré. Les contemporains ne sont pas moins attirés par l'Occident. C'est vers lui qu'ont le regard tourné Petrasco, Stoenesco, Stériadi, Ronitza.

Des couvertures de tombeau, larges rectangles de velours, sur lesquels se trouve reproduite en incrustation d'étoffes différentes, l'image du disparu, restent peut-être ce dont l'esprit garde le souvenir le plus intense. Certaines anciennes peintures chinoises dégagent une même impression dans leur grande simplicité. Le visage est brodé en soie, le costume est appliqué, rebrodé, sur le fond de velours cramoisi. L'homme est là debout avec ces couleurs effacées par le temps, qui lui donnent du recul. On pense à Ivan-le-Terrible et à Mehmed Ali. Ce genre d'ouvrage est d'un art relatif, mais qui obtient des effets égaux à ceux de l'art véritable. A cinq pas, ce travail de brodeuse et de passementier a grande allure et celui qui dessina les visages était un portraitiste. Les arts religieux et populaires demeurent tributaires du passé. Les icones, l'iconostase, évoquent Byzance. Les artistes n'évoluent point comme en France, en Italie et en Espagne, au cours des siècles précédents. Quelle différence entre les anges de Benozzo Gozzoli et ceux de Tiepolo, entre les descentes de croix de Memling et celles de Rubens, entre les primitifs espagnols et Murillo, et, chez nous, entre Nicolas Fouquet et Le Sueur. Le pays qui s'étend des monts de Transylvanie à ceux de l'Albanie et de la Grèce, est en léthargie, l'art y sommeille, jusque vers le milieu du XIXe siècle. Il faut faire effort pour distinguer sur une icône d'argent le travail du XVe siècle et celui du XVIIIe. De même pour les poteries. Toutes se ressemblent dans leur simple rudesse, leurs formes voisines de l'antique, leurs décorations à tons plats. Mais cette homogénéité même crée l'harmonie, donne au visiteur parisien qui pénètre dans l'Exposition organisée par M. André Dézarrois, une impression d'ensemble, que n'offrirait certainement pas une sélection d'objets français, sur une si grande étendue de temps.

*
* *

Lucien Guitry. — Au petit théâtre *Edouard VII*, voici quelques semaines, dans une pièce charmante de Sacha Guitry, où la trame, légère et inégale, se recouvre de ces broderies brillantes, imprévues, légères, qui ne prétendent point viser à la longue durée, qui passeraient peut-être un peu vite à la lumière du soleil, mais offrent, aux lueurs de la rampe, l'expression du temps présent, et sur lesquelles on retrouvera, sans doute, bien des aspects d'aujourd'hui.

Lucien Guitry jouait. Pressentait-il que c'était l'une des dernières fois de sa vie? J'imagine que nous sommes ou que nous devrions toujours être capables de discerner le danger ou le bonheur qui nous menacent, si nous n'avions, dès l'enfance, usé les pouvoirs que la nature nous a donnés, qu'on néglige de développer, dont nous faisons mauvais emploi, à tout propos et qui ne nous servent plus, lorsqu'ils pourraient nous éclairer.

Dans le rôle de vieux comédien qui lui avait été distribué, fait à sa mesure, le camouflage de son personnage, travail dans lequel il excellait, avait soulevé à son apparition l'habituelle rumeur de plaisir. Avec ce tact sans lequel la plupart des dons se gâchent, Guitry avait peint le vieil acteur, — nécessairement un peu cabotin, en se servant de ces touches légères où la nuance même d'un cache-nez rose devient une indication pour le psychologue et un plaisir pour le peintre.

Pourtant, nous faisions ces réflexions mélancoliques qui assaillent, trop fréquemment, hélas! les Parisiens, lorsqu'ils commencent à moins aimer le théâtre, à se déplacer moins facilement pour aller voir la pièce d'un auteur en vogue, à se sentir plus avares de ces soirées dont ils se sont montrés jadis si prodigues, — et qu'ils retrouvent leurs favoris, leurs lions d'autrefois ayant pris de l'âge et plus d'embonpoint, surtout, qu'ils n'aimeraient.

Guitry était de ceux qui, passé la cinquantaine, se sont laissés asservir par l'estomac. Au-dessus du torse la tête paraissait souffrir de ce développement inutile. Peut-être le masque n'en prenait-il que plus d'intensité dans l'expression. Lorsque cet homme fronçait les sourcils, il semblait que les

roulements de la foudre dussent s'entendre à la cantonade. Il évoquait le Vautrin de Balzac, avec ce que pouvait apporter d'affinement au personnage un homme qui avait été l'ami de Jules Renard, de Maurice Donnay, de Porto-Riche et de bien d'autres. Ah! le sourire sceptique de Guitry, au temps d'*Amants*, pièce dans laquelle je crois bien l'avoir vu jouer pour la première fois, à un âge où tout marque, de ces représentations qui font courir le Paris que l'on découvre et dont on ne voit alors, que le pittoresque et le piquant. — Il est vrai qu'une salle de spectacle, il y a vingt ans, n'avait guère de rapports avec ce que nous voyons aujourd'hui!

Le sourire à dents et lèvres serrées, contractait les mâchoires, tandis que brillait à travers les cils un œil volontaire et sensible, défendu, brutal et doux. Guitry inaugurait le veston, il l'imposait, parce qu'il était fort, déjà, avec ce torse massif qui ne tolérait point la jaquette. C'est là qu'on retrouvait Vautrin — ce qui le vouait à être choisi par Henry Bernstein, pour des pièces comme *Samson*.

Il fut, avec Réjane, l'éclat du théâtre à Paris, pendant un quart de siècle. Ces deux êtres étaient à la mesure l'un de l'autre. Ils demeuraient voisins du peuple dans un pareil amour de la force et du vrai. Ce qu'ils possédaient de distinction se fixait dans leur atmosphère, dans le halo qui environne l'individu doué, dans l'éclat, la souplesse, comme dans la dureté du verbe. Ce sont des acteurs qui évoquent la rose et le poing. Ils peuvent presque tout interpréter, parce qu'ils y versent un peu de sang, même lorsqu'ils ont l'air de ne donner que de l'eau sucrée. Quand ces deux êtres se regardaient en face, se mesuraient d'un œil rendu impitoyable par la fuite de l'amour, il régnait dans la salle ces silences qui tiennent les respirations suspendues.

Il semble qu'on soit injuste, lorsqu'ils vieillissent, envers ces grands comédiens, qui disparaissent après nous avoir si longtemps charmés. C'est qu'ils ne peuvent durer plus que notre jeunesse, renouveler indéfiniment ce miracle, cette hystérie sublime qu'est le théâtre pour les plus avantagés. Les générations nouvelles, qui voient des quinquagénaires, ne comprennent plus cet enthousiasme dont les échos sont venus jusqu'à eux. Elles traitent d'exagération notre lyrisme

et vont porter au pied de gloires nouvelles des lauriers dont nous ne voulons pas admettre à notre tour l'opportunité.

***

De Corot a nos jours. — Rue de Rivoli, — il faut en ce moment mettre quelque précision dans ce qui touche aux Arts-Décoratifs, — rue de Rivoli, le Musée des Arts-Décoratifs, donne une suite au merveilleux ensemble conçu par Henry Lapauze au Petit Palais. Ses conservateurs nous ont préparé une exposition de peinture dans cette formule : « De Corot à nos jours. »

Depuis cinquante ans, il semble bien que la peinture, comme toutes choses, ou presque, ait plus évolué qu'elle ne l'avait fait en trois siècles. Des rapprochements d'artistes s'étant succédés sur un assez grand espace de temps sont devenus dangereux. Ils ne sont pas agréables, s'ils ne sont dosés avec infiniment d'attention et de goût. Il semble difficile de mieux réussir, n'importe où, un ensemble pareil à celui que MM. Metman, Kœchlin et leurs collaborateurs présentent, au rez-de-chaussée de leur musée. La toile des murs et les sobres (mais si importants par la tache qu'ils font), les sobres rideaux blancs qui encadrent les portes donnent fraîcheur et calme à cette sélection estivale. Ce n'est pas là un *musée*, mais quelque compromis entre le laboratoire et le boudoir, qui convient exactement aux tendances modernes, dans cette atmosphère d'hygiène et de cérébralité, de simplification et d'audace, qui est la nôtre. On trouve là, d'abord, le Renoir des Renoirs. Deux femmes dans une loge de théâtre, dans une gamme de tons rouges, qui supporterait le voisinage de Titien. C'est une de ces toiles sur lesquelles viennent s'étreindre, à pleins bras, par delà les siècles, les plus grands maîtres, en apparence les plus opposés. Nous y voyons que le génie s'abreuve à une source unique, inépuisable et secrète, comme il n'est à courir qu'un même sang dans le corps de tout être qui respire l'oxygène à la surface du monde.

Manet est une fleur de pâte rose et blonde. Est-ce la chair même? C'est la chair d'un Manet, cela suffit. Courbet, c'est la biche blessée qui brame, sur des mousses de moquette verte.

Eugène Boudin : caravelles de l'estuaire d'Honfleur, yachts parés, le dimanche, de banderolles multicolores qui évoquent les roses de papier dans le chapeau du prestidigitateur et les branches dénudées des volières chaudes, sur lesquelles agitent leur queue d'aigrette des familles d'oiseaux de couleur. Gauguin : mangues vermeilles et l'acidité d'un fruit vert, dans la main serrée d'une vierge tahïtienne sans hanches et qui a le regard d'un des derniers Valois entre des paupières indiennes. Cézanne, Pomone vêtue en garde champêtre; jeune paysan à la blouse bleu de ciel français, qui ne sait rien d'Hamlet et qui rêve, peut-être.

Toulouse-Lautrec : Botticelli de Gomorrhe, prince des paradis artificiels, archange de la boue : le Moulin Rouge et ce charmant visage de Jane Avril dont le sourire a la grimace de la phtisie, entre deux branches de pommiers en fleurs. Degas : Michel-Ange cul-de-jatte, qui raconte avec un chausson rose de danseuse, la casaque d'un jockey et le zinc d'un tub, toute l'humanité, comme d'un os rongé par l'acide des mers, Cuvier recrée le plésiosaure.

Et ces ombres verlainiennes, ces crépuscules adolescents : Carrière, Aman-Jean.

Et Gervex, qui rêve de Zola dans l'odorant jardin de madame Madeleine Lemaire. Et Roll, qui croit entendre clamer la *Marseillaise* par les Girondins et qui n'entend, sans doute, que Paulus fredonner *En revenant de la Revue*... Et tant d'autres, du somptueux Carolus Duran, qui s'assied sur le tabouret de Vélasquez, mais que l'abus des portraits ramène chez Carjat, après le ferme et probe Bonnat, qui pouvait faire penser à Rembrandt, s'il n'y eût à l'avance pensé lui-même...

Mais venons à la salle de nos contemporains directs. La sélection n'était point commode à faire. Matisse, est comme une imberline neuve au soleil ou ces étoffes appelées *algériennes*. Dunoyer de Ségonzac, bûcheron de velours. Van Dongen : Van Dyck de sleeping, qui peint la mode en regardant ses modèles dans les glaces déformantes des promenoirs de music-halls. Marquet : fleuve de midi, sans courant, bateaux plats...

Et Marie Laurencin, sirène au cœur végétal, cœur de la rose aux trilles de rossignol. Utrillo, sombre après midi battu de verges de soleil, échines lasses des masures de Montmartre,

vieilles églises et guinguettes de banlieue, qui rêvent encore de Clovis ou de Rimbaud.

Vlaminck, ouragan bolchévique, qui renverse l'encrier de la sténographe sur une palette.

Picasso : arlequin et même Trissotin, qui voudrait prendre un porte-plume pour s'expliquer, — enfin, — mais ne tient jamais qu'une batte.

... Bonnard, Vuillard, mosaïstes de la lumière, Turner de nos tapis familiers, chambres dans lesquelles un rayon du matin vint danser, bien avant Strawinsky, sur les livres et les bouquets le *Sacre du Printemps*...

***

Soir. — Parc Montsouris, l'un des jours les plus longs de l'année, les plus purs, lorsque les clartés du soleil persévèrent jusqu'à l'instant de se fondre dans celles de la pleine lune, comme un amour mystérieux et calme succède à une bruyante passion... Pas un instant, la tonalité de l'atmosphère ne demeure immobile, c'est l'heure enchantée. Les reflets glissent d'une nuance à l'autre, avec des délicatesses insaisissables, infinies, continuement.

Repas en plein air, sur la terrasse d'un restaurant. Devant nous, le terrain se creuse, fait vallon, l'eau d'un petit lac y ouvre son œil pâle dans la pénombre des arbres alourdis de leurs fastueuses parures de juin.

Les mouvements de la lumière s'estompent, les gammes de dégradés se déroulent sans heurt, sans une erreur de machiniste. Il semble que cette impression de mobilité, de gravitation incessante, cause le silence. Aux petites tables, les dîneurs se sont tus ou parlent bas, ainsi que les couples et les familles ayant expédié leur repas, afin d'assister au concert qui doit se donner sous le pavillon de musique, à mi-flanc du vallon. Sur des cercles de chaises, des auditeurs muets l'environnent. Les oiseaux eux-mêmes s'apaisent. C'est une de ces grandes heures de l'année qui ennoblissent tous les paysages.

La population de ce quartier, au delà de l'Observatoire et du Lion de Belfort, est un peu celle d'une grande ville de province. On se sent plus éloigné de Paris, ici, qu'aux Buttes-

Chaumont. Je ne parle point de Montmartre. L'élément féminin lui-même, celui qu'on pourrait qualifier de léger, mettons la *grisette*, y a des manières bourgeoises, réservées. On voit de grands jeunes gens offrir le bras à leurs mères. C'est apparemment une sorte d'Eden, où Seurat rejoint Poussin.

Le concert commence. Quelques globes blafards se sont allumés. Il monte du gravier des squares une saveur que le palais ou les narines d'un Parisien n'oublient jamais. Et, lorsque l'ouïe retrouve Olivier Métra et Gounod, des émanations jaillissent du passé, devant lesquelles l'enveloppe du cœur ne peut demeurer imperméable.

Des étudiants parlent, à des tables voisines, un langage qui n'a pas changé. Le mot *demain* revient sans cesse dans leurs propos. Et quelques superlatifs. Ils ne trouvent point la musique démodée. Ils applaudiront même, sans l'avoir beaucoup entendu, le ténor qu'on voit d'ici, sa feuille blanche à la main, et dont le plastron fait un petit triangle blanc sous le visage obscur et les cheveux que n'éclaircissent pas les lueurs de la lumière électrique.

Et puis, nous nous éloignerons, en faisant le tour du vallonnement, pour atteindre une pelouse en déclivité, au sommet de laquelle luisent, aux rayons de la lune, les dômes d'un bâtiment dit algérien, vestige d'une lointaine Exposition Universelle. Devant l'horizon des arbres baignés par la blanche clarté, le pavillon fait une ombre opaque, ses dômes luisent à la courbe, sous le disque de la pleine lune.

A l'abri de quelque buisson de tamaris ou de troènes, des couples rapprochés ne forment plus qu'une ombre sur des chaises. Quelque étoile brille au zénith, par delà toute cette lumière si doucement épandue. Et, soudain, le sifflet d'une locomotive — en partance, — déchire l'air, seul mouvement, invisible, dans le soir.

ALBERT FLAMENT

LE RETOUR A L'ÉTALON-OR AU ROYAUME-UNI ET SES CONSÉQUENCES[1]

A la fin d'avril dernier, M. Churchill, Chancelier de l'Échiquier, a saisi l'occasion d'un exposé général sur le budget de 1925, pour annoncer que le gouvernement anglais ne prorogerait pas au-delà du 31 décembre prochain la loi interdisant l'exportation de l'or, et que, dès maintenant, il demanderait, pour la Banque d'Angleterre, une licence générale d'exportation du métal jaune. C'est ce qu'on a appelé « le retour de la Grande-Bretagne à l'étalon-or », mesure sensationnelle dont nous étudierons ici les antécédents, la portée exacte, les conséquences sur la politique anglaise, la politique mondiale, et, surtout, comme il convient, la politique française.

I

La volonté persévérante du gouvernement anglais d'après-guerre de restaurer intégralement le prestige de la monnaie nationale a été depuis cinq ans remarquable. Les hostilités avaient conduit la Grande-Bretagne à se départir de la rigueur monétaire que lui a toujours imposée sa situation de grand marché financier, mais l'obstination mise à regagner le terrain perdu a vraiment triomphé de la nature, non peut-être, du reste, sans la violenter.

En 1914, la monnaie fiduciaire de nos alliés consistait en billets de la Banque d'Angleterre convertibles en or, et pourvus

obligatoirement d'une couverture métallique correspondant intégralement à leur montant, à l'exception de quelque 18 millions de livres garantis par des fonds d'État. La monnaie métallique se composait de pièces d'or de 10 et 20 sh. ayant, comme les billets, un pouvoir libératoire illimité, ainsi que de pièces divisionnaires d'argent et de cuivre.

Dès le 6 août 1914, la circulation fut complétée par l'émission de billets spéciaux, connus sous le nom de « currency notes ». Le but immédiat de cette mesure était de remplacer, par des coupures de £ 1 et 10 sh., le métal thésaurisé, et d'assurer ainsi le règlement des transactions quotidiennes que les billets ordinaires de la Banque, d'un montant minimum de £ 5, ne permettaient pas d'effectuer. Les currency notes étaient également destinés à fournir les fonds nécessaires pour consentir des avances aux banques et aux caisses d'épargne, et pour donner ainsi à ces établissements le moyen de faire face au retrait massif de leurs dépôts, au moment de la déclaration de guerre. Il était stipulé par ailleurs que les currency notes seraient remboursables en or à la Banque d'Angleterre et auraient cours légal.

Quand on prend des libertés avec la monnaie, on ne sait jamais bien où elles s'arrêtent. Primitivement destinés à satisfaire les besoins immédiats des particuliers, les currency notes furent émis par la suite pour des motifs différents. Le gouvernement les employa, par exemple, à drainer l'or dont il avait besoin pour la conduite de la guerre, en remplaçant par des coupures le métal demeuré entre les mains du public; il les employa même à régler une partie de ses dépenses, qu'il ne parvenait pas à équilibrer entièrement par l'impôt, malgré une fiscalité rigoureuse.

De ce moment, on créait de la monnaie fiduciaire, dans le sens le plus poussé du mot, mais dans le même temps, on faisait tout le possible pour lui enlever partie au moins de ce caractère, en lui constituant une couverture en or ou en titres d'État. Le résultat de tout ceci se concrétise dans les chiffres suivants. En décembre 1914, l'Angleterre avait mis en circulation 38 millions de livres de currency notes, gagés sur 18 millions et demi de livres de couvertures-or, soit une proportion de 48 p. 100. En décembre 1918, c'est-à-dire à la fin de la guerre,

le montant des currency-notes atteignait 323 millions de livres; la couverture-or s'était élevée à 28 millions et demi, mais le rapport de l'une à l'autre n'était plus que de 8 au lieu de 48 p. 100.

Ainsi, l'Angleterre, quoiqu'elle en eût, avait dû s'éloigner de l'or, et cette situation se traduisit dans sa législation. Au printemps de 1919, on interdit les exportations d'or, mesure qu'on avait cru pouvoir différer jusqu'alors par fidélité au prestige monétaire du pays, et en 1920, on dut édicter, après divers procédés dilatoires, le cours forcé.

Mais on ne l'avait pas plus tôt fait, qu'on s'apprêtait avec résolution à débroussailler de nouveau le chemin du retour à l'or. L'Angleterre a toujours considéré, et avec raison, étant données la forme et la spécialisation actuelles de son économie, que sa prospérité dépendait de la priorité de la place de Londres en tant que marché commercial, et, ce qui se tient, en tant que marché financier du monde. Il fallait à tout prix que la livre, instrument de paiement indiscuté, valût de l'or, et il fallaitsurtout qu'elle ne restât pas détrônée au profit du dollar, dont la primauté déjà s'instituait.

On se mit à la besogne, dès la fin de 1919, suivant les directives d'un Comité qui laissera de grands souvenirs dans l'histoire monétaire anglaise, le Comité Cunliffe. Ces dictateurs de la livre s'affirmèrent de la plus entière orthodoxie et entreprirent une politique de déflation vigoureuse.

On commença par fixer un maximum, à échelons décroissants, à l'émission des currency notes, et à lier celle-ci à l'émission des billets de la Banque d'Angleterre, de façon que tout accroissement de l'émission des premiers raccourcît d'autant la marge d'émission des seconds. Première étape, par laquelle on jugulait l'inflation.

Puis de 1921 à 1924, on passe à la déflation proprement dite, en diminuant le nombre des currency notes en circulation. Pour une part, cette diminution résulta de remboursements méthodiques du gouvernement, et pour une plus grande part (c'est ici le défaut de la cuirasse) de la politique d'élévation du taux de l'escompte de la Banque d'Angleterre, et de la crise économique dont elle a été le prélude en 1920. Cette déflation de crédit a restreint les besoins d'instruments moné-

taires, et c'est elle qui a permis au gouvernement de réduire le total des currency notes. Mais on a pu dire aussi — un journal anglais l'écrivait encore tout récemment — que, ce faisant, on avait sacrifié l'industrie à la finance. Les difficultés économiques que rencontre depuis lors l'Angleterre, victorieuse sur le terrain monétaire, procèdent en partie de cette politique implacable.

Enfin, dernière série de mesures, on s'efforçait d'activer par tous moyens le relèvement de la livre par rapport au dollar. La déflation y concourait déjà, qui avait fait baisser, selon les procédés que nous venons d'exposer, de 320 millions en 1920 à 242 millions de livres en 1924, le chiffre des currency notes non gagés, et porté à 40 p. 100 au 1er janvier dernier la contre-partie métallique de la circulation anglaise tout entière. On y joignit, grâce à l'impôt, aux économies que réalisa, la *hache* du comité Geddes portée dans toutes les frondaisons administratives, la consolidation progressive de la dette publique, puis un équilibre budgétaire intangible. Pour finir, on dépêcha fin 1923 à Washington M. Stanley Baldwin, qui régla, à fort cher du reste, le remboursement de la dette anglaise aux États-Unis, mais libéra de cet inconnu, désormais consolidé, la balance des comptes de son pays.

Fin 1924, cet effort touchait au but; la livre atteignait la parité du dollar, c'est-à-dire de l'étalon-or d'après guerre. Restait à savoir si l'on consacrerait officiellement cet état de choses.

II

Sur ce point, l'accord n'était pas unanime, aussi bien chez les praticiens que chez les théoriciens.

On voyait plusieurs des uns et des autres s'inspirer de préoccupations plus économiques et moins financières que celles des hommes au pouvoir. Certes, les Anglais n'étaient point indifférents aux avantages du retour vers l'or, en tant que garantie de la stabilité du change, si profitable aux échanges internationaux. Cependant la médaille avait son revers, la déflation systématique ses inconvénients, du fait que

l'Angleterre se trouvait en relations d'affaires constantes avec des pays qui, comme ceux de l'Europe, n'étaient pas au même stade monétaire, ni, par voie de conséquence, en état de s'accommoder des prix anglais. Le déclin de l'exportation britannique serait-il, devrait-il être nécessairement la rançon du rétablissement de la livre?

Pour des raisons, celles-là théoriques, un courant semblable se dessinait chez quelques économistes anglais, dont le plus notable est le célèbre M. Keynes. En un livre très vivant, *la Réforme monétaire*, paru au début de 1924, Keynes s'éleva contre le mirage de l'or. Il exposa qu'une seule stabilité importait à l'équilibre économique du pays, celle des prix. De là le système de ce qu'on appela depuis, dans le langage hermétique des spécialistes, la circulation « dirigée » ou « organisée ». Inutile, disait Keynes, de s'occuper à l'excès du niveau des changes et de l'état des réserves d'or. L'essentiel est que le Trésor et les banques maintiennent en circulation le volume de monnaie nécessaire à la stabilité des prix, qui permet seule de soutenir une campagne économique suivie et sans surprise; et que, dans ces conditions, cette monnaie ne soit pas l'or, il n'y a à cela aucun inconvénient.

Voyez, disait M. Keynes, ce qui s'est passé aux Indes. De 1919 à 1922, le gouvernement indien a préféré, pour des raisons de haute politique, s'opposer à la hausse des prix intérieurs et laisser le change de la roupie aux prises avec d'énormes fluctuations. Si elle avait voulu maintenir le change de la roupie, l'Inde aurait été contrainte de se soumettre aux désastreuses fluctuations des prix anglais; en pratiquant avant tout une politique de stabilité des prix, elle a, selon M. Keynes, donné le bon exemple et montré à juste titre que, quand cette politique est incompatible avec celle de la stabilité des changes, elle doit lui être préférée.

Sans l'avouer nettement, l'Angleterre inclina de temps en temps depuis la guerre vers de demi-transactions. Londres fournissait assez volontiers du crédit aux places à monnaies dépréciées, afin de leur permettre de suivre les conseils de M. Keynes, qui, vus de l'extérieur, ne pouvaient avoir que de bons effets pour le commerce anglais. Mais officiellement, entendons dans les véritables milieux officiels de la finance

anglaise, on n'accordait aucune créance à ces suggestions qualifiées de révolutionnaires.

Au début de 1924, les présidents des grandes banques anglaises, dont on sait l'influence sur la conduite du pays, tinrent comme chaque année à cette époque leurs assemblées générales, et affirmèrent avec unanimité la nécessité du retour à l'étalon-or. Il était clair qu'ils n'entendaient point, pour le bénéfice d'une amélioration économique temporaire, sacrifier l'orthodoxie traditionnelle de la Cité de Londres.

Avec une grande continuité, celle-ci faisait sentir son influence sur les gouvernements successifs. En juin 1924, le cabinet travailliste chargeait un nouveau Comité, présidé par M. Chamberlain, et frère cadet du comité Cunliffe, de procéder à une nouvelle enquête sur la situation monétaire. L'enquête eut lieu; on y entendit, entre autres, le Gouverneur de la Banque d'Angleterre, des personnalités de la banque ou de la finance comme M. Mac Kenna, sir Robert Horne, Keynes, puis des représentants des Chambres de Commerce et de la Fédération des Industries britanniques. En septembre, le Comité avait abouti à des conclusions, qu'il déposa après les avoir soigneusement « limées » le 5 février dernier.

Ces conclusions étaient formelles : les propositions romantiques de M. Keynes étaient écartées et le retour à l'étalon-or demandé. « Nous recommandons, écrivaient les commissaires, que le retour prochain à la base-or soit déclaré l'objectif irrévocable du Gouvernement de Sa Majesté. » Et par retour à la base-or, on entendait le retour à la valeur légale de la livre. Le Comité constatait en effet, non sans un certain orgueil, qu'une opération de dévaluation, c'est-à-dire le retour au libre marché de l'or avec une unité monétaire ayant gardé le même nom qu'avant la guerre, mais contenant un poids d'or inférieur, était inutile, vu que désormais le taux du change de la livre côtoyait aisément la parité d'avant-guerre.

M. Churchill admit intégralement ces conclusions, et les formula dans le discours auquel il a été fait allusion au début de cet exposé : pour lui, la décision du retour à l'étalon-or se justifie, en dehors de toute théorie, par trois raisons pratiques.

« La première raison, a déclaré M. Churchill, est que notre île surpeuplée n'est pas en état de subvenir aux besoins de sa

population si le commerce mondial ne vient pas à son aide. La situation de notre énorme population ouvrière et l'état économique de notre pays exigent un contact constant avec la réalité. Aucun pays n'est obligé plus que le nôtre de s'en tenir à la réalité des faits économiques. On nous dit que le retour à l'étalon-or va nous enchaîner aux États-Unis. Il va plutôt nous enchaîner, pour le bien ou le mal, à la réalité. C'est la seule base sur laquelle nous pouvons nous tenir, c'est la seule base qui offre une sécurité permanente à nos affaires.

» La seconde raison est que nous ne pouvons pas vivre sur nous-mêmes. Nous avons une population deux fois aussi dense que celle de la France. Cette population dépend presque entièrement d'outre-mer pour sa nourriture et elle a absolument besoin de la stabilité des prix. Nous devons donc essayer d'assurer cette stabilité et nous ne pouvons mieux le faire qu'en harmonisant nos transactions internationales selon un commun étalon de valeur. »

Quant à la troisième raison, elle était plus claire, plus dirimante encore peut-être que les deux précédentes.

« Nous sommes, disait M. Churchill, le centre d'un grand empire. Si nous nous séparions à cet égard des Dominions, nous courrions le risque de nous isoler et de voir se relâcher avec les Dominions des liens qu'il est indispensable pour nous au contraire de fortifier. Le Canada est déjà sur la base de l'étalon-or, l'Afrique du Sud va y revenir, l'Australie a, ces temps derniers, insisté constamment auprès de nous pour que nous lui fassions connaître nos intentions. Si nous n'avions pas adopté l'étalon-or, les Dominions auraient commercé entre eux et avec les États-Unis sur la base de l'or et l'étalon mondial serait devenu le dollar et non pas la livre. La même chose se serait passée dans les pays étrangers, et le commerce mondial, au lieu de se traiter à Londres en livres sterling, se serait liquidé à New-York en dollars, ce qui aurait été extrêmement fâcheux pour nous. »

Il importait, en effet, d'éviter avant toute chose la dissociation monétaire et subsidiairement la dissociation commerciale de l'Empire, que l'on eut déjà récemment pour d'autres raisons quelque peine à enrayer.

Et maintenant quelle est la portée exacte, quelles sont du

point de vue anglais les chances d'avenir, de l'opération ainsi décidée?

III

La portée en est, si l'on peut dire, uniquement extérieure, en ce sens que si, le 31 décembre prochain, l'exportation de l'or doit être libre, si d'ici là on doit délivrer des licences d'exportation, si la Banque d'Angleterre est tenue de vendre et d'acheter de l'or en lingots d'un poids minimum, la faculté de convertir des billets en monnaie d'or et la liberté de la frappe sont encore réservées. En un mot la circulation des pièces d'or n'est nullement rétablie, mais la valeur fixe de la livre sterling en or est assurée, et les mouvements du change évités, comme avant la guerre, par les mouvements d'or nécessaires entre l'Angleterre et l'étranger.

Et c'est ici que surgissent les difficultés éventuelles.

La première, d'ordre général, est qu'un pareil système ne peut fonctionner que dans un pays où la balance des paiements est positive. Pourquoi? Parce que, si la balance des paiements est négative, une fuite progressive de l'or est inévitable, et, ce jour-là, tout s'effondre.

Visiblement, le Gouvernement anglais a prévu cette difficulté, du reste élémentaire. Sans doute, ses exportations visibles subissent une crise notable, mais il pense que les exportations invisibles, le revenu des capitaux investis à l'étranger couvrent la différence. Au surplus, pour assurer le coup, Londres a négocié récemment à Washington un crédit de 300 millions de dollars, masse de manœuvre qui permet déjà de parer à maintes éventualités; de plus la Trésorerie a accumulé une somme de 166 millions de dollars pour couvrir les deux prochaines échéances semestrielles de la dette anglaise envers les États-Unis. On peut donc voir venir, pendant une assez longue période.

Ce recours au crédit américain n'a pas été sans soulever, en Angleterre et ailleurs, des commentaires animés. On a soutenu que toute la politique monétaire anglaise était inspirée par les États-Unis, et orientée dans l'intérêt à la fois économique et politique de ces derniers.

En réalité, il semble qu'il y ait eu entre Londres et Washington, à cette occasion, une coopération sans enthousiasme exagéré, dans le dessein de réaliser à deux une bonne opération, de caractère exclusivement financier.

D'un côté l'Angleterre, aux termes de son effort admirable d'assainissement, décide d'en épuiser les conséquences, pour confirmer définitivement la situation de marché de Londres. De l'autre côté, les États-Unis, ayant consolidé leurs emprunts de guerre et organisé leur monnaie, commencent à redouter l'énorme concentration de moyens financiers opérée à leur profit. Leur intérêt est de pousser au retour universel à l'étalon-or; l'intérêt de l'Angleterre va être identique; elle pourrait y satisfaire en ce qui la concerne par ses propres moyens, mais autant vaut l'aider : on gagnera ainsi du temps pour la conversion finale des autres pays.

De là l'ouverture du crédit de 300 millions de dollars dont nous parlions tout à l'heure; mais il paraît qu'au contrat qui la consacre figure une clause de révocation au gré de New-York assez significative. Elle impliquerait que New-York se propose d'arrêter son appui à Londres, si la place anglaise employait ces crédits de change pour pratiquer une politique financière internationale en concurrence avec le marché américain.

Il ne se pose pas pour le succès de l'opération anglaise que cette question *crédits*. Il y a aussi une question *prix* et que voici.

La stabilité parfaite des changes, la parité de la livre, étalon-néophyte, avec le dollar étalon classé, ne saurait se maintenir que si les prix anglais et les prix américains sont en correspondance, parce que, s'il en était autrement, l'exportation anglaise serait désavantagée vis-à-vis des États-Unis, qui deviendraient rapidement créditeurs, pour le plus grand dommage du cours de la livre.

Or, à l'heure présente, les prix anglais sont notablement plus élevés que les prix américains. D'entrée de jeu, la difficulté signalée apparaît. Le Comité de la Monnaie s'en est aperçu, mais il a paru sur ce point enclin à l'optimisme; il a semblé escompter une hausse des prix en Amérique. Si cette attente est trompée, on n'hésitera du reste probablement pas;

on fera baisser les prix anglais, par la restriction des crédits, par la politique accoutumée de l'argent cher. Cela revient à dire que l'industrie fera une fois de plus les frais de l'opération; par contre le commerce extérieur s'en trouvera mieux. Succès monétaire, succès commercial, c'est assez pour que l'Angleterre passe condamnation sur le reste. Il y a cependant des protestataires. Il nous sera permis de rappeler que M. Philip Snowden, ancien chancelier de l'Échiquier du cabinet Mac Donald, s'en est fait tout récemment l'écho dans la « Journée industrielle [1] ». M. Philip Snowden et les travaillistes voient, en tout ceci, et peut-être ne se trompent-ils pas, des chances supplémentaires de chômage et de compressions de salaires.

Malgré tout, et c'est le sentiment ouvert des protestataires eux-mêmes, il est peu d'Anglais qui, dans le fond de leur cœur, ne soient prêts à supporter encore quelques maux temporaires pour l'honneur de la livre-or. Un avenir prochain nous dira, si, ce faisant, ils n'ont point présumé de leurs forces..

IV

En attendant, il est humain, il est même politique, que, témoins de cet effort de nos voisins et alliés, nous nous demandions quelles répercussions il est susceptible d'exercer sur notre propre économie.

Le résultat le plus certain du retour de l'Angleterre à l'étalon or va être de déterminer une accélération du mouvement déclanché dans le même sens en un grand nombre d'autres pays, lorsque même il n'y est pas déjà terminé. Ne parlons pas des États-Unis pour qui la question ne s'est jamais posée. En Europe même, la Suède est à l'étalon d'or, la Hollande semble avair fait connaître à l'Angleterre qu'elle prendrait la même décision avec les Indes néerlandaises. Un journal français annonçait que tout dernièrement la Suisse allait les imiter. L'Allemagne, on le sait, est aussi au standard-or, au prix, il est vrai, d'une faillite bien réglée : de même l'Autriche, la Hongrie, la Pologne. Nous avons déjà dit que les Dominions

1. Journée Industrielle des 17-18 mai 1925.

britanniques, sauf l'Inde — exception, il est vrai, importante — revenaient à l'or. En un mot, les États latins d'Europe et plus spécialement la France se trouvent isolés dans un bloc de pays, qui auront bientôt effectué sous une forme plus ou moins heureuse une réforme monétaire.

Or, il est bien clair que le volume d'échanges représenté par ce que nous pourrions appeler les pays-or, est tellement supérieur, depuis que l'Empire britannique les a ralliés, au volume des échanges des pays à monnaie inconvertible, que ceux-ci devront, tôt ou tard, prendre les mêmes mesures que leurs devanciers. Le pouvoir dominateur d'une monnaie, si l'on peut ainsi parler, est en effet proportionné au volume des échanges qu'elle couvre. La France, qui a joué un grand rôle au point de vue financier, et qui ne doit pas renoncer à toute ambition dans cette voie, achèverait la ruine de son marché et se placerait dans un état d'infériorité écrasante dans le monde, si elle persévérait désormais dans des pratiques monétaires empiriques et parfois désastreuses.

Pour cette raison permanente, et pour le motif passager que le retour de l'Angleterre à l'étalon-or s'est produit en un moment où chez nous les imaginations financières sont surexcitées, l'événement a soulevé beaucoup de commentaires et provoqué l'éclosion de maints systèmes. Il y a cependant, dans notre cas, un certain nombre d'éléments bien nets, qui limitent le domaine des spéculations aventurées.

Rappelons-nous ce que disaient, d'ailleurs avec tous les économistes, les membres du Comité britannique de la monnaie. Il n'y a que deux moyens de revenir à l'or : ou bien procéder à une dévaluation, ou bien profiter du moment où, par suite des circonstances économiques ou d'une politique bien comprise, la monnaie nationale avoisine le pair. Ainsi en a pu user la Grande-Bretagne. Depuis six mois, la livre ne s'était jamais écartée de plus de 3 p. 100 du pair : le retour à l'étalon-or a été décidé dans une période où tous les éléments de la situation financière étaient connus. Inutile d'insister longuement sur ce que notre pays et notre franc ne se présentent pas dans les mêmes conditions.

De là résulte que le retour à l'or ne pourrait s'effectuer qu'après *dévaluation*, et que même cette dévaluation faite, le

maintien de la parité nouvelle ne serait pas nécessairement assuré.

La dévaluation exerce sur certains un pouvoir de séduction incontestable. On en goûte la simplicité; on y voit une formule de liquidation, un peu sévère peut-être, mais théoriquement définitive. Il est si facile en apparence de dire : un billet de 100 francs en 1914 était convertible en or et s'échangeait contre 20 dollars; aujourd'hui, il ne procure plus que 5 dollars. Créons un nouveau franc dont le poids d'or fin ne sera plus que le quart de ce qu'il était auparavant. Ainsi, nous serons débarrassés du problème monétaire, la stabilité renaîtra et les choses iront tout comme aux temps heureux d'avant-guerre.

En est-on aussi sûr, et l'opération est-elle aussi aisée qu'elle paraît?

Comme on vient de le voir par notre exemple simpliste, la dévualation consiste à authentifier en or la valeur réelle de la monnaie, telle qu'elle résulte des conditions économiques courantes. Soit, mais comment savoir que ces conditions sont telles que le moment de dévaluer soit venu?

C'est, nous dit-on, lorsqu'elles sont stables! Inutile d'aller plus loin. Nous voici amenés à conclure que la dévaluation pour la France, dans les circonstances présentes, est impossible. Aucun des problèmes financiers nés de la guerre n'a reçu de solution définitive : les versements allemands sont encore dans les limbes, et le statut de nos dettes n'est pas réglé. Notre balance des comptes n'a donc pas d'équilibre définitif; nous avons à compter avec divers phénomènes comme l'exportation des capitaux, des questions de politique intérieure et de politique fiscale, qui influent en sens contraire et variable sur la valeur du franc et influeront encore longtemps sur elle. Dans de telles conditions, toute fixation d'une base de convertibilité du franc-papier contre de l'or ne saurait avoir que des effets de courte durée.

Cette difficulté de trouver, quand la dévaluation est résolue en principe, le moment propice pour l'effectuer, est notoire. Aussi bien, voici deux ans, M. Keynes nous incitait-il à stabiliser notre franc en tenant pour exact, comme cours de la livre, 120 francs environ. Nous ne proclamons pas évidem-

ment notre situation étincelante, mais nous avons le droit de ne pas considérer 120 francs comme le cours normal et stable de la livre.

Or, une erreur sur les conditions propices à la dévaluation aurait nécessairement des conséquences importantes, parce qu'elle écarterait les chances d'amélioration des cours du franc, sans empêcher les chutes nouvelles de l'unité monétaire dans l'avenir, s'il s'en devait produire.

Et en tous cas, pour le public et pour la production, les résultats seraient sévères. Ils consisteraient d'abord dans une réduction des avoirs des épargnants qui ont souscrit des fonds d'État et des valeurs à revenus fixes, dans des proportions définitivement appauvrissantes. En outre, les possibilités actuelles de convertibilité ne permettraient qu'une opération tellement radicale qu'elle provoquerait un bouleversement complet de tous les prix à l'intérieur. Le tassement ne se ferait qu'au prix des difficultés les plus graves pour l'industrie, le commerce et les finances publiques. Cependant, les fonds de roulement des industriels, soudain dépréciés par la dévaluation, influeraient sur notre puissance de production, partant sur notre commerce extérieur; il s'ensuivrait une aggravation nouvelle des changes, et l'obligation, pour éviter une seconde dévaluation, d'exporter de l'or, dont il est superflu de rappeler que nous ne disposons qu'en quantité relativement minime.

Dans ces conditions, il est permis d'estimer que, quel que soit le caractère impérieux de l'exemple anglais, il n'est, pour nous, ni possible, ni désirable d'envisager actuellement le retour à l'or, selon la formule radicale que nous venons d'exposer et qui nous est seule permise aujourd'hui. Est il besoin d'ajouter que l'étranger, dont la coopération nous serait indispensable pour rétablir la convertibilité du franc et la maintenir, en nous donnant, comme les États-Unis l'ont fait pour l'Angleterre, les crédits nécessaires, ne se prêterait pas à un essai aléatoire, fait au détriment des placements considérables que son épargne a investis dans nos emprunts?

Il est vrai qu'en place de la convertibilité totale que la dévaluation seule nous permettrait, nous pourrions peut-être rechercher seulement une convertibilité limitée aux rapports

avec l'extérieur, c'est-à-dire le système bien connu des économistes sous le nom de *Gold Exchange Standard*. Il consiste, rappelons-le, dans l'organisation d'une caisse de conversion où sont centralisés, les devises provenant des règlements internationaux, et, en outre, un stock métallique prélevé sur l'encaisse de la Banque d'émission. Un taux de convertibilité du franc avec une monnaie d'or type est alors fixé, et pour le maintenir stable, en cas de menace de rupture de ce rapport dans le cours des changes, on remet à l'étranger de l'or de la caisse de conversion. Dans ces conditions, le change est stabilisé, et les prix intérieurs suivent, sans qu'il y ait à l'intérieur convertibilité.

De ce système, de bien plus compétents que nous-même ont souvent développé les avantages et les inconvénients. Il est assez frappant, par ailleurs, que, certains détails techniques en moins, il soit assez proche parent de celui que vient d'arrêter l'Angleterre où, on se le rappelle, la circulation intérieure n'est pas rétablie. Mais, même à cette mesure limitée, nous devons faire, en ce qui concerne l'heure présente, et en ce qui touche notre pays, les mêmes objections qu'à la dévaluation pure et simple : difficulté de fixer un rapport de convertibilité opportun, difficulté plus grande encore de le maintenir dans l'état d'instabilité, et, pour mieux dire, d'incertitude économique et financière où nous nous trouvons placés.

Comme on le voit, c'est là que nous nous heurtons chaque fois, quelque chemin que nous prenions pour aborder l'obstacle, L'exemple monétaire anglais nous est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas d'assainissement possible tant que le budget n'est pas rigoureusement équilibré, la dette flottante soigneusement limitée et en voie de consolidation, l'inflation enrayée. Si nous tenons pour acquis que le retour du Royaume-Uni à l'étalon-or a procuré un appoint décisif aux partisans de cette formule, tellement décisif que, n'en eussions-nous point l'envie, il nous faudrait cependant nous y rallier, s'il en est ainsi, disons-nous, l'affaire anglaise ne peut être considérée que comme un stimulant énergique à l'assainissement radical de nos finances.

Cela est, croyons-nous, rigoureusement exact en principe, mais l'est moins dans la pratique, puisque, nous l'avons

déjà indiqué d'un mot, il est tel pays comme l'Allemagne, qui est revenu à l'étalon-or par la voie de la banqueroute. Passons sur le caractère inélégant de la formule. Mais surtout, après la banqueroute, l'Allemagne s'est trouvée placée devant un tel amoindrissement de la richesse publique, qu'elle a dû revaloriser tous les éléments de la fortune privée. Nous voyons les financiers d'outre-Rhin occupés à chercher l'état d'équilibre où l'on pourra stabiliser la valeur des dettes anciennes, la valeur des salaires, etc... cependant que les intéressés demeurent dans la situation la plus pénible. Enfin, il ne faut pas oublier que les pays assainis, si l'on ose dire, par la banqueroute, n'ont pu se relever qu'en acceptant un contrôle étranger sur leurs finances, contrôle rendu inévitable par les pertes qu'avait subies l'épargne étrangère sous les formes les plus diverses dans la déconfiture de ces pays.

Non, cette alternative n'est pas, ne sera jamais faite pour nous. Répétons-nous que l'étape nécessaire vers la stabilisation du franc, elle-même stade préliminaire du retour à l'étalon-or, est dans le rétablissement d'un équilibre budgétaire rigoureux et la réduction de la dette flottante aux possibilités normales de renouvellement, assurées sans inflation par le marché monétaire. Par là sont revalorisés au lieu d'être bouleversés par la banqueroute, tous les éléments de la richesse nationale.

A travers bien des vicissitudes, nous semblons aujourd'hui engagés sur cette voie : on se prépare du moins, dit-on, à nous y engager. L'exemple de la Grande-Bretagne, qui n'a d'ailleurs pas eu à supporter, comme nous, en tout ceci, le lourd héritage de la guerre et la charge du relèvement de nos ruines douloureuses, vient à point pour nous rappeler que le temps presse et que nous ne devons pas nous retourner en route. Son exemple constitue aussi une leçon remarquable de ténacité, de suite dans les idées, de pérennité des directions nationales. Méditons ceci et cela, et préparons-nous à cet effort sévère, mais nécessaire, et qui n'est point au-dessus d'une volonté unanime et confiante.

CL.-J. GIGNOUX

PARMI LES LIVRES

Sur une tombe à peine fermée, quand l'air frémit encore de l'âme qui s'envole, nous qui venons, émus d'un pieux respect, sachons d'abord écouter. A ce moment, où ils se détachent de la terre, les pauvres morts, qui vont devenir immortels, ont pour la dernière fois cette figure familière et ces traits que nous avons connus. Bientôt, et tels qu'en eux-mêmes l'éternité les change, ils seront fixés dans la forme immobile, qui sera seule connue de la postérité. Que sera Pierre Louÿs pour nos neveux? Un jeune homme d'une beauté et d'une séduction singulières, poète, musicien, érudit, qui, entre vingt et trente ans, a chanté la volupté dans trois ou quatre œuvres parfaites. Mais nous, ses contemporains, comment pourrions-nous accueillir sans délai ce fantôme d'ombre heureuse? Et dans ce moment où il peut encore nous parler, comment ne chercherions-nous pas à démêler, dans son œuvre encore chaude, sa pensée d'homme vivant, sa pensée complexe et douloureuse? C'est peu de le louer. Le véritable hommage, c'est de soustraire à la terre et à l'oubli tout ce que nous pourrons de son esprit.

Qu'il ait été touché par l'idéalisme alexandrin, c'est l'évidence. Il aimait trop la Grèce hellénistique pour n'avoir pas été dérivé par ce courant. Mais surtout, il faut se rappeler qu'au moment où il écrivait *Aphrodite*, Plotin était l'homme du jour. On ne peut pas plus expliquer la littérature de 1895 en oubliant l'auteur des *Ennéades* qu'on ne peut expliquer le roman contemporain en oubliant le Vélodrome d'hiver. Plotin a été le vrai maître de M. Maeterlinck, qui lui a emprunté toute sa théorie de l'âme. Mais il a de plus, et peut-être par l'intermédiaire de Hegel, modifié l'esprit de plu-

sieurs entre es hommes de la génération symboliste. Je sens que je parle chinois, du moins pour un lecteur de notre temps; je me hâte donc de donner un exemple concret de cet hégélianisme.

Au début d'*Aphrodite*, Pierre Louÿs nous montre, accoudé sur la jetée d'Alexandrie, le sculpteur Démétrios, beau comme lui et comme lui doué de génie. Et il lui prête visiblement quelques-unes de ses propres pensées. Or Démétrios a sculpté, à la ressemblance de la reine Bérénice, sa maîtresse, une statue d'Aphrodite. Mais la statue, animée d'une vie idéale, supplante la vivante, selon la plus pure tradition idéaliste.

Tout ce que la reine avait de beauté, tout ce qu'on pouvait inventer d'idéal autour des lignes souples de son corps, Démétrios le fit sortir du marbre, et dès ce jour, il s'imagina que nulle autre femme sur la terre n'atteindrait plus le niveau de son rêve. L'objet de son désir devint sa statue. Il n'adora plus qu'elle seule et follement sépara de la chair l'idée suprême de la déesse...

Pierre Louÿs blâme Démétrios, mais du ton dont on blâme son plus cher ami. Et il est bien vrai que Démétrios est un jeune artiste de 1890. L'équivoque entre l'œuvre d'art et l'être vivant est un thème de ce temps-là. Il venait d'être développé avec magnificence par Villiers de l'Isle Adam. On le retrouvait dans Hegel, qui, au début de son Esthétique, si je ne me trompe, démontre que l'œuvre d'art est plus vivante que la chair, parce que l'unité, qui est le signe de la vie, y est plus parfaite. Le jeune auteur d'*Aphrodite* pensait selon l'esprit de ses contemporains :

Quand il revit la reine elle-même, il la trouva dépouillée de tout ce qui avait fait son charme... Elle était à la fois trop différente de l'autre, et trop semblable aussi... Il la regardait comme si une intruse avait usurpé son lit en prenant la ressemblance de la femme aimée...

Un second thème, au cours de l'ouvrage, s'entrelace au premier : le thème d'Aphrodite redoutable, qui inspirera un autre chef-d'œuvre, *la Femme et le Pantin*. Non que la femme soit par elle-même un adversaire bien dangereux. Mais elle est le piège où la déesse prenc le cœur des hommes.

L'âme féminine, dit Pierre Louÿs, est d'une simplicité à laquelle les hommes ne peuvent croire. Où il n'y a qu'une ligne droite, ils cherchent obstinément la complexité d'une trame : ils trouvent le vide et s'y perdent. C'est ainsi que l'âme de Chrysis, claire comme

celle d'un petit enfant, parut à Démétrios plus compliquée qu'un problème de métaphysique... Plus il pensait à elle, plus il lui savait gré d'avoir si joliment varié le débat des propositions... Celle-là, que demandait-elle? ni amour, ni or, ni bijoux, mais trois crimes invraisemblables! Elle l'intéressait vivement... Trois crimes étaient un salaire assurément inusité; mais elle était digne de le recevoir puisqu'elle était femme à l'exiger, et il se promit de continuer l'aventure.

Le voilà sous le pouvoir de Chrysis. Aussitôt commence entre eux la lutte mortelle. La vieille Chimairis l'a bien compris. « S'il l'aime, dit-elle, il lui veut du mal. »

Ce livre, et avec lui tous les livres dictés par les dieux, peut se décrire comme on décrirait une symphonie. Démétrios, enchaîné un instant à Chrysis, est délivré par un retour du thème initial, le thème de l'Idée victorieuse. Il a accompli les trois crimes. Il voit Chrysis en songe, et il goûte avec cette ombre un amour que nulle vivante ne peut donner. C'est tout. Il est apaisé. Quand la vraie Chrysis vient s'offrir à lui, il la repousse avec un dédain tranquille. En vain gémit-elle de douleur et d'amour. Délivré, et vainqueur à son tour, c'est à lui maintenant d'imposer une condition. Cette condition est sans pitié. Chrysis se montrera, parée du collier, du peigne et du miroir, qui sont le butin des trois crimes. Elle sera jetée en prison. Avant qu'elle meure, Démétrios ira la voir. Il y va en effet, silencieux, correct, si tranquille que Chrysis demeure glacée. Cette volupté dernière, pour laquelle elle a donné sa vie, lui échappe. Quant à lui, adossé dans l'ouverture de la fenêtre, il attend que le jour se lève. Et le motif d'Aphrodite meurtrière revient, comme en sourdine et au mode mineur, dans sa pensée. Il songe : « Tels sont les effets de la passion. La volupté sans pensée, ou le contraire, l'idée sans jouissance n'ont pas de ces funestes suites. »

Mais après ce court passage, c'est le thème initial de l'Idéalisme qui est chargé de conclure. Chrysis a bu la ciguë. Démétrios se fait apporter une motte de terre rouge, et du corps de la morte, il fait Chrysis immortelle. Quelle ironie dans cette immortalité! Il contraint le cadavre encore souple à tenir la pose ressentie dans le délire du rêve, quand le sein droit était comme suspendu à deux lignes dont l'une allait rejoindre les muscles du cou, et dont l'autre allait se perdre sous l'épaule. La statue, docile à l'esprit, sera l'éternelle image

d'une Chrysis qui ne fut jamais, d'une Chrysis telle qu'un songe.

On n'échappe à son temps. Règne de l'Idée sur l'Apparence, hymnes à la Beauté, vengeances de la Passion sur la Volupté, ceux qui furent jeunes il y a trente ans vivaient dans cet Olympe. Il n'est pas jusqu'à la présence des dieux qui ne leur fût familière, comme elle est aux personnages d'*Aphrodite*, le plus religieux assurément de tous les livres, car les courtisanes y vivent dans les temples, et les jeux en apparence les plus profanes y sont une cérémonie du culte. Les hommes de 1890 avaient pareillement une âme soucieuse des Immortels, et ils avaient élevé des temples : une divinité qu'ils avaient faite pour eux-mêmes, à la figure voilée de l'Inquiétude.

Les livres de Pierre Louÿs ont acquis une renommée auprès des artistes pour la beauté d'un style aussi souple qu'une figure vivante, et aussi pur qu'un marbre grec; je ne connais pas de jeune phrase plus chaude de sang et plus fraîche d'épiderme. Ces mêmes livres ont acquis une autre renommée, moins pure, qui attire un public nombreux et mêlé. On a célébré en cet auteur le peintre de la Beauté et de la Volupté. Mais il y avait aussi en lui un homme, qui ressentait, pareil aux autres humains, l'angoisse universelle, et le mal de son temps. Sois aimé et n'aime pas, disait déjà Bilitis. Mais qui peut se garder de la déesse? Chrysis, qui n'avait jamais aimé, souhaite qu'un homme mette dans sa vie des événements tragiques. Cet homme vient, et Chrysis meurt. On cherche en vain dans ces poèmes fleuris de roses et gonflés d'un sourd désespoir, une idée heureuse de la vie. Ni l'orgueilleuse froideur de Démétrios, ni le scepticisme de Timon ne sont fort enviables. Comme dans un festin antique, le squelette apparaît sous les fleurs. La vue de Chrysis morte est affreuse. « Les joues s'étaient faites carrées, les paupières et les lèvres se gonflaient comme six bourrelets blancs. Déjà il ne restait rien de cette beauté plus qu'humaine. »

Cette mort affreuse, c'est pourtant la paix, après la vaine agitation de la vie. Dans le même temps qu'il écrivait *Aphrodite*, Pierre Louÿs écrivait un poème de la mort. On l'a récemment réuni avec quelques autres pour former le *Crépuscule des Nymphes*. C'est l'histoire d'Ariane désespérée, que Dionysos conduit sur le Chemin de la Paix éternelle.

Le pays que tu vas hanter, dit le dieu, est indécis, crépusculaire, uniforme, incolore, léger. L'herbe y est pareille aux fleurs, aussi pâle que le ciel et l'eau. L'air est pour toujours immobile; et la clarté mystérieuse comme un jour d'hiver ou une nuit d'été. On ne sait si le jour monte de la terre ou descend du firmament bas. Les bourgeons n'éclosent jamais, les corolles ne tombent plus, il n'y a pas d'oiseaux dans les branches, et le bruit de six milliards d'âmes est un silence inexprimable. Tu n'auras plus d'yeux : pourquoi verras-tu? Tu n'auras plus de main : à quoi bon toucher? Tu n'auras plus de lèvres, tu seras délivrée du baiser. Mais l'ombre de la réalité subsistera autour de toi; la survie est un rêve sans joie et sans chagrin; sans désir et sans jouissance, tu ne connaîtras plus la douleur.

Mais ce pâle royaume est lui-même une imposture de dieu, et la vérité est que Dionysos, ayant ainsi trompé la fille de Minos, l'anéantit. Mais c'est une vérité qu'il n'est pas bon de dire, car il faut laisser aux hommes deux biens : l'espoir, plus doux que la conquête, et le regret, plus doux que l'espoir. Le conte s'achève par ces tristes maximes. Des dernières roses d'Aphrodite, Pierre Louÿs tend une frêle barrière devant le néant.

***

Marie Bonifas s'était intéressée à la lecture de certains romans qui exposaient longuement la vie d'une femme. Mais aucun, pour ainsi dire, ne l'avait contentée. Les auteurs de ces romans racontaient cette histoire comme si, ayant à étudier une pierre, ils eussent raconté qu'un coup de pied avait envoyé cette pierre dans un ravin, que l'eau l'avait entraînée, puisqu'elle s'était logée dans un creux jusqu'au moment où une autre circonstance l'avait transportée ailleurs et ainsi de suite... De temps à autre un petit coup d'œil sur la pierre, un mot sur la couleur et la forme qu'elle avait prises, mais, en définitive, le roman retraçait bien plus le chemin parcouru que l'histoire même de la pierre. Et Marie qui ne distinguait point d'étage dans son passé, qui avait le sentiment que tout le romanesque de sa vie s'était formé et continuait à se former autour d'un noyau qu'aucune influence extérieure n'entamait, aurait voulu connaître mieux la nature même de la pierre.

C'est ainsi que M. Jacques de Lacretelle, aux pages 207 et 208 de *La Bonifas*, nous apprend le dessein de son art. Son roman a la forme d'une biographie, et il a raconté la vie d'une femme de l'enfance à la vieillesse. Mais il s'est intéressé à ce qu'elle fut, plus encore qu'aux événements qui lui

advinrent. Je dis à ce qu'elle fut, et non à ce qu'elle est devenue. Car il a éprouvé qu'au cours de sa vie elle n'a pas changé, et il a pris la peine de nous en avertir en plusieurs passages, dont voici le plus formel.

Elle leur reprochait (aux romanciers) de donner à chacun de ces personnages un caractère différent suivant les âges de sa vie ou suivant les circonstances; ou tout au moins elle s'était irritée de n'avoir jamais rencontré dans la peinture d'un caractère cette impression de persistance, de continuité, qu'elle retrouvait dans le sien dès qu'elle l'analysait. Elle voyait, en remontant sa propre vie, malgré la diversité des figures et des lieux, une telle immortalité dans ses sentiments, un enchaînement si serré entre ses actes, qu'elle ne comprenait pas bien les figures des héros et surtout des héroïnes de romans, figures renouvelées, sautillantes, qu'un grand amour, un mariage ou n'importe quelle circonstance corrigent ou métamorphosent.

Ainsi nous voilà prévenus : Marie Bonifas ne changera pas plus dans les circonstances différentes de la vie que la pierre roulée par le ruisseau. L'auteur, prenant à son compte les sentiments de son héroïne, écrit : « Bien des romanciers ont tendance à faire passer leurs personnages d'une case dans une autre, comme si les époques successives de la vie humaine, enfance, adolescence, âge mûr, étaient analogues aux états tout différents par lesquels passe un insecte. En fait ces solutions de continuité sont fausses; il n'est rien qui ne soit inclus en nous dès l'origine. »

De telles pages, en plein milieu d'un livre concerté, marquent fortement le plan et les routes. A la théorie même de M. de Lacretelle, il n'y a aucune objection à faire, du moins *a priori*. Non qu'elle paraisse plus juste qu'une autre. Mais l'auteur doit être entièrement libre de choisir les idées directrices. Tout le rôle du critique, autant qu'il me semble, est de mesurer l'action de ces idées sur le roman.

Le sujet est donc, pour citer un mot de l'auteur, « la trame permanente d'un caractère ». Ce caractère a été choisi particulièrement robuste et résistant. Il a été aussi choisi anormal : Marie Bonifas, qui a une figure et un cœur virils, tandis qu'elle sera insensible aux hommes, sera émue de pitié et de tendresse par la grâce d'une femme. L'auteur a maintenu ce sentiment troublé dans les limites où l'inconscience lui conserve la pureté. — Mais comment ne pas remarquer avec

quelle adresse M. de Lacretelle a choisi le personnage le plus propre à confirmer sa thèse? Un anormal est fixé dans son anomalie par la réprobation même qu'elle suscite, et c'est là un des plus curieux chapitres du roman. Et, d'autre part, un caractère robuste est fortifié plutôt que réduit par la contradiction. Il est donc inévitable que Marie Bonifas, laide, active, dévouée, robuste, autoritaire et rebelle à l'amour des hommes, reste telle toute sa vie. Tentez la contre-épreuve, et imaginez un roman où elle redevienne femme. A la première idée, à la première ébauche, il vous paraîtra absurde. Ce caractère de permanence est si fortement inhérent à l'héroïne, que cette étrange figure, si vivante et si rude, loin d'avoir été inventée pour justifier une théorie, a bien des chances de lui être antérieure. Dans les passages qu'on vient de lire, M. de Lacretelle semble dire : La permanence est la loi, et Marie Bonifas en est la preuve. Je conjecture que les choses se sont passées tout autrement. Marie Bonifas est apparue un beau jour à l'auteur, avec sa lèvre moustachue, sa mèche grise, son front de taureau, son poing qui casse des noix, sa démarche brusque, et c'est en la voyant que M. de Lacretelle a senti se former en lui une idée des caractères immuables. Mais ces problèmes d'embryogénie sont fort délicats, et il y a un peu d'indiscrétion chez les critiques à faire l'autopsie du romancier.

Le jeu est de tirer de ce caractère fixe les apparences les plus différentes, selon les circonstances. Le plus frappant de ces changements est celui par lequel Marie Bonifas, objet de réprobation avant la guerre, devient tout naturellement héroïque à l'arrivée de l'ennemi, et défend les compatriotes qui la persécutaient. Le plus émouvant est celui par lequel son vice qui s'ignore, et qui n'est pendant longtemps que tendresse pure, lui est révélé par la persécution. Ce qu'il y a d'affreux dans la calomnie, c'est qu'elle crée son propre objet.

Il y a des moments dans le livre où, par l'effet des circonstances, le caractère de Marie Bonifas est en équilibre. Tel est le séjour qu'elle fait, à la Cité blanche, chez mademoiselle Robert : grand air, courses à cheval, camarades simples. Si elle restait là, le roman n'existerait point. M. de Lacretelle la ramène à Vermond : milieu étouffant, potins de petite

ville, tyrannie doucereuse : Marie Bonifas éclate, se dérobe, s'enferme, et la voilà à l'index. Elle est le scandale de la ville. Après la guerre, elle en sera l'héroïne. Honnie ou comblée d'honneurs, elle est toujours la même. L'auteur l'a marqué dans une dernière scène. Vieillie et décorée, Marie Bonifas revient dans le pensionnat où elle a été élève. Les temps ont changé; la culture physique est de mode. Vêtues de tuniques jaunes et les jambes nues, de gracieuses jeunes filles dansent comme des nymphes autour d'une jeune maîtresse. L'une d'elles chante un air d'*Orphée*. La vieille dame, dont les yeux ont d'abord papilloté, rougit et sanglote...

Les cycles où la vie conduit Marie Bonifas sont les phases du roman. Ils forment autant de tableaux, peints avec un goût sobre et sûr, où parfois un trait saisissant anime le style un peu gris. Le pittoresque est dans les choses plutôt que dans les mots. Un de ces tableaux est celui d'un séjour dans le midi. Marie Bonifas, avec la violence qu'elle met dans la bonté, a emmené dans le midi une pauvre fille malade, Claire, pour qui elle s'est prise de passion. Cette tendresse maternelle connaît les angoisses de l'amour et ses dégoûts. Marie essaie de cacher son inquiétude sous une fausse gaîté, et ses bouffonneries agacent Claire. La malade est irritée de cette santé exubérante, excédée de ce mouvement perpétuel. Despotique comme les enfants, elle rebute celle qui la chérit. Il semble que la maladie ronge l'âme avec le corps. Des laideurs apparaissent, des goûts inavoués, des souvenirs affreux. Le désespoir de mourir se change en une rancune haineuse contre ceux qui survivront. Elle chasse Marie, si Marie veut la soigner, et elle éclate en sanglots, qui deviennent de la toux : « Voilà, voilà, dit-elle, ce que vous faites de moi. » Telle est son ingratitude. Mais qu'elle redevienne douce et reconnaissante, ce sera le signe qu'elle va mourir. Cette tragédie est écrite en quelques pages magnifiques, qui ont le frémissement de la vie.

***

La servante Malama — une lourde fille aux joues vernies — musait, pieds nus, dans la maison. Son amoureux, Apollon Pappa, qui vivait d'aumônes au soleil, confiait à la blanchisseuse du rez-de-chaussée

les deux chemises de son patrimoine. Et la cartomancienne interrogeait pour elle un miroir cassé, couvert d'un pan de jupon.

J'avoue une tendresse de voyageur pour les livres qui parlent ainsi. Celui-ci est *Chantal*, de M. J. Fontelroye. C'est un étonnant tableau de Constantinople au lendemain de la guerre. La première partie du livre se passe à Stamboul, et la seconde, le pont franchi, à Pera. Qui, de ceux qui l'ont vue, ont oublié cette étonnante rue de Pera, telle qu'elle était en 1920, sillonnée d'automobiles étrangères, gardée par des M. P. britanniques, encombrée de réfugiés russes, et en proie, la nuit, à des matelots américains? De ces heures, le livre de M. Fontelroye est le vivant tableau.

L'auteur a pris pour personnage une malheureuse petite Française de Pera, qu'il nous montre d'abord dans le bouge où elle a échoué.

Hier encore, elle était pensionnaire dans une grande maison blanche de Chichli. Tu respires, n'est-ce pas, le calme étrange et pressant du cloître, l'atmosphère tranquille du foyer, l'arome sans violences de cette vie sans heurts... Puis l'amour est venu — sa faute... Tu le vois, elle s'est donnée; elle a livré toute son âme ignorante, et tout son corps, joyeusement. Ses parents l'ont chassée. Elle a fait le sacrifice de sa jeunesse honnête. Elle aime, te dis-je; et cet amour la soulève... Un jour vient où elle est toute seule sur la terre : son amant l'a quitté — ou s'est tué — je ne sais au juste. Elle traîne dans Pera, dans Stamboul, sa vie flétrie. Elle se prête, pour vivre, au jeu des hommes.

Le roman est fait de trois de ses liaisons : l'une avec un Turc, à l'âme assez vulgaire; l'autre avec un jeune Russe, prince réfugié, insouciant et de peu de sens moral assurément, mais touchant, et qui périt assassiné; le troisième avec un officier de marine français, le seul qu'elle aime vraiment, et qui est lui-même égoïste et léger. Il revient en France et l'auteur, pour ne pas abandonner son héroïne, la ramène elle-même en France.

M. Fontelroye ne s'étonnera pas qu'une pratique trop longue des romans fasse découvrir un peu d'inexpérience dans le sien. On y sent trop visiblement la main de l'auteur, et il aura fait le seul progrès qui lui reste à faire quand le cadre de ses œuvres sera rempli seulement par le flot égal ou tumultueux, mais libre, de la vie. Il a les plus belles qualités. Et il

a fait des hommes et des choses ces tableaux vivants et pathétiques, où l'on juge d'un écrivain.

***

Je ne puis que signaler aujourd'hui le premier volume de cette admirable édition illustrée des œuvres d'Anatole France, que les historiens appelleront un jour la première collective, et qui sera l'honneur des bibliothèques. Elle contient les Poèmes dorés et les Noces Corinthiennes, si longtemps introuvables, mais dont on nous a donné récemment de belles éditions. Elle contient aussi cette étude sur Vigny, écrite en 1868, non point, comme le dira France en 1923, par un écolier qui ne savait ni penser ni écrire, mais par un jeune poète, déjà parfaitement maître de son langage, et à qui il n'a manqué, je crois, que de sentir la profondeur d'un désespoir silencieux. « C'est le poète des passions décentes, écrit France. Sa muse, comme son âme, a le calme coutumier de tout ce qui est grand et beau. » — Je doute que l'écrivain, mûri par la vie, ait trouvé si calme l'auteur du *Mont des Oliviers*. Mais il est naturel qu'une souffrance muette échappe aux jeunes gens. Mais déjà l'idée du mal universel, commune à Vigny et à France, unit les deux poètes. Déjà aussi, la critique a une finesse étrange. « Cette âme était stoïque, dit-il de l'auteur d'*Eloa*, et par un étrange contraste, un peu féminine. Planant d'un vol serein au-dessus des faibles, elle se penchait vers eux avec une sympathie native et profonde. » — Il me semble que ces lignes sont du meilleur France.

On démêlera aussi dans cet ouvrage de jeunesse les origines d'un style enchanteur. L'influence de Chateaubriand ne peut être mise en doute. « Noble et charmante coquetterie du génie, il voulait voir d'avance si sa lyre serait dorée ou ternie par la poussière des temps. » — Une pareille phrase est un pastiche. Et qui sait même si les notes ajoutées par France cinquante-cinq ans plus tard, en 1923, à ce premier opuscule, ne sont pas inspirées dans quelque mesure par les notes que René ajouta de même, avec une orgueilleuse modestie, à l'*Essai sur les Révolutions*?

HENRY BIDOU

NOS FINANCES ET LE PARLEMENT

Toute la fin du mois de juin a été occupée par les discussions politiques et financières qui durent encore au moment où nous écrivons. Le débat devient de plus en plus vif à mesure que l'heure de la conclusion approche. Il s'agit de voter le budget de 1925, qui est de six mois en retard. Il s'agit de faire face aux nécessités de la Trésorerie. Il s'agit surtout de savoir quelles idées directrices prévaudront. Les préoccupations de parti pèsent lourdement sur les décisions à prendre. Les problèmes en suspens sont difficiles sans doute : mais ils ne seraient pas impossibles à résoudre pour un gouvernement qui aurait la liberté de ses mouvements. Le Cabinet n'a pas seulement la tâche de régler les questions : il est obligé par surcroît de compter avec une Chambre dominée par des intérêts particuliers, par des combinaisons de groupes, et par des considérations qui n'ont souvent rien à voir avec les affaires publiques [1]. De là une situation trouble, incertaine et préoccupante.

Nous payons cher les fautes accumulées depuis le 11 mai 1924. Pendant le règne du précédent Ministère a éclaté et a grandi une crise de confiance qui est la cause essentielle du malaise général. Notre situation financière était sérieuse : mais elle n'était pas de telle nature que nous devions désespérer. De quoi s'agit-il? D'équilibrer un lourd budget d'abord, de rembourser ensuite des Bons de la Défense nationale venant à échéance, dans le cas où ils ne seraient

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin : La Crise de l'État.

pas renouvelés par les porteurs. Deux questions : l'une budgétaire, l'autre relative à la Trésorerie. Ce qui rendait l'une et l'autre inquiétante, c'est la politique électorale et agressive du Cabinet Herriot. D'un côté la Chambre accroissait les dépenses en augmentant les appointements et les salaires des employés et ouvriers de l'État. De l'autre le gouvernement inquiétait l'épargne, se montrait docile aux exigences des socialistes et annonçait un prélèvement sur le capital, qui était désastreux pour notre crédit. Et cependant l'expérience montrait qu'il y avait chaque mois de grosses rentrées d'impôts, que la balance économique était en notre faveur, et que les échéances des Bons, quand on n'en parlait pas et qu'on ne tracassait pas le public, étaient franchies régulièrement. Par sa politique illusoire et ruineuse, le Cabinet Herriot a fini par rendre inefficaces ces éléments certains de rétablissement et par succomber sans gloire dans une opération d'inflation occulte.

Le cabinet Painlevé dès son arrivée au pouvoir s'est efforcé de manifester plus de modération et plus de réalisme : par son programme, par ses déclarations, par ses actes, il a essayé de se dégager des excès du socialisme et de rétablir la confiance. Il a annoncé un plan complet d'assainissement financier; il a eu le souci d'être dans ses calculs budgétaires d'une sincérité absolue; il n'a rien dissimulé des sacrifices nécessaires; il promettait de remettre les affaires en ordre. Tout n'était pas irréprochable dans ses projets. Mais en raison même de ses efforts, et du souci qu'il manifestait pour l'intérêt général, les partis modérés ne lui ont pas refusé leur appui. Le ministère s'est formé en avril. On sortait d'une période d'incohérence et de désorganisation : tout le monde ne demandait qu'à espérer et à faciliter une amélioration générale de notre situation. La confiance a paru revenir durant quelques semaines. En ces derniers temps, l'inquiétude a commencé peu à peu de reparaître. Pourquoi? Il y a plusieurs causes, mais il y en a une qui domine toutes les autres : le parti socialiste, et ceux qui avaient la nostalgie du ministère Herriot, loin de se tenir tranquilles, ont laissé paraître leurs agitations et leurs ambitions; ils ont créé d'un cœur léger la crainte de l'instabilité ministérielle. Le ministère, au lieu

de paraître sûr de ses destinées, maître de faire prévaloir ses idées, et d'appliquer son programme, a été sans cesse harcelé au cours de ces dernières semaines. Des projets parfois extravagants ont été mis en circulation et attribués au gouvernement. Tout le progrès qu'avait accompli le ministère par son avènement et par ses déclarations a été compromis. L'égoïsme des partis a été féroce. Alors que la question financière devait dominer, du point de vue national, toutes les autres considérations, le parti socialiste n'a eu de pensée que pour ses combinaisons parlementaires et ses avantages particuliers.

***

Deux séries d'incidents ont marqué toute la politique socialiste : les uns ont eu pour cause le budget, et se sont principalement produits dans les conciliabules et dans les commissions; les autres ont eu pour origine les discussions sur le Maroc, et se sont déroulés tantôt à la Chambre, tantôt dans les réunions du parti socialiste. Mais les uns et les autres n'avaient qu'un objet : sauvegarder le prestige des socialistes, chercher les meilleures méthodes pour prolonger son influence, réserver l'avenir électoral et parlementaire. Le conflit relatif aux finances a éclaté dès l'examen du budget de 1925. On sait que ce budget, que le Cartel avait juré de terminer le 31 décembre 1924, était encore soumis à l'examen du Sénat, quand le Cabinet Herriot s'est effondré au mois d'avril. M. Caillaux, appelé au Ministère des Finances avait cru devoir le modifier sérieusement. Il ne le trouvait pas véritablement équilibré. Il avait en outre déclaré que le programme d'ensemble qu'il avait conçu, en ce qui concerne l'assainissement financier, ne pouvait être tenté qu'après avoir obtenu l'équilibre budgétaire, mieux même, un « super-équilibre », qui serait obtenu pour l'exercice 1926 avec un excédent de recettes budgétaires. C'était une méthode claire et logique. On peut remarquer, il est vrai, qu'un excédent budgétaire est moins nécessaire dans les circonstances présentes qu'un excédent de recouvrements, et l'importance que M. Caillaux a donnée aux impôts directs dans son programme est, en période d'instabilité monétaire,

un risque sérieux d'insuffisance de recouvrements. Mais il reste vrai qu'il fallait bien commencer par quelque chose, et que l'équilibre réel du budget est la première mesure qui s'impose. M. Caillaux a, du reste, exposé ses idées sur l'assainissement de la façon suivante : « Pour réaliser l'assainissement, il faudra que la France fasse appel à l'étranger. Or, l'étranger n'aidera la France que si l'équilibre budgétaire est réalisé. Il n'y a donc pas d'autre solution possible : d'abord faire balancer nos recettes et nos dépenses, et ensuite, après avoir donné cette preuve de notre bonne volonté à l'étranger, lui demander son aide. L'équilibre budgétaire établi, c'est le franc stabilisé, le franc stabilisé c'est la possibilité de le revaloriser peu à peu, en diminuant notre dette d'abord, puis notre circulation fiduciaire. Il y a là un enchaînement logique qui défie toute politique de parti. » Ce plan était défendable : il était conforme à l'intérêt du pays. La véritable discussion et la seule intéressante devait porter sur les moyens d'exécution. Mais on n'en est pas encore là dans les assemblées politiques. Au lieu de voir ce qui méritait d'être retenu dans ce projet général, la critique des adversaires du cabinet a porté exclusivement sur des détails, sur des questions d'amour-propre, sur des querelles d'école. Le parti socialiste a immédiatement défendu son œuvre antérieure, bien qu'elle fût condamnée : il a pensé moins aux finances qu'à la défense du budget d'ailleurs informe qu'il avait contribué à construire avant le mois d'avril, et à l'apologie de l'impôt sur le capital.

On se fera une idée de ce qu'ont été les discussions entre le gouvernement et les socialistes par quelques détails. Le principal reproche adressé à M. Caillaux est d'avoir ruiné toutes les illusions qu'on pouvait se faire sur le fameux équilibre, dont le Cartel avait fait sa gloire électorale. Mais après cette controverse sur le principe, les incidents n'ont pas manqué. Les échanges de vues qui se sont poursuivis entre la Commission des Finances de la Chambre et M. Caillaux ont pris l'aspect, dans les comptes rendus de presse, de discussions byzantines, stupéfiantes dans les conjonctures présentes. Un socialiste a protesté contre l'allégation publiée dans certains journaux et d'après laquelle « le malaise financier serait dû en partie, à ce que la Commission des Finances de la Cham-

bre, sans même prendre la peine d'examiner les économies du Sénat, les a supprimées en bloc et a rétabli 500 millions de prodigalités à divers intéressés. » M. Vincent Auriol a opposé à cette affirmation, évidemment pénible pour la Commission des Finances de la Chambre dont il est le président, que la Commission a seulement rétabli de sa propre initiative les textes votés par la Chambre en ce qui concerne les fonctionnaires et les mutilés, ce qui entraîne un supplément de dépenses de 86 millions. Elle l'a fait pour respecter les engagements des lois antérieures et par souci de l'ordre social et de la justice. Malgré ces rétablissements, elle a ramené à 33 milliards 79 millions les crédits budgétaires arrêtés à 34 milliards 140 millions par le premier vote de la Chambre. Elle a donc consenti, d'accord avec le Sénat, à un milliard 69 millions de réductions. La Commission a été obligée en outre de faire, en accord avec le ministre des Finances, des réductions de recettes s'élevant à 318 millions, par suite d'erreurs matérielles dans les évaluations de recettes du budget qui lui est actuellement retourné. En regard des grandes affaires pui préoccupent tout le monde, en voilà de bien petites. On demeure surpris, qu'en présence des problèmes urgents, dont le caractère sérieux n'échappe à personne, il ait pu s'engager, après des polémiques de presse, des débats pareils dans les commissions parlementaires. La conclusion de ces discussions est, du reste, facile à tirer. La Commission des finances de la Chambre ne défendait pas son budget, puisqu'elle était prête à accepter celui de M. Caillaux. Elle ne pouvait même pas le défendre, car il n'est pas douteux que les contractions artificielles de dépenses auraient dû être supprimées, au nom même des principes que la majorité cartelliste a opposés à la politique précédente. La Commission justifiait ces contractions par l'existence de lois organiques indépendantes de la loi du budget. Malheureusement, pour cette thèse, la vérité est que la Commission pouvait aisément demander la suppression de ces étonnantes lois organiques. La Commission invoque des excuses de forme : elle a une responsabilité de fond. Le budget de 1925 n'était pas en équilibre, et la Commission avait accru les charges en votant des relèvements de traitements et de salaires : tels sont les faits.

Après avoir critiqué le programme de M. Caillaux, les socialistes ont prétendu avoir des idées. Et qu'ont-ils proposé ? Leur vieux projet de prélèvement sur le capital. Nous avons jadis analysé ici ce projet. Il n'a pas changé ; il n'est pas devenu meilleur en vieillissant. Il ressemble à tous les projets du même genre proposés par les socialistes des nations soumises à une crise monétaire, notamment à celui des socialistes allemands. A Berlin aussi, les socialistes ont jadis prétendu démontrer qu'il fallait donner la priorité à l'assainissement financier et que l'équilibre budgétaire viendrait ensuite. Cette analogie n'est pas surprenante : pour appliquer le système fiscal socialiste qui n'a d'autre originalité que de trouver dans la technique de l'impôt direct des « qualités sociales », il est indispensable d'avoir une monnaie stable. L'exagération de l'impôt direct suffit à désorganiser la monnaie et le crédit. Mais pour que le système ait au début la moindre efficacité, il faut partir d'une monnaie qui ne se dérobe pas. Telle est la raison qui a poussé dans tous les pays les socialistes à réclamer l'assainissement de la monnaie avant toute réorganisation budgétaire. Mais jamais ils n'ont trouvé d'autre moyen pour réaliser cet assainissement que le procédé artificiel qui consiste à tenir le change avec des crédits de banque. Or, ce système a été également essayé par tous les pays à monnaie avariée et la catastrophe de la Reichsbank en avril 1923 ou de la Banque Hongroise dans le courant de l'été 1924, pour ne citer que les plus récentes, prouvent qu'un pays, si riche soit-il au point de vue économique, ne peut consolider son change si son budget n'est pas en équilibre. Les socialistes français devraient pourtant se rendre compte que la solution au problème financier est connue. Elle a été pratiquée avec un succès indéniable par l'Allemagne au milieu des circonstances les plus défavorables, sur un organisme ruiné, détraqué, et qu'il fallait soutenir par des moyens artificiels. Si l'Allemagne avait trouvé plus tôt un gouvernement capable de permettre aux techniciens de faire leur métier sans souci des contingences politiques, la liquidation de l'aventure inflationniste ne se serait pas terminée comme elle fait aujourd'hui par le contrôle anglo-américain qui s'étend de plus en plus sur toutes les affaires allemandes. Les reproches

que les socialistes adressent au gouvernement paraissent d'autant plus étonnants que le ministre a largement sacrifié aux goûts des partis avancés pour les impôts directs dans son programme financier, et que c'est même la faiblesse de son programme. M. Caillaux n'a pas eu de peine à démontrer aux socialistes qu'il faudrait au moins deux ans pour organiser leur impôt socialiste, qui serait loin d'apporter d'ici là le moindre secours au Trésor. De plus, comment le faire préparer, percevoir et contrôler, alors que le personnel des finances est déjà insuffisant pour faire rentrer les impôts existants ? En outre, il est bien évident que sous la menace d'un impôt socialiste sur le capital, toute confiance s'évanouirait. Le Ministre des Finances s'est refusé nettement à cette expérience. Tant bien que mal, le gouvernement et la Commission ont fini par se mettre d'accord : il reste quinze jours pour voter un budget en retard de plus de six mois.

***

En attendant le moment où le budget doit être discuté devant la Chambre, les socialistes se sont préoccupés de l'attitude qu'ils auraient à l'égard du gouvernement. Ils ont consacré de longues et orageuses réunions à cette question, avant les débats sur les événements du Maroc. En réalité c'est moins au Maroc qu'ils pensaient qu'à la politique générale et à la politique financière. La pure doctrine du socialisme les gêne bien un peu pour approuver l'action du ministère au Maroc. Mais le gouvernement est en cette affaire tellement dans son droit que les socialistes eux-mêmes éprouvent quelques scrupules à ne pas l'approuver. Une campagne abominable menée par les communistes tend à déformer et les événements et nos actes. Le parti révolutionnaire, obéissant aux ordres de Moscou, cherche à entretenir à ce sujet une agitation criminelle. Pour les Soviets, il s'agit de menacer l'Europe par l'Orient et au moyen du monde musulman; il s'agit d'essayer par l'Afrique et par l'Asie, ce qui n'a pu être obtenu dans aucune des nations occidentales. L'Angleterre, la France, l'Italie, attaquées tour à tour par le communisme, ont réagi énergiquement : c'est donc par les colonies, par les

pays protégés, par les contrées sous le régime des mandats que désormais le bolchevisme renouvelle son entreprise.

M. Painlevé, par son voyage au Maroc, par les déclarations qu'il a faites plusieurs fois à la tribune de la Chambre a montré qu'il se rendait compte de toute l'importance des affaires du Maroc et a témoigné sa volonté de ne pas faiblir. C'est tout le sort de l'Afrique du Nord, qui est en jeu, a-t-il dit avec raison, et il a ajouté : « C'est une question nationale. » Toute la Chambre ou à peu près l'a approuvé et l'approuvera aussi souvent qu'il faudra. Elle a ajourné par de fortes majorités chaque demande d'interpellation communiste. Seuls les socialistes ont hé ité : tantôt ils ont voté contre le gouvernement, tantôt ils ont voté pour, tantôt ils se sont divisés, les uns s'abstenant, les autres appuyant le ministère, quelques-uns même joignant leurs suffrages à ceux des communistes. Ce spectacle de désarroi et de division qui a duré plusieurs jours a été pitoyable. Les socialistes se sont avisés qu'ils s'affaiblissaient par ces manifestations incertaines et variées, d'où le sentiment de l'intérêt public était absent. Ils ont fait eux-mêmes la preuve que le gouvernement pouvait se passer d'eux et avait une grande majorité, même quand ils s'abstenaient, même quand ils votaient contre. Ils ont essayé de se concerter, sans y réussir. Ils ont fini par décider une consultation générale à laquelle devaient répondre tous les élus socialistes, et la Commission administrative du parti qui n'est pas composée de parlementaires.

La grande question est au fond de savoir s'ils continueront la politique de soutien, pratiquée sous le ministère Herriot. Cette politique n'a jamais eu au fond l'approbation de tout le parti. Mais elle a été adoptée sous l'influence des chefs parlementaires du parti qui ont des ambitions naturelles et qui ne manquent pas de talent. La politique de soutien permettait, non seulement de faire partie de la majorité, mais d'exercer un pouvoir occulte sur le ministère, d'approcher du gouvernement et de préparer les temps où les socialistes deviendraient ministres. Elle était facile à suivre tant qu'il s'agissait de faire adopter quelques mesures socialistes, dont le parti ne supportait pas les conséquences, et tant qu'il s'agissait de faire des promesses. Mais les temps difficiles sont venus.

Il ne suffit plus de faire des programmes et d'inventer des formules : il faut se décider, il faut prendre des mesures précises; il faut se charger de certaines responsabilités. Enverra-t-on des renforts au Maroc, et est-on décidé à faire l'effort nécessaire pour mettre Ab-del-Krim à la raison? Demandera-t-on pour le budget des impôts nouveaux aux contribuables, fera-t-on appel à leur esprit de sacrifice pour rétablir nos finances, devra-t-on réaliser d'impitoyables économies? Autant de questions urgentes, définies, exactes. Certains socialistes préfèrent ne pas répondre; ils préfèrent se dérober; ils préfèrent retourner à l'opposition. Après avoir promis des merveilles en 1924, ils ne veulent pas être en 1925 ceux qui font face à de rudes nécessités. Une telle décision est grave : car si les socialistes se montrent successivement incapables de faire vivre le ministère Herriot, qu'ils tuent sous l'excès de leurs soins, incapables de laisser travailler le ministère Painlevé, auquel ils manifestent une certaine froideur, incapables de prendre le pouvoir eux-mêmes, quelle est leur prétention et quel est leur avenir? Ils représentent huit cent mille électeurs sur près de neuf millions; ils sont cent à la Chambre sur plus de cinq cent cinquante députés, ils ne sont pas dix au Luxembourg sur trois cents sénateurs : il leur reste à entretenir une agitation révolutionnaire, organisée par les communistes, dont ils voudraient se séparer parfois et dont ils sont bon gré mal gré les alliés.

On a autant de peine à imaginer les socialistes rompant le Cartel qu'on a de peine à les imaginer le conservant. S'il y a dans le parti des opportunistes qui inclinent vers la politique de soutien, il y a des intransigeants guesdistes qui préfèrent l'indépendance et l'isolement même sans splendeur. Il est douteux que les uns et les autres se séparent. Et quand l'unité se refait, l'histoire du socialisme prouve qu'elle se reconstitue toujours sous l'influence des intransigeants. Les sections départementales, qui ne sont pas au courant des combinaisons parlementaires et qui n'en ont aucun souci, se déclarent volontiers hostiles à la politique de soutien. Le vote de principe, sur le retour au scrutin d'arrondissement, favorise une action indépendante. La gravité des problèmes en suspens oblige les radicaux et les socialistes qui n'étaient alliés qu'en vue des

élections, et qui ont au fond une politique différente, à rompre une union qui est paradoxale et qui avait survécu au scrutin du 11 mai. Si la politique était gouvernée par la logique, on pourrait croire à une scission prochaine et définitive des radicaux et des socialistes. Mais la logique n'a rien à voir avec les intérêts de parti qui dominent notre démocratie, pour le plus grand dommage de la nation. Il faudra du temps, il faudra la leçon des événements pour qu'une évolution se fasse dans le Parlement. En tous cas, si le gouvernement a l'énergie d'ignorer ces intrigues et ces combinaisons, et s'il traite les affaires publiques en elles-mêmes et pour le bien commun, il aura bien des chances d'avoir une majorité avec ou sans les socialistes.

***

C'est à propos des finances qu'éclatera le débat le plus vif et le plus difficile, c'est à cette occasion que les politiques s'opposeront et que la Chambre devra choisir. Le budget de 1925, pris en lui-même, ne semble pas cependant prêter à tant de controverses : les grands desseins sont ajournés jusqu'à l'établissement du budget de 1926. Mais il est inévitable qu'à cette occasion le gouvernement indique quelles sont ses idées directrices et en particulier comment il compte faire face aux exigences de la trésorerie. On a beaucoup parlé des embarras de la Trésorerie, on a trop parlé même, et on a fini par inquiéter le public. Pour ses échéances, le Trésor dispose d'une marge insuffisante, et il faudra l'augmenter de quelques milliards. « Il faut bien se dire, écrit un spécialiste qu'il n'existe que trois moyens de remédier aux difficultés de trésorerie qui nous attendent. Ce sont la consolidation forcée des bons, l'inflation et le crédit. Le premier, c'est l'arrêt des payements, la faillite pure et simple. Le second équivaut à une banqueroute déguisée, dont les conséquences économiques et sociales sont trop connues pour qu'il soit besoin de les rappeler. Le troisième seul nous permettra de surmonter victorieusement la crise. Le gouvernement et le Parlement ont le devoir de ne rien négliger pour en permettre la mise en œuvre et pour en assurer le maximum d'efficacité. » On ne sait pas encore, à la date

où cet article est écrit, quelles sont les mesures où s'est arrêté le ministre des Finances. On sait encore moins quel accueil leur réserve le Parlement. Mais ce que l'on sait bien, c'est que l'œuvre à accomplir est longue, qu'elle réclame du gouvernement de l'énergie et de la hardiesse, qu'elle exige de la Chambre un effort pour s'élever au-dessus des intérêts de parti, et qu'elle ne se fera pas sans que le public ait confiance. Les forces morales sont dans notre pays les moyens d'action les plus efficaces. La grande majorité de la nation est fatiguée des procédés, des aventures et des menaces qui bouleversent ses habitudes d'épargne, de travail et de sérieux. Qui la rassurera? qui la guidera?

Si la Chambre ne se montre pas capable de laisser un gouvernement faire preuve d'initiative et d'autorité, si elle demeure penchée sur les préoccupations électorales, si elle oppose le souci de ses combinaisons et ses dogmes de parti, à tout effort de redressement, nous sommes voués prochainement à des aventures pénibles. C'est après avoir vu le péril de près, et peut être après avoir souffert que la nation se réveillera et imposera elle-même au Parlement ce que le Parlement refuse par crainte de la nation même. Alors viendront toutes les mesures que les partis n'osent prendre, les économies héroïques, les renonciations aux monopoles, l'utilisation des richesses de l'État, la suppression de subventions aux départements et aux communes qui coûtent un milliard, les restrictions énergiques, les réformes administratives, la diminution des bureaucraties, l'arrêté des prodigalités et des gaspillages, la fin des ruineuses industries d'État. Pourquoi donc attendre? Est-il dans la destinée d'un grand pays de ne se décider que sous les coups de la nécessité, et de ne pas prévoir ce qu'il sera contraint de vouloir?

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Madame de Staël et François de Pange,
par la comtesse **Jean de Pange.**

François de Pange, fils du marquis de Pange, grand bailli d'épée de Metz, fit ses études à Paris au Collège de Navarre. Il eut là pour condisciple André Chénier, avec qui il se lia bientôt d'amitié. Quand François partait pour Songy, le château que sa famille possédait en Champagne, il emmenait souvent avec lui le jeune poète, gracieuseté qui devait avoir sa récompense, car, si le nom de Pange n'est point oublié, c'est surtout aux poèmes de Chénier, où il est souvent cité, qu'il le doit. A quinze ans le jeune François entra dans un régiment de chevau-légers. La carrière des armes ne devait pas le retenir très longtemps : ce ne fut jamais un militaire bien convaincu. Son goût le plus vif était pour ce qu'on appelle aujourd'hui « les sciences politiques ». Aussi en 1786, le voyons-nous se rendre en Suisse, dans le seul but d'étudier les institutions des cantons. Elles lui inspirent une vive admiration, une admiration émue même, puisque, s'il faut en croire ses lettres, il verse des larmes d'attendrissement dans les assemblées auxquelles il assiste. Les hommes qui se gouvernent eux-mêmes et sagement le touchent; d'ailleurs il n'est pas seulement sensible aux beautés de la constitution helvétique : il goûte fort le charme du pays et décrit la vie paisible des pâtres avec une exaltation digne de Jean-Jacques. De retour en France la politique seule retient son attention. Il est pour les idées nouvelles et la liberté, et publie une brochure sur la *Sanction royale* qui le classe parmi les hommes avancés. Mais les événements vont si vite qu'il est bientôt parmi les retardataires. Les excès des révolutionnaires lui font horreur et il écrit quelques articles de journaux, fort courageux, contre les menées jacobines. Sur ces entrefaites ses parents, les Montmorin, les Sérilly sont arrêtés à Passy-sur-Yonne et expédiés sur Paris pour y être guillotinés. On connaît déjà le détail de cette tragédie par l'excellent livre d'André Beaunier sur Joubert et Pauline de Beaumont. Suspect à son tour le chevalier de Pange doit émigrer. Il gagne la Suisse. Nous sommes en

1794. Madame de Staël, que François connaît de longue date, est à Coppet. François lui rend souvent visite. Madame de Staël s'intéresse à lui et, s'il faut en croire la comtesse de Pange, subit fortement l'influence de son esprit vigoureux. François s'est installé à la Neuveville près du lac de Bienne. Il y dirige une petite imprimerie. De ses presses sort *Adèle*, un roman de madame de Flahaut. Au début de 1795 François rentre à Paris; madame de Staël y rejoint elle-même son mari. A ce moment des lettres sont échangées; celles de madame de Staël subsistent seules : elles jettent une vive lueur sur ses sentiments. L'ardente madame de Staël voudrait que François lui donnât de l'amour; elle songe parfois — écrit-elle — à se dévouer à lui; mais, lui, ne veut entendre parler que d'amitié. La flamme dont sa correspondante paraît dévorée ne l'émeut pas. Il est habitué à être aimé, n'en tire ni gloire, ni plaisir. Madame de Pastoret est également éprise de lui et voudrait divorcer pour l'épouser... Il a avec Pauline de Beaumont de longues conversations auxquelles celle-ci semble prendre un plaisir particulier. Mais lui ne songe qu'à une cousine, qu'il chérit depuis son enfance, madame de Sérilly, dont le mari a été guillotiné. Il y songe avec douceur, mais sans emportement. On dirait que, depuis la Terreur, il y a quelque chose de mort en lui : c'est peut-être le goût de vivre. Ses sentiments eux-mêmes sont comme affaiblis, il fait penser à un convalescent... Au début de 1796 on célèbre son mariage avec madame de Sérilly. Il écrit à madame de Staël pour l'informer de l'événement. Nous avons les deux lettres de réponse de madame de Staël : elles sont curieuses. Madame de Staël avoue qu'elle a pleuré. Ainsi François était capable d'aimer puisqu'il en aime une autre! Madame de Staël eût préféré qu'il fût tout à fait détaché des passions humaines... François s'installe avec sa femme à Passy-sur-Yonne, c'est là qu'il fait la connaissance de Joubert; mais un « mal de poitrine » dont il est atteint depuis longtemps fait de rapides progrès. Le 15 juillet 1796 François de Pange meurt : il a trente-trois ans.

Sa femme, qui l'avait soigné avec dévouement, devait trouver bientôt quelque consolation dans une nouvelle union avec M. de Montesquiou..., union très brève d'ailleurs, car M. de Montesquiou fut enlevé peu de temps après par la variole... et mademoiselle de Domangeville se trouva, pour la troisième fois, veuve.

François de Pange a été jugé par ses contemporains comme un homme d'une intelligence rare. On regrette qu'il n'ait jamais écrit une œuvre importante lui permettant de donner toute sa mesure. On ne peut cependant s'en étonner. L'énergie et la passion qui font les hommes d'action, les créateurs, lui manquaient...

Il avait du charme, de l'esprit et le goût de la rêverie. On pourrait l'imaginer également ami d'un Boufflers ou d'un Lamartine. Il tient encore aux salons du XVIIIe siècle et il annonce les romantiques. Le

sentiment qu'il inspira à madame de Staël n'est point fait pour surprendre... Ce sentiment ne fut sans doute pas d'ailleurs aussi profond que le croit la comtesse de Pange. Madame de Staël s'abandonnait si complètement à toutes ses impulsions que, chez elle, l'amitié prenait volontiers — et par lettres surtout — l'aspect de l'amour. Il suffit de parcourir sa correspondance pour s'en convaincre. Les larmes mêmes qu'elle prétend avoir versées à l'annonce du mariage de François ne sont pas tout à fait démonstratives. Le désespoir était, chez elle, un état fréquent et très souvent superficiel...

Le livre de la comtesse de Pange est agréablement composé et richement documenté; il contient des textes inédits fort intéressants (lettres de madame de Staël, journal politique et lettres de François de Pange, etc.).

Le roman de l'Occitanienne et de Chateaubriand,
publié par la comtesse de **Saint-Roman**, née **Castelbajac**.

Cet amour de l'amour que nous trouvons chez madame de Staël fut peut-être le trait le plus marquant du caractère d'un de ses plus illustres contemporains : Chateaubriand. Les passions de René ont été, ont le sait, fort nombreuses. On a depuis longtemps entrepris d'en établir le catalogue. Mais il faut le reviser fréquemment, soit que l'on découvre dans la vie de l'*enchanteur* une « inconnue » nouvelle, soit que le rôle d'une « amie », depuis longtemps signalée par les chateaubriandistes, se trouve subitement grandi par quelque piquante découverte. (De ce point de vue les lettres à madame de C. que la *Revue de Paris* publiera prochainement ne passeront pas inaperçues.)

Les lettres à l'Occitanienne dont nous allons parler, ont été révélées au public l'an dernier par le *Figaro*. Depuis lors elles ont provoqué une imposante floraison d'études et d'articles. Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand raconte qu'en 1829 — il avait soixante ans alors — il rencontra *par hasard* à Cauterets, où il avait été prendre les eaux, une jeune Occitanienne (l'Occitanie est le pays de la langue d'oc, le midi de la France) qui lui écrivait depuis deux ans, sans qu'il l'eût vue. « La mystérieuse anonyme — continue-t-il — se dévoila. *Patuit Dea*... Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais elle me voulut suivre; je fus obligé de la reporter chez elle, dans mes bras... Jamais je n'ai été si honteux : inspirer une sorte d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision... A notre âge... nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous mettre franchement de côté... J'ai laissé s'effacer l'impression fugitive de ma Clémence Isaure..., la spirituelle et charmante étrangère de seize ans m'a su gré

de m'être rendu justice : elle s'est mariée. » Qui pouvait bien être cette Occitanienne? Les critiques ont longuement agité la question sans la résoudre. Il y a quelques années encore, certains tenaient pour madame de Vichet. En 1923 un érudit toulousain, M. de Santi, révéla enfin la véritable personnalité de l'Occitanienne : elle avait nom Léontine de Villeneuve; par ce mariage auquel Chateaubriand fait allusion elle était devenue comtesse de Castelbajac.

Ce sont précisément les lettres de Chateaubriand à Léontine que l'on publie aujourd'hui en volume. Il nous est donc loisible de reconstituer à peu près toute l'aventure.

En 1827, Léontine de Villeneuve, qui avait alors *vingt-quatre* ans, écrivit une première lettre sous le pseudonyme d'Adèle pour exprimer l'admiration profonde qu'elle ressentait pour l'auteur de tant de magnifiques ouvrages. Chateaubriand répondit aimablement, mais, comme il se défiait des pseudonymes, annonça bientôt qu'il se voyait contraint de renoncer à cet échange de lettres : il avait, disait-il, acquis la conviction que sa correspondante n'était qu'un étudiant en droit. Indignation de Léontine qui révèle aussitôt son identité et la fait attester — indirectement — par un de ses cousins, M. de Cambon, qui connaissait Chateaubriand. Pendant deux ans les lettres se suivent, fréquentes. Léontine dit son admiration, elle dit aussi — ce qui est plus grave — qu'elle aime Chateaubriand. Elle voudrait vivre pour lui, se retirer comme dame résidente dans un couvent où René pourrait venir souvent la visiter... Chateaubriand est troublé par le sentiment qu'il a inspiré. Mais quel est au juste ce sentiment? Il feint constamment de se le demander et parle de son âge qui ne lui laisse plus espérer d'être aimé d'*amour*. Mais on devine fort bien que c'est bien ainsi qu'il se croit aimé et peut-être, en dépit des véhémentes dénégations que devait formuler par la suite Léontine, n'a-t-il pas tout à fait tort... Dès 1828 Chateaubriand projette une entrevue avec Léontine à Cauterets, mais il est nommé ambassadeur à Rome et doit remettre la réunion à l'année suivante. C'est bien en 1829 en effet que se place l'épisode de Cauterets. La rencontre n'avait donc pas eu lieu *par hasard*... En voyant cet homme de soixante ans, Léontine se crut sincèrement éclairée sur le sentiment qu'elle avait ressenti jusqu'alors : ce n'était que de l'admiration, de l'amitié. Elle ne cessa plus dorénavant de le croire et eut à moitié raison, pour le présent tout au moins, car depuis qu'elle avait vu *son dieu*, elle ne l'aimait plus d'un amour mystique... et le Dieu n'était plus qu'un très vénérable vieillard. L'évanouissement, la faiblesse de Léontine sont donc très probablement de l'invention de Chateaubriand. Ce jour-là ce furent de juvéniles et folles illusions qui, seules, durent s'évanouir. Point de rencontre au bord d'un torrent, mais seulement des conversations à la promenade ou chez la duchesse de La Rochefoucauld.

Quelques mois plus tard Léontine se fiance au comte de Castelbajac. Dès lors ses lettres sont moins agréablement imprécises. Chateaubriand n'a plus lieu de se demander comment il est aimé. Il a toutes les raisons de croire que ce n'est pas d'amour, mais il est tendre encore et fort triste, car maintenant c'est lui qui est attiré et un peu tourmenté... Hélas! la vieillesse est là. Il le sent, ne cesse d'en parler, et de la mort aussi qui le hante. Ses lettres s'espacent. Il n'écrit que trois fois en 1830. Nouvelle entrevue très officielle en 1838, M. de Castelbajac est présent; mais le temps des mystères est loin. Chateaubriand ne parle plus de son coeur que par habitude...

Les lettres de Chateaubriand madame de Castelbajac les légua à sa petite-fille, madame de Saint-Roman, avec mission de les publier au cas où la personnalité de l'Occitanienne serait un jour découverte. Madame de Castelbajac avait en effet ressenti une indignation véhémente — et disons-le : bien excessive — en lisant les *Mémoires d'Outre-tombe*. Le « dans mes bras » lui sembla particulièrement odieux. Elle tenait donc à ce qu'il apparût avec évidence que ses relations avec l'illustre écrivain avaient toujours été parfaitement chastes. Cela apparaît clairement en effet. (Mais Chateaubriand n'avait pas dit le contraire.) Elle désirait aussi prouver qu'elle n'avait jamais ressenti que de l'amitié pour son correspondant. C'était tout au moins — avant l'entrevue — de l'amitié amoureuse, nous semble-t-il. Mais cela Adèle-Léontine ne voulut jamais le reconnaître. « De l'amitié! De l'amitié seulement! » Toute sa vie elle devait travailler à s'en persuader elle-même ainsi que l'indiquent les *Confidences*, rédigées par elle, que l'on a publiées en tête de ce volume... et c'est peut-être bien un des côtés les plus curieux de l'aventure.

Souvenirs de Leïla Hanoum sur le harem impérial au XIXe siècle, adaptés au français par son fils **Youssouf Razi.**

Fille d'un ministre, femme d'un haut fonctionnaire, amie personnelle de plusieurs sultanes, Leïla Hanoum pénétra très souvent dans le grand sérail sous le règne d'Abdul-Hamid. Aussi ses souvenirs, que l'on vient de publier en France, contiennent-ils maints détails curieux sur la vie des kadines, épouses du Commandeur des Croyants, et sur celle des sultanes, ses filles. Vie monotone, mais non point triste, où les concerts, les danses, les promenades dans les jardins du palais occupaient traditionnellement une bonne partie des journées. De temps à autre une grande sortie en barque sur le Bosphore, une promenade dans un des palais des environs, une visite au bazar, quelques fêtes ou cérémonies apportaient au sérail le réconfort d'un demi-imprévu.

On serait déçu si l'on cherchait dans le livre de Leïla Hanoum des considérations psychologiques ou autres sur les rapports du sultan et de ses épouses. Ce sont là sujets auxquels la personne même du grand Seigneur conférait, dans l'esprit de la narratrice, une majesté sacrée. Elle parle plus volontiers des esclaves ou des calfas que de leurs maîtresses, des grandes fêtes que des fêtes intimes, et, bien que son esprit ne soit point ordinairement dépourvu d'une agréable espièglerie et que le côté piquant de certaines scènes ne lui échappe point, le sentiment qui domine en elle, dès qu'elle a franchi les portes du harem impérial, c'est le respect. Manifestement le sérail du sultan représente pour elle une des plus imposantes institutions de la Sublime Porte.

Quant au manque de liberté absolu qui caractérise la vie des femmes, il va sans dire que Leïla Hanoum n'en est nullement choquée. Elle concevrait malaisément un mécanisme social différent. Une femme qui serait condamnée à sortir sans être *protégée* par un eunuque contre les assiduités des galants éventuels lui semblerait tout à fait misérable.

Tels écrivains qui s'apitoient rétrospectivement (les femmes se promènent librement aujourd'hui à Constantinople) sur le sort des femmes turques font peut-être, on le voit, une dépense inutile de sensibilité. N'imaginant pas qu'une vie différente fût possible, ces femmes trouvaient leur vie acceptable. Si, d'aventure, certaines s'indignaient contre un époux véritablement trop tyrannique, leur indignation n'était pas plus grande que peut l'être celle d'une Française à qui son mari demande de rentrer à l'heure pour le dîner.

Ce respect des situations établies devient véritablement frappant lorsque Leïla Hanoum aborde le chapitre de l'esclavage. De l'existence des esclaves elle fait une peinture tout à fait idyllique... On dira que, appartenant à la classe des « profiteurs », l'auteur manque de clairvoyance ou de bonne foi. C'est possible. Pourtant les témoignagnes qu'elle invoque, les exemples qu'elle cite — que confirment d'ailleurs les impressions de bien des voyageurs — nous donnent à croire que les esclaves, en Turquie, n'étaient, généralement, ni maltraités ni malheureux. Il se peut bien après tout que les institutions n'aient en soi que peu d'importance, l'état d'esprit de ceux qui les supportent et de ceux qui en bénéficient étant seul à considérer.

Il y a en somme dans l'ouvrage de Leïla Hanoum un double élément d'intérêt : il nous fournit — ainsi que son auteur se l'est proposé — de curieux aperçus sur la vie privée des Turcs ; il nous éclaire — mais cela dans des conditions dont l'auteur ne s'était certes point avisé — sur leur psychologie.

MARCEL THIÉBAUT

***

K. F. Nowak : Les dessous de la défaite.

L'opinion française est souvent portée à juger avec trop de légèreté le rôle de l'Autriche-Hongrie dans la guerre mondiale. On reprend à plaisir, en lui donnant un sens quelque peu ironique, le mot de Guillaume II sur le « brillant second », on rappelle l'état pitoyable des quelques unités autrichiennes qui parurent sur le front occidental en 1918, et l'on n'accorde qu'une importance de second plan aux armées de la double monarchie. Tout l'intérêt est accaparé par le rôle de l'Autriche dans le déclanchement des hostilités.

Le livre, ou pour mieux dire les livres de M. K. F. Nowak (car le gros volume publié en traduction française est la réunion de deux ouvrages qui ont paru successivement en allemand), montrent entre autres choses, que le premier chef d'état-major général des armées austro-hongroises, le baron Conrad von Hœtzendorf, était une personnalité de premier plan, à qui ont manqué surtout les ressources pour faire valoir ses conceptions. M. Nowak s'est fait son défenseur notamment dans son premier ouvrage *Der Weg zur Katastrophe* (Le chemin de la catastrophe). Ce livre a perdu une partie de son intérêt, qui était grand, puisqu'il avait été entièrement revu par le baron Conrad, depuis que celui-ci a commencé la publication de ses souvenirs (*Ausmeiner Dienstzeit*, 4 volumes parus). Mais il est curieux de signaler que les conceptions qui y sont présentées coïncident avec celles qu'a défendues, dans son ouvrage *Der Kriega der versaumten Gelegenheiten* (La guerre des occasions perdues), le général Hoffmann qui passe pour avoir été le Saint-Esprit dans la Trinité formée par son association avec Hindenburg et Ludendorff à l'époque où ceux-ci étaient les grands maîtres du front oriental.

L'intérêt politique de l'ensemble n'est pas moindre. La seconde partie montre en effet les efforts faits par les hommes d'État autrichiens pour obtenir une paix rapide permettant à la double monarchie de survivre. Le rôle joué par Czernin et les intrigues diverses auxquelles il se heurta en Allemagne sont mises en lumière avec une vigueur spéciale, de même que la tentative de rapprochement opérée par Von Kuhlmann avec le général Smuts en 1918, et surtout la désagrégation rapide de l'Autriche-Hongrie dans les derniers mois. Cet écroulement se présente dans les livres de M. Nowak comme la conséquence fatale de l'impuissance des hommes d'État de la double monarchie à comprendre les problèmes que posaient les aspirations nationales des nombreuses populations antérieurement courbées, au mépris de tout droit, sous le joug de l'Autriche et de la Hongrie. Pouvait-on en 1918

envisager une solution différente de celle qui intervint? L'état d'esprit des dirigeants austro-hongrois était tel que l'on doit répondre non. Et ainsi se trouve justifiée la pensée du vieil empereur François-Joseph qui avait toujours considéré qu'une guerre européenne entraînerait fatalement l'écroulement du trône des Habsbourg.

Richard Grelling : La Campagne innocentiste en Allemagne et le Traité de Versailles.

Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue de Paris* qu'il y a lieu de présenter longuement le docteur Grelling. L'auteur de *J'accuse* et du *Crime* leur est suffisamment connu par les remarquables études qu'il a publiées ici sur l'affaire du *Lokal Anzeiger*, sur le voyage du Prince Henri de Prusse à Londres dans les derniers jours de juillet 1914, sur le rôle du grand État-Major allemand dans le déclenchement de la guerre. Le livre qu'il fait paraître aujourd'hui se distingue par les mêmes qualités de vigueur logique, de précision historique, de force dans la conviction.

Les lecteurs de ce livre ne manqueront pas d'être vivement intéressés par la démonstration du docteur Grelling : elle consiste, en gros, à montrer que la campagne innocentiste allemande, qui s'est amorcée dans le grand public par la condamnation à Munich d'un collaborateur de Kurt Eisner sous prétexte qu'il avait falsifié une pièce d'archive en la publiant (ce qui d'ailleurs est faux), renferme un énorme danger pour la paix. Car, sur cette base, s'échafaude tout un roman dont les avocats de l'innocence allemande n'ont pas manqué de tirer parti, non pas seulement en Allemagne, mais à l'étranger.

Il serait vain d'essayer de résumer cette démonstration. Retenons-en seulement un point particulièrement important. Quand des Allemands tentent, comme certains ont cru pouvoir le faire à propos du procès de Munich, de démontrer que l'Allemagne n'est pas moralement responsable de la guerre, ils croient avoir tout fait pour ruiner le traité de Versailles et libérer leur pays de la nécessité de réparer les dévastations; le docteur Grelling leur rappelle avec une force et une verve remarquables que jamais le traité n'a parlé d'obligations fondées sur une responsabilité morale, mais d'un état de fait : quand bien même (ce qui n'est pas et ne peut pas être) l'innocence de l'Allemagne serait démontrée, ses obligations ne seraient nullement amoindries.

Il faut espérer que la Société d'Histoire de la Guerre, sous les auspices de qui paraît cette très belle et très solide étude, pourra en assurer la diffusion sinon en Allemagne, du moins dans les pays neutres ou anciennement alliés.

Général Camon : L'Effondrement du Plan allemand en septembre 1914.

Le général Camon, dont on connaît les très remarquables travaux sur la guerre napoléonienne, réunit en volume des études qui ont paru dans la *Revue militaire française*. L'auteur a soigneusement examiné les diverses publications allemandes qui ont été traduites en français, et son ouvrage est un très utile résumé de la conduite des opérations dans les premières semaines de la guerre. La troisième étude qu'il renferme, qui sert en quelque sorte de conclusion à l'ensemble, a pour but de rechercher si l'histoire des campagnes de Napoléon peut encore servir : la réponse du général Camon est affirmative, et s'appuie sur des exemples comme la Bataille des frontières, la Marne, diverses batailles du front russe, la manœuvre d'Amiens en mars 1918, la victoire de l'armée d'Orient, qui présentent des schémas napoléoniens en action. Cela est vrai du point de vue historique; nous croyons cependant qu'il ne faudrait pas y attacher une importance formelle exagérée du point de vue didactique : l'étude des campagnes de Napoléon peut encore être utile, mais à condition qu'on n'y cherche pas des schémas de victoire, car il n'y en a pas : l'étude de l'histoire militaire doit éveiller l'activité de l'esprit et non l'endormir dans la trompeuse habitude de chercher le précédent. Cette remarque ne retire rien à l'intérêt du livre du général Camon, qu'on regrette seulement que l'auteur n'ait pas recomposé pour en augmenter la valeur démonstrative.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédactions doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.